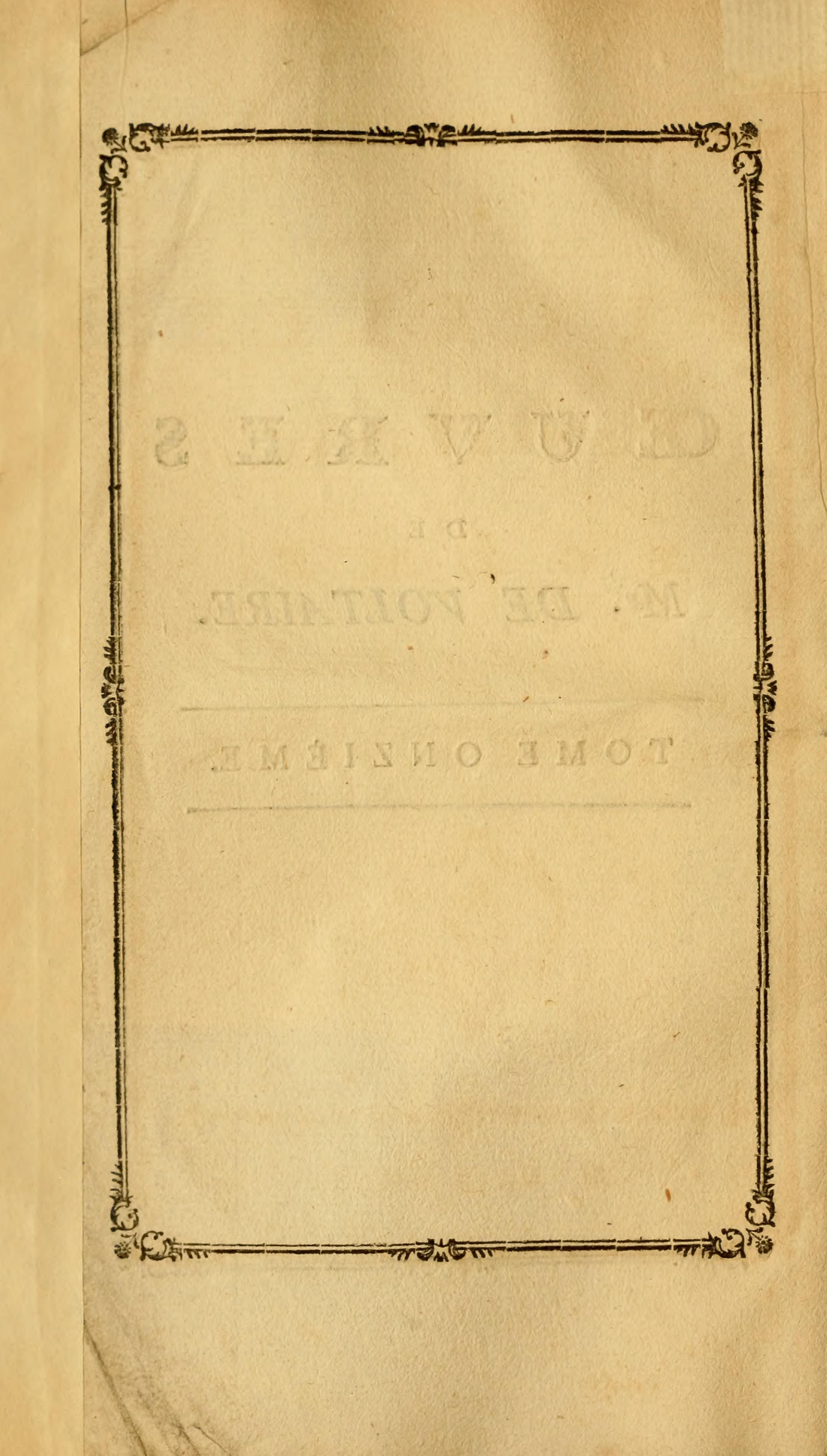
ŒUVRES

DE

MR. DE VOLTAIRE.

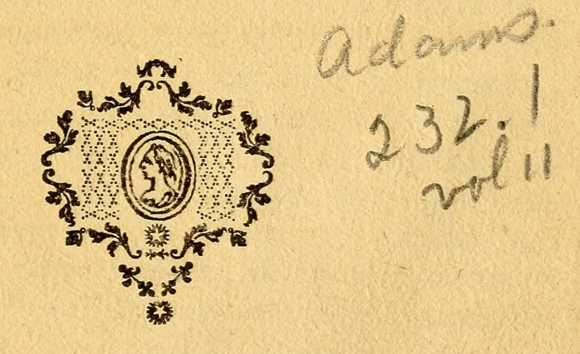
TOME ONZIÈME.



LA PUCELLE D'ORLÉANS, POËME,

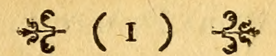
SUIVIE

DU TEMPLE DU GOUT, &c.





M. DCC. LXXV.



PREFACE

DE

DOM APULEIUS RISORIUS,

BÉNÉDICTIN.

REMERCIONS la bonne ame par laquelle une pucelle nous eſt venue. Ce poëme héroïque & moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, & comme il appert par plu ſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuſcules d'un grand prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui règne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour & une nuit à le faire copier, & à tranſcrire elle même tous les endroits les plus moraux. C'eſt cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, & les vrais amateurs de la ſaine littérature ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement défigurée. Des éditeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en ſeize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliſſant des lacunes par des vers

que le cocher de Vertamont ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune aurait déſavoués. (*a*)

Voici donc *Jeanne* dans toute ſa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il ſuffit que les lecteurs puiſſent tirer quelque inſtruction de la morale cachée ſous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur ? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes & les ſages liſent avec délices, ſans ſavoir qui les a faits, comme le *Pervigilium veneris*, la ſatyre ſous le nom de *Pétrone*, & tant d'autres.

Ce qui nous conſole beaucoup, c'eſt qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choſes hardies & libres, que dans tous les grands-hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verum enim vero, à commencer par le *Pulci*, nous ſerions bien fâchés que notre diſcret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur Florentin dans ſon *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave chanoine, compoſa

(*a*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci.

Chandos ſuant & ſoufflant comme un bœuf,
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte éguille.
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor ſecouer ſa guenille,
Chacun avait ſon trot & ſon allure.

ſon poëme au milieu du quinzième ſiècle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis* le magnifique; & il eſt rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'eſt le ſecond poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes diſputes parmi les ſavans, pour ſavoir ſi c'eſt un ouvrage ſérieux ou plaiſant.

Ceux qui l'ont cru ſérieux ſe fondent ſur l'exorde de chaque chant, qui commence par des verſets de l'écriture. Voici par exemple l'exorde du premier chant.

In principio era il verbo appreſſo a Dio;
Ed era iddio il verbo, e el' verbo lui.
Queſto era il principio al parer mio &c.

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve Regina*; & cela peut juſtifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très-ſérieuſement, puiſque

On y dit de *St. Louis.*

Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton,
Onc ne tâta de biſque d'ortolans, *&c.*

On y trouve *Calvin* du tems de *Charles VII*, tout eſt défiguré, tout eſt gâté par des abſurdités ſans nombre; c'eſt un capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui eſt l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

dans ces tems-là les piéces de théatre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la paſſion, & des actes des ſaints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin, n'ont conſidéré que quelques hardieſſes trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eſt chrétien ou mahométan.

E ſe egli crede in Criſto o in maometto
Riſpoſe allor Margutte, per dir tel' toſto
Io non credo piu al Nero che al Azurro
Ma nel cappone o leſſo o voglia arroſto
. . . .
Ma ſopra tutto nel buon vino ho fede
. . . .
Or queſto ſon' tre virtu cardinale,
La gola, il dado, el' culto come io t'odetto;

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le *Creſcembeni* qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais poëtes épiques, dit, pour l'excuſer, qu'il était l'écrivain de ſon tems le plus modeſte & le plus meſuré; *il piu modeſto e moderato ſcrittore.* Le fait eſt qu'il fut le précurſeur du *Boyardo*, & de l'*Arioſte.* C'eſt par lui que les *Rolands*, les *Renauds*, les *Oliviers*, les *Dudons* furent célèbres en Italie, & il eſt preſque égal à l'*Arioſte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *col' licenza dè ſuperiori.* Ce n'eſt pas moi aſſurément qui l'ai faite ; & ſi notre Pucelle parlait auſſi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre Turc, & d'une religieuſe Grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioſte ;* on n'y verra point un *St. Jean* qui habite dans la lune, & qui dit :

Gli ſcrittori amo ; e fo il debito mio
Che al voſtro mondo fu ſcrittore anche io ;
E ben convenne al mio lodato Criſto
Rendermi guiderdon d'un ſi gran ſorte &c.

Cela eſt gaillard ; & *St. Jean* prend là une licence qu'aucun ſaint de la Pucelle ne prendra jamais. Il ſemble que Jéſus ne doive ſa divinité qu'au premier chapitre de *St. Jean*, & que cet évangéliſte l'ait flatté. Ce diſcours ſent un peu ſon ſocinien. Notre auteur diſcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'eſt encor pour nous un grand ſujet d'édification, que notre modeſte auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le ſavant *Huet* évêque d'Avranche, & le compilateur l'abbé *Langlet* ont fait l'hiſtoire. Qu'on ſe donne ſeulement le plaiſir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre-ci-intitulé, *comment* Lancelot *coucha avec la Royne*, *& comment le ſire de* Lagant *la*

reprint. On verra quelle eſt la pudeur de notre auteur, en comparaiſon de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam*, de l'hiſtoire merveilleuſe de *Gargantua*, dédiée au cardinal de *Tournon*? On ſait que le chapitre des *Torches-Cu* eſt un des plus modeſtes de l'ouvrage.

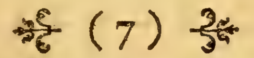
Nous ne parlons point ici des modernes; nous dirons ſeulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, & mis en vers par *La Fontaine*, ſont encor moins moraux que notre Pucelle. Au reſte, nous ſouhaitons à tous nos graves cenſeurs les ſentimens délicats du beau *Monroſe*; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, & la tendreſſe de *Dorothée*; à nos guerriers les bras de la robuſte *Jeanne*, à tous les Jéſuites le caractere du bon confeſſeur *Bonifoux*, à tous ceux qui tiennent une bonne maiſon, les attentions, & le ſavoir faire de *Bonneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre, un remède excellent contre les vapeurs, qui affligent en ce tems-ci pluſieurs dames & pluſieurs abbés; & quand nous n'aurions rendu que ce ſervice au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre tems.





Chant I





LA PUCELLE

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de Charles VII, & d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St. Denis, &c. &c. &c.

JE ne ſuis né pour célébrer les ſaints : (*a*)
Ma voix eſt faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit des ſes pucelles mains
Des fleurs de lys la tige gallicane,
Sauva ſon roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra ſous féminin viſage,
Sous le corſet & ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux le ſoir pour mon uſage
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.

Vous tremblez de ſes exploits nouveaux;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.

O chapelain, (*b*) toi dont le violon
De diſcordante & gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton ſi dur a raclé ſon hiſtoire :
Vieux chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie.
Je n'en veux point; c'eſt pour la Motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie.

Le bon roi Charles, au printems de ſes jours,
Au tems de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danſe)
Avait trouvé pour le bien de la France
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*d*)
Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe :
La taille & l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchantereſſe,
Et de l'amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des ſirènes;
Elle avait tout, elle aurait dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages & les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur brûlante
Des doux deſirs en leur chaleur naiſſante,
Lorgner Agnès, ſoupirer & trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Preſſer ſes mains d'une main careſſante,

Laiſſer briller ſa flamme impatiente,
Montrer ſon trouble, en cauſer à ſon tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes & rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, ſavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du myſtère,
Voiles de gaze, & que les courtiſans
Percent toujours de leur yeux malfaiſans.

Pour colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conſeiller Bonneau, (*e*)
Confident sûr, & très-bon tourangeau:
Il eut l'emploi qui certes n'eſt pas mince,
Et qu'à la cour où tout ſe peint en beau,
Nous appellons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, & ſurtout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.
Monſieur Bonneau ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau;
Et le roi Charles y vint à la nuit noire.
On y ſoupa, Bonneau ſervit à boire.
Tout fut ſans faſte, & non pas ſans apprêts.
Feſtins des dieux, vous n'êtes rien auprès.
Nos deux amans pleins de trouble & de joie,
Ivres d'amour, à leurs deſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.

Le prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il faisait,
Et du genou le genou lui serrait.

Le souper fait on eut une musique,
Italienne en genre cromatique ; (*f*)
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de tendres beautés
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était :
Près de la chambre où le bon roi soupait.
La belles Agnès discrete & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.

Déjà la lune est au haut de son cours;
Voilà minuit ; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que dame Alix suivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous amans, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont petillait notre bon roi de France !
Sur ses cheveux en tresse retenus
Parfums exquis sont déjà répandus.

Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe ;
Moment divin de joie & de tendreſſe ;
Le cœur leur bat ; l'amour & la pudeur,
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur paſſe & l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout-à-l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés
Qui n'en ferait en effet idolâtre ?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons ſéparés, fait au tour,
Allans, venans, arrondis par l'amour ;
Leur boutonnet a la couleur des roſes.
Teton charmant qui jamais ne repoſes,
Vous invitiez les mains à vous preſſer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiſer.
Pour mes lecteurs tout plein de complaiſance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienſéance,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout eſt beauté, tout eſt charmant dans elle.
La volupté dont Agnès a ſa part,
Lui donne encor une grace nouvelle,
Elle l'anime ; amour eſt un grand fard ;
Et le plaiſir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviſſemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.

Un déjeûné, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur ;
Puis pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtés, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche, & polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le dîner vient ; la délicate chère !
L'oiseau du phase, & le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais, & les yeux.
Du vin d'Aï la mousse petillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Aussi brillans que la liqueur légère
Qui monte & saute & mousse au bord du verre :
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A son bon roi qui montre de l'esprit.
Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On compte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le soleil baisse ; une troupe choisie
Avec le roi court à la comédie ;
Et sur la fin de ce fortuné jour

Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans le ſein des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toujours heureux, & toujours plus ardens,
Point de ſoupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; & l'amour & le tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme,
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & régner n'eſt rien qu'une folie.
Mon parlement (*g*) me bannit aujourd'hui ;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie :
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.
Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne ſait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince Anglais (*h*) toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, la viſière hauſſée,
Foulait aux pieds la France terraſſée :
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,

Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats & la mère, & la fille,
Fait violer des couvens de nonains,
Boit le muſcat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les ſaints;
Et ſans reſpect pour *Jeſus* ni *Marie*,
De mainte égliſe il fait mainte écurie:
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin couché dans la prairie
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,
Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.

Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des ſaints, & fort loin de nos yeux,
Le bon Denis (*i*) prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le roi très-chrétien
Baiſant Agnès, & ne ſongeant à rien.
Ce bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le ſaint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence,
Un ſaint vaut mieux que tous les dieux payens.

Ah, par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte,
Où de la foi j'ai planté l'étendart;

Trône des lys, tu cours trop de hasard,
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq (*k*), sans droit & sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, & Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race Bretonne :
Car si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs & mutins,
Se gausseront des saintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeront de loin ce sacrilège affront,
Mes chers Français seront tous catholiques ;
Ces fiers Anglais seront tous hérétiques :
Frappons, chassons ces dogues Britanniques,
Punissons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainsi parlait l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre :
Et cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques seigneurs & quelques conseillers,
Les uns pédans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & ce brave Dunois, (*l*)

S'écriaient tous en se mordant les doigts ;
Allons, amis, mourons pour la patrie,
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu
Dans Orléans il faut mettre le feu ;
Et que l'Anglais qui pense ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée & que cendre.

Pour la Trimouille, il disait : C'est en vain
Que mes parens me firent Poitevin ;
J'ai dans Milan laissé ma Dorothée ;
Pour Orléans hélas je l'ai quittée!
Je combattrai, mais je n'ai plus d'espoir :
Faut-il mourir, ô ciel, sans la revoir !
Le président Louvet (*m*) grand personnage,
Au maintien grave, & qu'on eût pris pour sage,
Dit : Je voudrais que préalablement
Nous fissions rendre arrêt de parlement
Contre l'Anglais, & qu'en ce cas énorme
Sur toute chose on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc : mais hélas !
Il ignorait son triste & piteux cas :
S'il le savait, sa gravité prudente
Procéderait contre sa présidente.
Le grand Talbot, le chef des assiégeans,
Brûle pour elle & règne sur ses sens :
Louvet l'ignore, & sa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conseil de sages, de héros,
On entendait les plus nobles propos,

Le

Le bien public, la vertu les inſpire;
Surtout l'adroit & l'éloquent la Hire
Parla long-tems, & pourtant parla bien;
Ils diſaient d'or, & ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, ont vit par la fenêtre
Je ne ſais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au viſage vermeil
Sur un rayon détaché du ſoleil,
Des cieux ouverts fend la voute profonde.
Odeur de ſaint ſe ſentait à la ronde.
Le bon Denis deſſus ſon chef avait
A deux pendants une mître pointue
D'or & d'argent ſur le ſommet fendue.
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une ſainte auréole,
Son cou penché laiſſait voir ſon étole,
Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis *lituus augural.* (*n*)
A cet objet qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie & s'agenouille.
Le Richemont qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce ſerait choſe très-agréable,
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.

Poton, La Hire, & Dunois ébahis
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet approche, & le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon,
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne & ſe proſterne.

Il les relève avec une air paterne;
Puis il leur dit; « Ne faut vous effrayer,
» Je ſuis Denis (o), & ſaint de mon métier;
» J'aime la Gaule, & l'ai catéchiſée,
» Et ma bonne ame eſt très-ſcandaliſée
» De voir Charlot mon filleul tant aimé,
» Dont le pays en cendre eſt conſumé;
» Et qui s'amuſe au lieu de le défendre,
» A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
» J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
» Les bons Français qui combattent pour lui.
» Je veux finir leur peine & leur misère.
» Tout mal, dit-on, guérit, par ſon contraire.
» Or ſi Charlot veut pour une catin
» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai réſolu, pour changer ſon deſtin,
» De me ſervir des mains d'une pucelle.
» Vous ſi d'enhaut vous deſirez les biens,
» Si vos cœurs ſont & Français & chrétiens,
» Si vous aimez le roi, l'état, l'égliſe,
» Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe;
» Montrez le nid où nous devons chercher

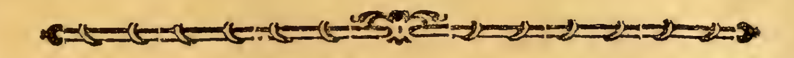
» Ce vrai Phénix que je veux dénicher.

Ainſi parla le vénérable ſire.
Quand il eut fait, chacun ſe prit à rire.
Le Richemont né plaiſant & moqueur,
Lui dit ; ma foi mon cher prédicateur,
Monſieur le ſaint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleſte domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis !
Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eſt plus.
Tous nos moûtiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes
Ont dès long-tems dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le ſaint rougit de ce diſcours brutal ;
Puis auſſi-tôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon ſans dire une parole,
Pique des deux, & par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,

Qu'on tient ſi rare & dont il ſemble fou.
Laiſſons-le aller; & tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour ;
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche.





NOTES.

(a) PLUSIEURS éditions portent,

Vous m'ordonnez de célébrer des saints.

Cette leçon eſt correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modeſtie de l'auteur. Il avoue qu'il n'eſt pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs, qui dans une de leurs éditions lui ont attribué une ode à Sainte Geneviéve, dont aſſurément il n'eſt pas l'auteur.

(b) Tous les doctes ſavent qu'il y eut du tems du cardinal de Richelieu un chapelain auteur d'un fameux poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit Boileau,) *il fit de méchans vers douze fois douze cents.* Boileau ne ſavait pas que ce grand-homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que par diſcrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maiſon de Longueville, qui deſcendait du beau bâtard Dunois, fit à l'illuſtre chapelain une penſion de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer ſon argent.

(c) La Motte-Houdart auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très-abrégée, & cependant très-mal reçue. Fontenelle dans l'éloge académique de la Motte, dit que c'eſt la faute de l'original.

(d) Agnès Sorel dame de Fromentau près de Tours. Le roi Charles VII, lui donna le château de Beauté ſur Marne, & on l'appella dame de Beauté. Elle eut deux enfans du roi ſon amant ; quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, ſuivant les hiſtoriographes de Charles VII, gens qui diſent toujours la vérité du vivant des rois.

(e) Perſonnage feint. Quelques curieux prétendent que le diſcret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince. Mais nous ne ſommes pas de cet avis, & notre remarque ſubſiſte comme dit Dacier.

(f) Le cromatique procède par pluſieurs ſemi-tons conſécutifs, ce qui produit une muſique efféminée très-convenable à l'amour.

(g) Le parlement de Paris fit ajourner trois fois à ſon de trompe le roi alors dauphin, à la table de marbre

fur les conclufions de l'avocat du roi Marigni. Voyez les recherches de Pâquier.

(*h*) Ce prince Anglais eſt le duc de Bedfort, frère puîné de Henri V, roi d'Angleterre couronné roi de France à Paris.

(*i*) Ce bon Denis n'eſt point Denis le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé Hildouin fut le premier qui écrivit que cet évêque ayant été décapité porta ſa tête entre ſes bras de Paris juſqu'à l'abbaye qui porte ſon nom. On érigea enſuite des croix dans tous les endroits où ce ſaint s'était arrêté en chemin. Le cardinal de Polignac contant cette hiſtoire à madame la marquiſe du *** & ajoutant que Denis n'avait eu de peine à porter ſa tête que juſqu'à la première ſtation; cette dame lui répondit, *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

(*k*) Henri V, roi d'Angleterre, le plus grand-homme de ſon tems, beau-frère de Charles VII, dont il avait épouſé la fœur, était mort à Valenciennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris; ſon frère le duc de Bedfort gouvernait la meilleure partie de la France au nom de ſon neveu Henri VI, reconnu auſſi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel-de-ville, le Châtelet, l'évêque, les corps de métiers & la ſorbonne.

(*l*) Poton de Saintrailles, la Hire, grands capitaines, Jean de Dunois fils naturel de Jean d'Orléans & de la comteſſe d'Enguien; Richemont connétable de France, depuis duc de Bretagne; la Trimouille d'une grande maiſon du Poitou.

(*m*) Le préſident Louvet, miniſtre d'état ſous Charles VII.

(*n*) Le bâton des augures reſſemblait parfaitement à une croſſe.

(*o*) Ce Denis patron de la France, eſt un ſaint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez ſa légende dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* à l'article DENIS: vous apprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par St. Paul, qu'il alla rendre une viſite à la vierge Marie, & la complimenta ſur la mort de ſon fils; qu'enſuite il quitta l'évêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, & qu'il prêcha fort éloquemment du haut de ſa potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit ſa tête entre ſes bras, qu'il la baiſait en chemin en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de ſon nom.





Chant II.



CHANT SECOND.

Jeanne armée par St. Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; & comment elle eut son brevet de pucelle.

Heureux cent fois qui trouve un pucelage !
C'est un grand bien, mais de toucher un cœur
Est à mon sens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'est-là le vrai bonheur.
Qu'importe hélas d'arracher une fleur ?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
De très-grands clercs ont gâté par leur glose
Un si beau texte ; ils ont cru faire voir
Que le plaisir n'est point dans le devoir.
Je veux contr'eux faire un jour un beau livre ;
J'enseignerai le grand art de bien vivre ;
Je montrerai qu'en réglant nos desirs ;
C'est du devoir que viennent nos plaisirs.
Dans cette honnête & savante entreprise,
Du haut des cieux saint Denis m'aidera ;
Je l'ai chanté, sa main me soutiendra.
En attendant il faut que je vous dise
Quel fut l'effet de sa sainte entremise.

Vers les confins du pays Champenois,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes, (*a*)
Disaient aux gens, *en Lorraine vous êtes*,

Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire ;
Car de lui vient le ſalut & la gloire
Des fleurs de lys, & du peuple Gaulois.
De dom Remy chantons tous le village,
Faiſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.
O dom Remy ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne,
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne (*b*) y naquit : certain curé du lieu,
Faiſant partout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père.
Une robuſte & graſſe chambrière
Fut l'heureux moule où ce paſteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les ſeize ans en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie,
A Vaucouleurs ; & déjà de ſon nom
La renommée empliſſait le canton.
Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée & vive en ſa couleur,
Appétiſſante & fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, & le caſque, & le froc :

Elle eſt active, adroite, vigoureuſe;
Et d'une main potelée & nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin:
Chemin faiſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrete main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue;
Travaille & rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les penſe, abreuve, étrille;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat romain. (*c*)

O profondeur! ô divine ſageſſe!
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux!
Que les petits ſont grands quand tu le veux!
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla roder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes,
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un cabaret.

Il était tems que l'apôtre de France
Envers ſa Jeanne uſât de diligence.
Le bien public était en grand haſard.
De Satanas la malice eſt connue;
Et ſi le ſaint fût arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France était perdue.
Un cordelier qu'on nommait Griſbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie:

Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la penaillerie,
De tous côtés allant en mission,
Prédicateur, confesseur, espion,
De plus, grand clerc en la sorcellerie, (*d*)
Savant dans l'art en Egypte sacré,
Dans ce grand art cultivé chez les Mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savants dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout est dégénéré.

En feuilletant ses livres de cabale,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale,
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie, il jura son cordon,
Son dieu, son diable, & saint François d'Assise,
Qu'à ses vertus Jeanne serait soumise,
Qu'il saisirait ce beau palladion. (*e*)
Il s'écriait, en faisant l'oraison,
Je servirai ma patrie & l'église:
Moine & Breton je dois faire le bien
De mon pays, & plus encor le mien.

Au même tems, un ignorant, un rustre,
Lui disputait cette conquête illustre:
Cet ignorant valait un cordelier:
Car vous saurez qu'il était muletier,
Le jour, la nuit, offrant sans fin, sans terme,
Son lourd service & l'amour le plus ferme.

L'occafion, la douce égalité,
Faifait pencher Jeanne de fon côté :
Mais fa pudeur triomphait de fa flamme,
Qui par les yeux fe gliffait dans fon ame.
Le Grisbourdon vit fa naiffante ardeur.
Mieux qu'elle encor il lifait dans fon cœur.
Il vint trouver fon rival fi terrible ;
Puis il lui tint ce difcours très-plaufible.

Puiffant héros qui paffez au befoin
Tous les mulets commis à votre foin,
Vous méritez fans doute la Pucelle ;
Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux :
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je fuis amant fidele ;
Ça partageons : & rivaux fans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand,
Qu'on pourrait perdre en fe le difputant.
Conduifez-moi vers le lit de la belle,
J'évoquerai le démon du dormir,
Ses doux pavots vont foudain l'affoupir,
Et tout-à-tour nous veillerons pour elle.

Incontinent le père au grand cordon
Prend fon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pefant diable eft maintenant en France,
Vers le matin, lorfque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec meffieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dinée il affifte aux fermons

Des apprentifs dans l'art des Maſſillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

Aux cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre.
Dans l'air il gliſſe, & doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met ſur Jeanne, & tâtonne & s'étend;
Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſouffle au ſein vapeur ſoporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard, (*f*)
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuait de ſon ſouffle paillard
De diablotaux une autre fourmillière.

Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois des roulans ſur ſon beau ſein,
Vont décider au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne; un ſorcier eſt heureux!
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux;
Il fond ſur Jeanne. Oh ſoudaine merveille!
Denis arrive, & Jeanne ſe réveille.
O Dieu! qu'un ſaint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit, en portant dans le cœur,
Avec la crainte un deſir de mal faire.

Vous avez vu ſans doute un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;
Un jeune eſſaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyaient mes paillards confondus.

Denis s'avance, & reconforte Jeanne
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : « Vaſe d'élection,
» Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
» Veut des Français venger l'oppreſſion,
» Et renvoyer dans les champs d'Albion
» Des fiers Anglais les cohortes ſanglantes.
» Dieu ſait changer d'un ſouffle tout-puiſſant
» Le roſeau frêle en cèdre du Liban,
» Sécher les mers, abaiſſer les collines,
» Du monde entier réparer les ruines.
» Devant tes pas la foudre grondera,
» Autour de toi la terreur volera,
» Et tu verras l'ange de la victoire
» Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
» Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
» Viens placer Jeanne au nombre des héros.

A ce diſcours terrible & pathétique,
Très-conſolant & très-théologique,
Jeanne étonnée ouvrant un large bec,
Crut quelque tems que l'on lui parlait grec.
La grace agit : cette auguſtine grace
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.

Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière,
C'est un héros, c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, simple, grossier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier,
En un palais fait changer sa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière :
Les grands surpris admirent sa hauteur,
Et les petits l'appellent *monseigneur.*

Or pour hâter leur auguste entreprise,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'église.
Lors apparut dessus le maître autel,
(Fille de Jean quelle fut ta surprise !)
Un beau harnois tout frais venu du ciel
Des arsenaux du terrible empirée,
En cet instant, par l'archange Michel,
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ; (g)
Ce clou pointu, funeste à Sizara ;
Le caillou rond, dont un berger fidele
De Goliath entama la cervelle ;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samson, qui ses cordes rompit,
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle ;
Le coutelet de la belle Judiht,
Cette beauté si saintement perfide,
Qui, pour le ciel, galante & homicide ;
Son cher amant massacra dans son lit.

A ces objets, la ſainte émerveillée,
De cette armure eſt bientôt habillée;
Elle vous prend & caſque & corſelet,
Braſſars, cuiſſars, baudriers, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'eſſaie, & brûle pour la gloire.

Toute héroïne a beſoin d'un courſier,
Jeanne en demande au triſte muletier:
Mais auſſi-tôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un courſier de Thrace, ou d'Angleterre.

Ce beau griſon deux ailes poſſédait
Sur ſon échine, & ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'Hypogriphe à la lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de ſaint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir ſa croupe à Jeanne,
Il le ſaura, mais dans un autre chant: (*h*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'eſt pas ſans myſtère.

Sur ſon griſon Jeanne a déjà ſauté,
Sur ſon rayon Denis eſt remonté:
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,

Porter au roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne, tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève & fend les champs de l'air.
Le Cordelier toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte aventure,
Uſant enfin de ſes droits de ſorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deſſus, chavauche, pique & jure,
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain, l'ame terreſtre & craſſe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.

Jeanne & Denis s'en allaient donc vers Tours,
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſſèrent,
L'oſt des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons ayant bu triſtement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, & goujeats & vedettes:
On n'entendait ni tambours ni trompettes;
L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait ſur ſon page étendu.

Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle:
Fille de bien, tu ſauras que Niſus (*i*)
Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
Bien ſecondé de ſon cher Euriale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.

Le même advint au quartier de Rhefus, (*k*)
Quand la valeur du preux fils de Tidée,
Par la nuit noire & par Ulyffe aidée,
Sut envoyer fans danger, fans effort,
Tant de Troyens du fommeil à la mort.
Tu peux jouir de femblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit, je n'ai point lu l'hiftoire;
Mais je ferais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Difant ces mots elle avife une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Faifaient paraître à fes yeux éblouis,
Tente d'un chef, ou d'un jeune marquis:
Cent gros flacons remplis de vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec affurance
D'un grand pâté prend les vaftes débris,
Et boit fix coups avec monfieur Denis,
A la fanté de fon bon roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos, (*l*)
Fameux guerrier qui dormait fur le dos.
Jeanne faifit fa redoutable épée,
Et fa culotte en velours découpée.
Ainfi jadis, David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De fa chemife il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, & ce qu'il ne fit pas.

Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour ſon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont ſe ſervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faiſait,
Pour la beauté qui ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, & ſa main lui deſſine
Trois fleurs de lys, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aiſe,
Les lys français ſur une feſſe anglaiſe.

Qui fut penaut le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant il vit ſur ce beau page
Les fleurs de lys. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain; l'épée eſt diſparue;
Point de culotte; il ſe frotte la vue,
Il gronde, il crie, & penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.

Ah! qu'un rayon de ſoleil & qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat fait par expérience

Qu'on eſt railleur à cette cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un ſaint évêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour;
Il s'affubla de la triſte encolure
Du bon Roger ſeigneur de Baudricour, (*m*)
Preux chevalier, & ferme catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique,
Malgré cela pas trop mal à la cour.

« Eh jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
» Vous languiſſez au fond d'une province,
» Eſclave roi, par l'amour enchaîné,
» Quoi votre bras indignement repoſe !
» Ce front royal, ce front n'eſt couronné
» Que de tiſſus, & de mirthe, & de roſe !
» Et vous laiſſez vos cruels ennemis
» Rois dans la France & ſur le trône aſſis !
» Allez mourir, ou faites la conquête
» De vos états ravis par ces mutins :
» Le diadême eſt fait pour votre tête,
» Et les lauriers n'attendent que vos mains.
» Dieu dont l'eſprit allume mon courage,
» Dieu dont ma voix annonce le langage,
» De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
» Oſez le croire, oſez vous ſecourir :
» Suivez du moins cette auguſte amazone,
» C'eſt votre appui, c'eſt le ſoutien du trône,

» C'eſt par ſon bras que le maître des rois
» Veut rétablir nos princes & nos loix.
» Jeanne avec vous chaſſera la famille
» De cet Anglais ſi terrible & ſi fort :
» Devenez homme, & ſi c'eſt votre ſort
„ D'être à jamais mené par une fille,
„ Fuyez au moins celle qui vous perdit,
„ Qui votre cœur dans ſes bras amollit,
» Et digne enfin de ce ſecours étrange,
„ Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un roi de France eut toujours dans le cœur
Avec l'amour un très-grand fonds d'honneur.
Du vieux ſoldat le diſcours pathétique
A diſſipé ſon ſommeil létargique,
Ainſi qu'un ange un jour du haut des airs
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſière,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé; Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les ſeuls combats à ſes yeux ont des charmes.
Il prend ſa pique, il brûle de fureur.

Bientôt après la première chaleur
De ces tranſports où ſon ame eſt en proie,
Il voulut voir ſi celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du ſeigneur,
Ce qu'il doit croire, & ſi ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc ſe tournant vers la fière beauté,

Le roi lui dit d'un ton de majesté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle,
Jeanne, écoutez; Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit, O grand sire, ordonnez
Que médecins lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédants, apoticaires,
Viennent sonder ces féminins mystères;
Et si quelqu'un se connaît à cela,
Qu'il trousse Jeanne, & qu'il regarde là.
A sa réponse & sage & mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.

Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi surpris soudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, & se signa.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient observer le pur & noble sein
De l'Amazone à leurs regards livrée: (*n*)
On la met nue, & monsieur le doyen
Ayant le tout considéré très-bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'esprit tout fier de ce brevet sacré,
Jeanne soudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,

Et déployant la superbe dépouille
Que sur l'Anglais elle a prise en passant,
Permets, dit-elle, ô mon maître puissant,
Que sous tes loix la main de ta servante
Ose venger la France gémissante.
Je remplirai tes oracles divins :
J'ose à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée, & par mon pucelage,
Que tu seras huilé bientôt à Rheims.
Tu chasseras les anglaises cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes augustes destins,
Viens; & de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment souffre que je te suive,

Les courtisans autour d'elle pressés;
Les yeux au ciel & vers Jeanne adressés,
Battent des mains, l'admirent, la secondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule il n'est point de guerrier
Qui ne voulût lui servir d'écuyer,
Porter sa lance, & lui donner sa vie;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire & de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque officier s'empresse;
L'un prend congé de sa vieille maîtresse,
L'un sans argent, va droit à l'usurier,
L'autre à son hôte, & compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme. (*o*)

A cet aſpect le roi Charles s'enflamme
D'un noble eſpoir à ſa valeur égal.
Cet étendart aux ennemis fatal,
Cette héroïne, & cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eut verſé des larmes trop amères,
On eut perdu des heures toujours chères.

Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard:
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un ſonge heureux dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaiſirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ſes bras
Le cher amant dont elle eſt ſouveraine,
Songe flatteur, tu trompais ſes appas:
Son amant fuit, & ſaint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à ſon charmant péché,
Qu'il courut vîte à ſon ouaille chère,
A ſa pucelle, à ſa fille guerrière;
Il a repris ſon air de bienheureux,
Son ton dévot, ſes plats & courts cheveux,
L'anneau béni, la croſſe paſtorale,

Ses gants, sa croix, sa mître épiscopale ;
Va, lui dit-il, sers la France & ton roi ;
Mon œil benin sera toujours sur toi.
Mais au laurier du courage héroïque
Joins le rosier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorsque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur saisi du démon de luxure,
Croira tenir sa présidente impure,
Il tombera sous ton robuste bras.
Punis son crime, & ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu ; pense à ton pucelage.
La belle en fit un serment solemnel ;
Et son patron repartit pour le ciel.





NOTES.

(*a*) IL y avait alors sur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui sont trois Alérions, ils ont été ôtés en 1738.

(*b*) Elle était en effet native du village de dom Remy, fille de Jean d'Arc, & d'Isabeau, âgée alors de vingt-sept ans, & servante de cabaret; ainsi son père n'était point curé. C'est une fiction poétique qui n'est peut-être pas permise dans un sujet grave.

(*c*) *Montait chevaux à poil, & faisait appertises qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de Monstrelet.

(*d*) La sorcellerie était alors si en vogue, que Jeanne d'Arc elle-même fut brûlée depuis comme sorcière, sur la requête de la sorbonne.

(*e*) Figure de Pallas, à laquelle le destin de Troye était attaché : presque tous les peuples ont eu de pareilles superstitions.

(*f*) Le jésuite Girard convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiselle Cadière sa pénitente, fut accusé de l'avoir ensorcelée en soufflant sur elle. Voyez les notes du chant troisième.

(*g*) Débora est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. Jahel autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du général Sizara : on conserve ce clou dans plusieurs couvens grecs & latins, avec la mâchoire dont se servit Samson, la fronde de David, & le couperet avec lequel la célèbre Judith coupa la tête du général Holoferne, ou Olfern, après avoir couché avec lui.

(*h*) NB. Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur qui en a aussi & qui est au-dessus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *héaume*. Une brève n'a pas le même son, & ne se prononce pas comme une longue. *Jean* & *chant* se prononcent de même.

(*i*) Aventure décrite dans l'Enéïde.

(*k*) Aventure de l'Iliade.

(*l*) L'un des grands capitaines de ce tems-là.

(*m*) Il ne s'appellait point Roger, mais Robert : cette faute eſt légère ; ce fut lui qui mena Jeanne d'Arc à Tours en 1429, & qui la préſenta au Roi. C'était un bon Champenois qui n'y entendait pas fineſſe. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu ſa deviſe ſur la porte de ce pauvre château : c'était un ſep de vigne avec la légende *Beau, dru & court.* On peut juger par-là de l'eſprit du tems.

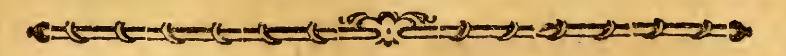
(*n*) Effectivement des médecins & des matrones viſitèrent Jeanne d'Arc, & la déclarèrent Pucelle:

(*o*) Etendart apporté par un ange dans l'abbaye de St. Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de Vexin.





Chant III.



CHANT TROISIEME.

Deſcription du palais de la ſottiſe. Combat vers Orléans. Agnès ſe revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver ſon amant : elle eſt priſe par les Anglais, & ſa pudeur ſouffre beaucoup.

CE n'eſt le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats
D'être tranquille à l'aſpect du carnage,
Et de conduire un monde de ſoldats,
Car tout cela ſe voit en tous climats,
Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
Qui me dira ſi nos ardens Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus ſavans que l'intrépide Anglais !
Si le Germain l'emporte ſur l'Ibère ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne; (*a*)
Le fier Villars fut vaincu par Eugène. (*b*)
De Stanislas le vertueux ſupport,
Ce roi ſoldat, dom Quichote du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine;
A Pultava tous ſes lauriers flétris, (*c*)
Par un rival objet de ſes mépris?

Un beau ſecret ſerait, à mon avis,

De bien ſavoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère,
D'en impoſer aux yeux des ennemis ;
Car les Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux & tous les dieux
Guidaient leur aigle, & combattaient pour eux.
Ce grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule & le fier Alexandre,
Pour mieux régner ſur les peuples conquis,
De Jupiter ont paſſé pour les fils :
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône & leur offrir des vœux.

Denis ſuivit ces exemples fameux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais paſſât même pour telle,
Et que Bedfort, & l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, & Chandos l'indévot,
Cruſſent la choſe, & qu'ils viſſent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immenſe
Vient d'enrichir les libraires de France,
Mais un prieur engraiſſé d'ignorance,
Et n'ayant lu que ſon miſſel latin :
Frère Lourdis fut le bon perſonnage
Qui fut choiſi pour ce nouveau voyage.

Devers la lune où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis, (*d*)
Sur les confins de cet abyme immenſe,
Où le chaos, & l'Erèbe, & la nuit,
Avant les tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance.
Il eſt un vaſte & caverneux ſéjour
Peu careſſé des deux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuſe :
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la ſottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Œil de travers, & bouche à la Danchet. (*e*)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet.
De l'ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol orgueil, l'opiniâtreté,
Et la pareſſe & la crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine;
On la croirait en effet ſouveraine;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
La fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide;
Et la ſottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûr de leur art, à tous momens déçus,

Dupes, fripons, & partant toujours crus.

C'eſt-là qu'on voit les maîtres d'alchymie
Faiſant de l'or, & n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, & tout ce peuple fou
Argumentant ſur la théologie.

Le gros Lourdis pour aller en ces lieux
Fut donc choiſi parmi tous ſes confrères.
Lorſque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le ſein du repos,
Il fut conduit au paradis des ſots. (*f*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guère :
Tout lui plaiſait, & même en arrivant,
Il crut encor être dans ſon couvent.

Il vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Caco-Démon qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir griſonna
Un long croquis de toutes nos ſottiſes,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdiſes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuſes,
Parmi ces flots d'impoſteurs & de buſes,
On voit ſurtout un ſuperbe Ecoſſais,
Laſs eſt ſon nom, nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et ſur ſon front il eſt écrit *ſyſtême*, (*g*)

Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel spectacle ! Ah vous êtes donc là,
Tendre Escobar, *suffisant* (*h*) Molina,
Petit Doucin dont la main pateline
Donne à baiser une bulle divine,
Que le Tellier (*i*) lourdement fabriqua,
Dont Rome même en secret se moqua,
Et qui chez nous est la noble origine
De nos partis, de nos divisions,
Et qui pis est, de volumes profonds
Remplis, dit-on, de poisons hérétiques,
Tous poisons froids, & tous soporifiques.
Les combattans nouveaux Bellérofons,
Dans cette nuit montés sur des chimères,
Les yeux bandés cherchant leurs adversaires ;
De longs sifflets leur servent de clairons,
Et dans leur docte & sainte frénésie,
Ils vont frappant à grands coups de vessie.
Ciel, que d'écrits, de disquisitions,
De mandemens & d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre !
O croniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera sur la terre.

Le janséniſte eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la *grace efficace*,
Dans ſes drapeaux porte un ſaint Auguſtin,
Et pour *pluſieurs* il marche avec audace. (*k*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits abbés.

Ceſſez, ceſſez, ô diſcordes civiles;
Tout va changer, place, place, imbéciles.
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de ſaint Médard. (*l*)
L'eſprit divin pour éclairer la France
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance;
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant
Aux quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant ſur ſa tombe,
Crie *hoſanna*, ſaute, gigotte, & tombe.
Le ſourd approche, écoute, & n'entend rien.
Tout auſſi-tôt de pauvres gens de bien
D'aiſe pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon *Pâris* baiſent le tabernacle. (*m*)
Frère Lourdis fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, & toute choſe admire.

Ah! le voici ce ſavant tribunal,
Moitié prélats, & moitié monacal;
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
Ces ſaints docteurs aſſis en jugement,

Ont

Ont pour habit plumes de chat-huant ;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte :
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins ;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le ſang des pénitens qu'ils croquent ;
Dans l'autre ſont bulles, brefs, orémus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée, (*n*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon ?

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?
C'eſt un curé que le bûcher conſume :
Douze faquins ont déclaré ſorcier,
Et fait griller meſſire Urbain Grandier. (*o*)

Galigaï, ma chère maréchale, (*p*)
Ah, qu'aux ſavans notre France eſt fatale !
Car on te chauffe en feu brillant & clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Je vois plus loin cet arrêt authentique, (*q*)
Pour Ariſtote, & contre l'émétique.

Venez, venez, mon beau père Girard, (*r*)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille ;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras ?

J'eſtime fort cette douce aventure.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait;
Ce n'eſt pas là pécher contre nature:
Que de dévots en ont encor plus fait!
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous tes accuſateurs,
Jacobin, carme, & faiſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.
Lourdis enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme ſaint Ignace;
Mais, à leur tour, eux-mêmes on les proſcrit:
Quênel en pleure & ſaint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur deſtin tragique,
Et s'en conſole à l'opéra-comique.

O toi, ſottiſe! ô groſſe déïte!
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cibèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaiſir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde;
Sots traducteurs, & ſots compilateurs,
Et ſots auteurs, & non moins ſots lecteurs:
Je t'interroge, ô ſuprême puiſſance!
Daigne m'apprendre en cette foule immenſe
De tes enfans qui ſont les plus chéris,

Les plus féconds en lourds & plats écrits,
Les plus conſtans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière :
Ah ! je connais que tes ſoins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

Tandis qu'ainſi Denis notre bon père
Devers la lune en ſecret préparait
Contre l'Anglais cette innocent myſtère,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvrait,
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charles eſt déjà parti pour Orléans,
Ses étendarts flottent au gré des vents.
A ſes côtés Jeanne le caſque en tête,
Déjà de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevraux ſervir le féminin. (s)
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme ;
Et père Anſelme eſt béni par madame.

La belle Agnès en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,

Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs :
Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre,
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre ?
Etait-ce là le ſerment qu'il me fit,
Lorſqu'à ſa flamme il me fit condeſcendre ?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit :
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'eſprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommaſſes chevalières, (*t*)
Du ſexe mâle affectant la valeur,
Sans poſſéder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne ſont ni de l'un ni de l'autre.
Diſant ces mots elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & de douleur gémit.
La jalouſie en ſes yeux étincelle,
Puis tout-à-coup d'une ruſe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deſſein.

Vers Orléans elle prend ſon chemin,
De dame Alix & de Bonneau ſuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant laſſe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe

Où couche Jeanne, où l'on met ſon harnois :
Puis dans la nuit ſe gliſſe en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, & paſſe
Ses cuiſſes entre, & l'aiguillette lace ;
De l'amazone elle prend la cuiraſſe.
Le dur acier forgé pour les combats,
Preſſe & meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Bonneau la ſoutient ſous ſes bras.

La belle Agnès dit alors à voix baſſe,
Amour, amour, maître de tous mes ſens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure peſante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un ſoldat pour lui plaire ;
Je le ſuivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce ſoit moi qui combatte avec lui ;
Et ſi jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer ſa tête,
Qu'ils tombent tous ſur ces triſtes appas,
Qu'il ſoit du moins ſauvé par mon trépas,
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ſes bras, & que je meure aimée.
Tandis qu'ainſi cette belle parlait,
Et que Bonneau ſes armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainſi vêtue & pliant ſous le poids,

N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, & la fesse écorchée.
Le gros Bonneau sur un normand monté,
Va lourdement & ronfle à son côté.
Le tendre amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir & soupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux, & grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; & voici des gendarmes,
Vêtus de rouge, & pour comble de maux,
C'était les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, & demande *qui vive?*
A ce grand cri notre amante naïve
Songeant au roi, répondit sans détour,
Je suis Agnès, vive France, & l'amour.
A ces deux noms que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès, & son gros confident;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui terrible en sa rage
Avait juré de venger son outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui sa culotte & son fer avaient pris.

Dans ces momens où la main bienfaisante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts,
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante,

Que les desirs pères des voluptés
Sont par les sens dans notre ame excités,
Dans ces momens, Chandos, on te présente
La belle Agnès, plus belle & plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lors que tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, & tes grégues sur elle?

Chandos pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, & l'entend qu'il marmotte
Entre ses dents : *je r'aurai ma culotte.*
A son chevet d'abord il la fait seoir :
Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainsi parlant plein d'ardeur & d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse :
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Pensant à Charles, & soumise au vainqueur.
Le gros Bonneau que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française,
Pâtés d'anguille, & gigots à la braise.

Monsieur Chandos, hélas que faites-vous?
Disait Agnès d'un ton timide & doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros Anglais jure) (*u*)

Quelqu'un m'a fait une ſanglante injure.
Cette culotte eſt mienne ; & je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainſi, mettre Agnès toute nue,
C'eſt même choſe ; & la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ſes bras,
Et lui diſant, non je n'y conſens pas.

Dans l'inſtant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie, alerte, aux armes,
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, & porte les alarmes.
A ſon réveil Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois maſculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et ſon haubert (*x*) & ſa large braguette, (*y*)
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement,
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval ſur ſon âne, & s'écrie,
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas,
Ils ſont ſuivis de ſix cent vingt ſoldats.

Frère Lourdis, en ce moment de criſe,
Du beau palais où règne la ſottiſe
Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atômes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Œuvres de moine, & belles âneries.
Ainſi bâté, ſi-tôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua,

Son ample robe, & dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déïté,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots & les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.





NOTES.

(*a*) A La fameuse bataille des Dunes près de Dunkerke.

(*b*) A Malplaquet près de Mons en 1709.

(*c*) Aussi en 1709.

(*d*) On appellait autrefois *Paradis des fous*, *paradis des sots*, les Limbes ; & on plaça dans ces Limbes les ames des imbécilles & des petits enfans morts sans baptême. *Limbe* signifie *bord*, *bordure*, & c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. Milton en parle ; il fait passer le diable par le paradis des sots : *the paradise of fools.*

(*e*) Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de Rousseau.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet, était devenu une espèce de proverbe. Ce Danchet était un poëte médiocre, qui a fait quelques piéces de théatre, &c.

(*f*) Ce sont les limbes inventés, dit-on, par un nommé Pierre Chrisologue. C'est-là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent sans avoir été baptisés. Car, s'ils meurent à 15 ans, ils sont damnés sans difficulté.

(*g*) Le systême fameux du sieur *Lass* ou *Law* Ecossais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avait encor laissé des traces funestes, & l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le tems où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

(*h*) On connaît assez par les excellentes *Lettres provinciales*, les casuistes *Escobar* & *Molina*. Ce *Molina* est appellé ici *suffisant*, par allusion à la grace *suffisante* & *versatile*, sur laquelle il avait fait un systême absurde, comme celui de ses adversaires.

(*i*) Le Tellier, jésuite, fils d'un procureur de Vire en Basse-Normandie, confesseur de Louis XIV., auteur de *la bulle*, & de tous les trou-

bles qui la ſuivirent ; exilé pendant la régence, & dont la mémoire eſt abhorrée de nos jours. Le père Doucin était ſon premier miniſtre.

(*k*) Les janſéniſtes diſent que le meſſie n'eſt venu que pour pluſieurs.

(*l*) Ceci déſigne les convulſionnaires, & les miracles atteſtés par des milliers de janſéniſtes, miracles dont Carré Mongeron fit imprimer un gros recueil qu'il préſenta au roi Louis XV.

(*m*) Le bon *Pâris* était un diacre imbécille, mais qui étant un des janſéniſtes les plus zélés, & les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un ſaint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier ſur la tombe de ce bon homme au cimetière d'une égliſe de Paris, érigée à un ſaint Médard, qui d'ailleurs eſt peu connu. Ce ſaint Médard n'avait jamais fait de miracles, mais l'abbé Pâris en fit une multitude. Le plus marqué eſt celui que madame la ducheſſe du Maine célébra dans cette chanſon.

Un décroteur à la royale
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grace ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Ce St. Pâris fit trois ou quatre cents miracles de cette eſpèce : il aurait reſſuſcité des morts ſi on l'avait laiſſé faire, mais la police y mit ordre : delà ce diſtique connu.

De par le roi, défenſe à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

(*n*) Galilée, le fondateur de la philoſophie en Italie, fut condamné par la congrégation du ſaint office, mis en priſon, & traité très-durement, non-ſeulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(*o*) Urbain Grandier curé de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commiſſion du conſeil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuſes. Un nommé la Menardaye a été aſſez imbécille pour faire imprimer en 1749 un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces poſſeſſions.

(*p*) *Galigaï*. Eléonore Caligaï, fille de grande qualité attachée à la reine Marie de Médicis, & sa dame d'honneur, épouse de *Concino Concini*, Florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non-seulement décapitée à la Grève en 1617, comme il est dit dans l'abrégé chron. de l'hist. de France; mais fut brûlée comme sorcière, & ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq conseillers qui indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement.

(*q*) Le parlement sous *Louis XIII* défendit sous peine des galères qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'Aristote, & défendit ensuite l'émétique; mais sans condamner aux galères les Médecins ni les malades. Louis XIV fut guéri à Calais par l'émétique, & l'arrêt du parlement perdit de son crédit.

(*r*) L'histoire du jésuite Girard & de la Cadière est assez publique; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, & absous par l'autre moitié.

(*s*) *Fontevraud*, *Fontevraux; Fons-Ebraldi* est un bourg en Anjou à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par Robert d'Abrissel, né en 1047, & mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nuds pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, & les attirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entr'autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine Bertrade de prendre l'habit de Fontevraux, & il établit son ordre par toute la France. Le pape Paschal II le mit sous la protection du St. Siége en 1106. Robert quelque tems avant sa mort, en conféra le généralat à une dame, nommée Pétronille du Chemillé, & voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé jusqu'à ce jour à Pétronille, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, & dans ce nombre, cinq de la maison de Bourbon. Voyez sur cela Ste. Marthe dans le 4e. vol. du *Gallia christiana* & *le clypeus ordinis Fontebraldensis* du père de la Mainferme.

(*t*) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'Arioste & du Tasse. Elles devaient être un peu mal-propres; mais les chevaliers n'y regardaient pas de si près.

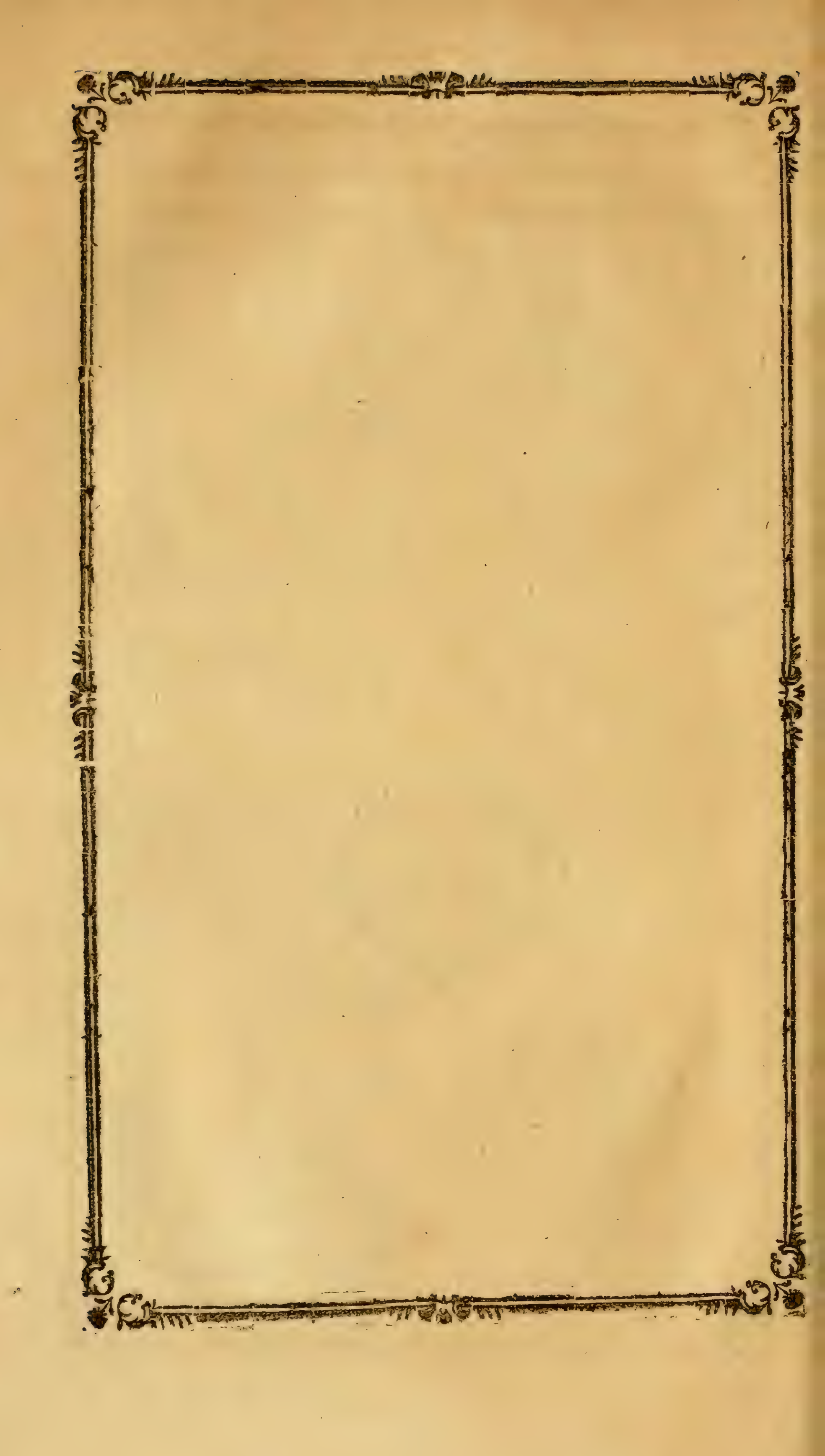
(*u*) Les Anglais jurent *by god*, *damn me*, *blood* &c. Les Allemans *sacrement*; les Français par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument; les Espagnols

veto à Dios. Un révérend père récollet a fait un livre ſur les juremens de toutes les nations, qui ſera probablement très-exact & très-inſtructif. On l'imprime actuellement.

(*x*) *Haubert*, *Aubergeon*, cotte d'armes ; elle était d'ordinaire compoſée de mailles de fer, quelquefois couverte de ſoie ou de laine blanche ; elle avait des manches larges & un gorgerin. Les fiefs de Haubert, ſont ceux dont le ſeigneur avait droit de porter cette cotte.

(*y*) *Braguette*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chauſſes, & ſouvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on préſentait aux dames. Rabelais parle d'un beau livre, intitulé, *De la dignité des braguettes* : c'était la prérogative diſtinctive du ſexe le plus noble ; c'eſt pourquoi la ſorbonne préſenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évèques de France aſſiſtés de l'évêque de Vincheſter la condamnèrent au feu ; ce qui était bien juſte ; c'eſt dommage que cela n'arrive pas plus ſouvent, mais il ne faut déſeſpérer de rien.







Chant IV

CHANT QUATRIEME.

Jeanne & Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniste
D'apprivoiser le rude janséniste:
Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'absence est cruelle!
Que de danger on essuye en amour!
On risque hélas, dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,
Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang

Porte la mort & fait couler le ſang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clerveaux,
Et viola les ſœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève.
Cet impudent né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans faiſait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe & mylord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia ſon père,
Et Bartonay qui fit cocu ſon frère.
A ſon exemple on ne voit chevalier,
Il n'eſt gendarme, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de ſa lance
La mort les fuit, la terreur les devance.
On croyait voir en ce combat affreux
Un dieu puiſſant qui combat avec eux.

Parmi le bruit de l'horrible tempête
Frère Lourdis criait à pleine tête;
Elle eſt pucelle: Anglais, frémiſſez tous,
C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous;
Elle eſt pucelle, elle a fait des miracles;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles.
Vîte à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui ſa bénédiction.

Le fier Talbot écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère;
On vous le lie, & le moine content
Sans s'émouvoir continuait criant :
Je ſuis martyr ; Anglais, il faut me croire;
Elle eſt pucelle, elle aura la victoire.

L'homme eſt crédule, & dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſurtout il paraît bien facile
De nous ſurprendre & de nous faire peur!
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats;
Que l'amazone & ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte & les illuſions
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie;
Maints chevaliers étaient des eſprits lourds.
Les beaux eſprits ne ſont que des nos jours.

Le preux Chandos toujours plein d'aſſurance,
Criait aux ſiens : conquérans de la France,
Marchez à droite; il dit, & dans l'inſtant
On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis dans ces pleines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,

Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux, (a)
Dieu ne voulant d'un pareil voiſinage,
En cent jargons tranſmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait;
Et cette gent de qui Dieu ſe moquait,
Se ſépara, laiſſant là ſon ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les aſſiégeans.
La renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la *Pucelle* :
Vous connaiſſez l'impétueuſe ardeur
De nos Français; ces fous ſont pleins d'honneur:
Ainſi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemont, ſont ſortis des murailles,
Croyant déjà chaſſer les ennemis,
Et criant tous; Où ſont-ils? où ſont-ils?

Ils n'étaient pas bien loin; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand ſens,
Pour s'oppoſer à l'ardeur de nos gens,
En embuſcade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par ſaint George & l'amour,

Qu'il entrerait dans la ville affiégée ;
Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet, la fuperbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié
Et ce héros qu'un noble efpoir enflamme
Veut conquérir & la ville & fa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe fur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble & petit théatre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le fang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraiffa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, (*b*) de Pharfale, (*c*)
De Malplaquet la campagne fatale, (*d*)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous euffiez vu les lances hériffées,
L'une fur l'autre en cent tronçons caffées ;
Les écuyers, les chevaux renverfés,
Deffus leurs pieds dans l'inftant redreffés ;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du foleil redoubler la lumière ;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nés, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Perfans le grand flagellateur, (*e*)
Avaient les yeux attachés fur la terre,

Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit les vaſtes balances (*f*)
Où dans le ciel on pèſe les humains.
D'une main ſûre il peſa les deſtins,
Et les héros d'Angleterre & de France.
Nos chevaliers peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent :
Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent :
C'était du ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe ;
Le vieux Saintraille au-deſſus du genou,
Le beau la Hire, ah je n'oſe dire où :
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe !
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé :
Donc à la ville il fallut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, & qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de ſaint Denis.

Comme il lui plaît Dieu fait juſtice ou grace :
Queſnel (*g*) l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux laidement ajuſté
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & ſa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus prompt que les éclairs :

Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, & ſe trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs;
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes:
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois,
Unis enſemble & frappans à la fois.

Dans leur ardeur ſi bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chaſsèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit ſurvint; Jeanne & l'autre héros
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*
Au coin d'un bois où régnait le ſilence:
Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain;
Enfin rendus ainſi que leur monture,
Mourans de faim & laſſés de chercher,
Ils maudiſſaient la fatale aventure
D'avoir vaincu ſans ſavoir où coucher.
Tel un vaiſſeau ſans voile, ſans bouſſole,
Tournoie au gré de Neptune & d'Eole.

Un certain chien qui paſſa tout auprès,
Pour les ſauver ſembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête,
Virant ſa queue & portant haut ſa tête:
Devant eux marche, & ſe tournant cent fois,

Il paraiſſait leur dire en ſon patois ;
Venez par-là, meſſieurs, ſuivez-moi vîte ;
Venez, vous dis-je, & vous aurez bon gite.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ces façons ce que voulait ce chien.
Ils ſuivent donc guidés par l'eſpérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En ſe faiſant tous deux de tems en tems
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin laſcif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle,
Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché
De tout l'état le ſort eſt attaché,
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ſes deſirs,
Et préférait l'état à ſes plaiſirs.
Et cependant quand la route mal sûre
De l'âne ſaint faiſait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De ſon bras droit retenait ſa guerrière,
Et Jeanne d'Arc en clignotant des yeux,
De ſon bras gauche étendu par derrière
Serrait auſſi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très-ſouvent leurs bouches ſe touchèrent,
Pour ſe parler tous les deux de plus près
De la patrie & de ſes intérêts.

On m'a conté, ma belle Koniſmare, (*h*)

Que Charles douze, en ſon humeur bizarre,
Vainqueur des rois & vainqueur de l'amour,
N'oſa t'admettre à ſa brutale cour.
Charles craignit de te rendre les armes;
Il ſe ſentit, il évita tes charmes:
Mais tenir Jeanne, & ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim ſans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois reſſemble à Robert d'Arbriſſelle, (i)
A ce grand ſaint qui ſe plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes feſſues,
A careſſer quatre cuiſſes dodues,
Quatre tetons, & le tout ſans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue;
De marbre blanc était bâti le mur:
Une dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaſpe pur;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie; auſſi-tôt vingt trompettes
Se font entendre, & quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent,
Dans des bains d'or filles les introduiſent
Honnêtement; puis lavés, eſſuyés,

D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflèrent.

Il faut ſavoir que le maître & ſeigneur
De ce logis digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand Négromant, & le très-digne fils
De cet incube & de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur deſcendant de ſa ſphère,
Lui dit, enfant, tu me dois la lumière;
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle, & je te rends heureux.
Hermaphrodix né très-voluptueux,
Et digne en tout de ſa belle origine,
Dit: Je me ſens de race bien divine,
Car je raſſemble en moi tous les deſirs;
Et je voudrais avoir tous les plaiſirs.
Des voluptés raſſaſiez mon ame;
Je veux aimer comme homme & comme femme,
Etre la nuit du ſexe féminin,
Et tout le jour du ſexe maſculin.
L'incube dit: *Tel ſera ton deſtin*;

Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de ſa double nature.
Ainſi Platon le confident des dieux, (*k*)
A prétendu que nos premiers aïeux
D'un pur limon pêtri des mains divines,
Nés tous parfaits, & nommés androgines,
Egalement des deux ſexes pourvus,
Se ſuffiſaient par leurs propres vertus.
Hermaphrodix était bien au-deſſus;
Car ſe donner du plaiſir à ſoi-même
Ce n'eſt pas là le ſort le plus divin,
Il eſt plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux eſt le bonheur ſuprême.
Ses courtiſans diſaient que tour-à-tour
C'était Vénus, c'était le tendre amour:
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant, eh quoi? celui de plaire.
Dieu pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard;
Jamais ſes yeux ne firent de conquêtes;
C'eſt vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danſes, les concerts,
Quelquefois même il compoſait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit ſa vanité femelle

Se ſoumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahiſſait tous ſes vœux;
Il recevait pour toutes embraſſades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuſades.
Le juſte ciel lui faiſait bien ſentir
Que les grandeurs ne ſont pas du plaiſir.
Quoi! diſait-il, la moindre chambrière
Tient ſon galant étendu ſur ſon ſein;
Un lieutenant trouve une conſeillère,
Dans un moûtier un moine a ſa nonnain:
Et moi génie, & riche, & ſouverain,
Je ſuis le ſeul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde!
Lors il jura par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons & les belles
Qui n'auraient pas pour lui des ſentimens,
Et qu'il ferait des exemples ſanglans
Des cœurs ingrats, & ſurtout des cruelles.

Il recevait en roi les ſurvenans:
Et de Saba la reine bazanée, (*l*)
Et Taleſtris dans la Perſe amenée,
Avaient reçu de moins riches préſens
Qu'il n'en faiſait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiſelles.
Mais ſi quelqu'un d'un eſprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaiſance,
S'il lui faiſait la moindre réſiſtance,
Il était ſûr d'être empalé tout vif.

Le ſoir venu, monſeigneur étant femme,

Quatre huiſſiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien deſcendre ſur le tard
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie,
Jeanne ſoupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé deſcend,
Au cabinet où le ſoupé l'attend,
Tel que jadis la ſœur de Ptolomée (*m*)
De tout plaiſir noblement affamée,
Sut en donner à ces romains fameux,
A ces héros fiers & voluptueux,
Au grand Céſar, au brave ivrogne Antoine,
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ſes peſans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clervaux :
Ou tel encor aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée & Nazon,
Et frère Homère, Héſiode, Platon,
Le Dieu des dieux patron des infideles,
Loin de Junon ſoupe avec Sémelé,
Avec Iſis, Europe ou Danaé ;
Les plats ſont mis ſur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphroſine,
Et de Thalie & de la jeune Eglé,
Qui, comme on ſait, ſont là-haut les trois graces,
Dont nos pédans ſuivent ſi peu les traces.
Le doux nectar eſt ſervi par Hebé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie (*n*),
Qui dans Ida par un aigle enlevé,
De ſon ſeigneur en ſecret fait la joie.

Ainſi ſoupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juſte entre neuf & dix.

Madame avait prodigué la parure,
Les diamans ſurchargeaient ſa coëffure :
Son gros cou jaune & ſes deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés,
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le preſſe au ſortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politeſſe
Payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe :
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſait, j'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage.
Hermaphrodix en ſon affliction
Eut pour Dunois quelque compaſſion ;
Car en ſecret ſon ame était flattée
Des grands efforts du triſte champion.
Sa probité, ſa bonne intention,
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites enſorte
Que votre amour ſur vos reſpects l'emporte,
Et ſoyez prêt, ſeigneur, à mieux ſervir.

Déjà du jour la belle avant-courière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous ſavez que cet inſtant préfix

En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, & lui fourant au ſein
Sans compliment ſon impudente main,
Et lui donnant un baiſer immodeſte,
Attente en maître à ſa pudeur céleſte :
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Ainſi j'ai vu dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondiſſans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de ſa croupe amoureux,
Qui dans ſa lourde & groſſière embraſſade
Dreſſait l'oreille, & ſe croyait heureux.
Jeanne en cela fit ſans doute une faute;
Elle devait des égards à ſon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts :
Cette vertu n'eſt point chez moi bannie :
Mais quand un prince, & ſurtout un génie,
De vous baiſer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des ſoufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme aſſez hardie
Pour l'oſer battre en ſon propre palais.
Il crie, on vient, ſes pages, ſes valets,

Gardes, lutins, à ses ordres sont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière Pucelle
Envers Dunois n'était pas si cruelle.
O calomnie! affreux poison des cours,
Discours malins, faux rapports, médisance,
Serpens maudits, sifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France?

Notre tiran doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la sentence fatale :
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne & Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printems de leur vie.
Le beau bâtard est garrotté tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Au même instant une troupe profane
Mène au poteau la belle & fière Jeanne;
Et ses soufflets, ainsi que ses appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussi-tôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois soumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que son heure dernière,
Faisait à Dieu sa dévote prière;
Mais une œillade impérieuse & fière,
De tems en tems étonnait les bourreaux,

Et ſes regards diſaient, c'eſt un héros.
Mais quand Dunois eut vu ſon héroïne,
Des fleurs de lys vengereſſe divine,
Prête à ſubir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funeſtes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais,

Non moins ſuperbe, & non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languiſſamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe
En dépit d'eux réveillait leur tendreſſe.
Ce feu ſi doux, ſi diſcret & ſi beau
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Faiſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on empalât le couple déloyal.

Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,
Crie, *arrêtez*, *gardez-vous d'empaler*,
N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand-homme d'égliſe,
Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon,
On reconnut le père Griſbourdon.

Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix-cors,
Il le pourſuit d'une courſe légère,
Et ſans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyère,
Et d'autres cerfs il n'eſt point détourné:
Ainſi le fils de ſaint François d'Aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon lourd muletier,
De la Pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe & ne lâchant point priſe.

En arrivant il cria, fils d'Alix,
Au nom du diable & par les eaux de Stix,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le pſeautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux,
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier & ſi cette Pucelle
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu ſais quelle eſt ma réputation.
Tu vois de plus cet animal inſigne,
Ce mien mulet de me porter ſi digne;
Je t'en fais don, c'eſt pour toi qu'il eſt fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laiſſons aller ce gendarme profane;
Qu'on le délie, & qu'on nous laiſſe Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix

Cette beauté dont nos cœurs ſont épris.

Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémiſſant : ſa foi, ſon pucelage,
Ses ſentimens d'amour & de grandeur
Plus que la vie étaient chers à ſon cœur.
La grace encor, du ciel ce don ſuprême,
Dans ſon eſprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les cieux ;
Et rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De tems en tems fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, penſait n'être point vue.

Le bon Dunois était déſeſpéré ;
Quoi, diſait-il, ce pendart décloîtré
Aura ma Jeanne & perdra ma patrie !
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachais mon amour.
Et cependant l'offre honnête & polie
De Grisbourdon, fit un très-bon effet
Sur les cinq ſens, ſur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.
Ce ſoir, dit-il, vous & votre mulet
Tenez vous prêts : je cède, je pardonne.
A ces Français, je vous abandonne.

Le moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, (*o*) l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, & la verge enchantée
Des conſeillers ſorciers de Pharaon,

Et le balai fur qui parut montée ;
Du preux Saül la forcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en favait tout autant ;
Il fit un cercle, & prit de la pouffière,
Que fur la bête il jeta par derrière,
En lui difant ces mots toujours puiffans,
Que Zoroaftre enfeignait aux Perfans. (*p*)
A ces grands mots dits en langue du diable.
O grand pouvoir, ô merveille ineffable!
Notre mulet fur deux pieds fe dreffa,
Sa tête oblongue en ronde fe changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous fon bonnet fes oreilles fe tinrent.
Ainfi jadis ce fublime empereur (*q*),
Dont Dieu punit le cœur dur & fuperbe,
Devenu bœuf & fept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.

Du ceintre bleu de la célefte fphère
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas ;
Il eut voulu s'élancer ici bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré fur les bras
Par fon voyage une fâcheufe affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre; (*r*)
Il fe plaignit que monfieur faint Denis,
Sans aucun ordre & fans aucun avis,

A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George & Denis de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints Anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur & d'inſulaire :
On tient toujours un peu de ſon pays.
En vain notre ame eſt dans le paradis ;
Tout n'eſt pas pur ; & l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la cour du prince.

Mais il tems, lecteur, de m'arrêter ;
Il faut fournir une longue carrière ;
J'ai peu d'haleine, & je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, & ſur la terre.





NOTES.

(*a*) La tour de Babel fut élevée, comme on fait, cent vingt ans après le déluge univerfel. Flavien Jofeph croit qu'elle fut bâtie par Nemrod, ou Nembrod : le judicieux dom Calmet a donné le profil de cette tour élevée jufqu'à onze étages, & il a orné fon dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens : le livre du favant Juif Jaleus donne à la tour de Babel vingt-fept mille pas de hauteur, ce qui eft bien vraifemblable. Plufieurs voyageurs ont vu les reftes de cette tour.

Le faint patriarche Alexandre Eutychius, affure dans fes annales que foixante & douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le fait, l'époque de la confufion des langues : le fameux Becan prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

(*b*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion & Annibal, il y avait des Français qui fervaient dans l'armée carthaginoife felon Polype : ce Polype, contemporain & ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part & d'autre; le chevalier de Folard n'en convient pas : il prétend que Scipion attaqua en colonnes; cependant il paraît que la chofe n'eft pas poffible, puifque Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main, c'eft fur quoi nous nous en rapportons aux doctes.

(*c*) NB. Qu'à Pharfale Pompée avait cinquante-cinq mille hommes, & Céfar vingt-deux mille : le carnage fut grand : les vingt-deux mille Céfariens après un combat opiniâtre vainquirent les cinquante-cinq mille Pompéius : cette bataille décida du fort de la république romaine, & mit fous la puiffance du mignon de Nicomède, la Grèce, l'Afie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Efpagne &c. &c.

Cette bataille eut plus de fuites que le petit combat de Jeanne, mais enfin c'eft *Jeanne*, c'eft notre *Pucelle* : fachons gré à notre cher compatriote, d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de Céfar qui n'avait pas fon pucelage. Les révérends pères jéfuites n'ont-ils pas comparé faint Ignace à Céfar, & faint François Xavier à Alexandre : ils leur reffemblaient comme les vingt-quatre vieillards de Pafcal reffemblent aux vingt-quatre vieillards de l'apoca-

lypſe : on compare tous les jours le premier roi venu à Céſar : pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de *Bibus* aux batailles de Zama & de Pharſale.

(*d*) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille ſept cents hommes, couchés, non pas ſur le carreau, comme le dit un hiſtorien, mais dans la boue & dans le ſang ; ils furent comptés par le marquis de Crévecœur, aide de camp du maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. Voyez le ſiècle de Louis XIV. année 1709.

(*e*) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Perſans* aux ſoldats de Sennacherib qui étaient Aſſyriens, parce que les Perſans furent long-tems dominateurs en Aſſyrie ; mais il eſt conſtant que l'ange du ſeigneur tua tout ſeul, cent quatre-vingt-cinq mille ſoldats de l'armée de Sennacherib qui avait l'inſolence de marcher contre Jéruſalem ; & quand Sennacherib vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit : cependant pluſieurs doctes prétendent que cette aventure toute ſimple eſt de l'an 3295, nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-deſſous.

(*f*) Cet endroit paraît imité d'Homère. Milton fait peſer les deſtins des hommes dans le ſigne de la balance.

(*g*) Alluſion aux ſentimens répandus dans les livres de Queſnel prêtre de l'oratoire.

(*h*) Aurore de Koniſmare, maîtreſſe du roi de Pologne Auguſte I. & mère du célèbre comte de Saxe.

(*i*) Robert d'Arbriſſel, fondateur du bel ordre de Fontevraux : il convertit en 1100 d'un coup de filet par un ſeul ſermon toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impoſa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuſes pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi ſalique ; car il fit une femme abbé général des moines & moineſſes de ſon ordre.

(*k*) Selon Platon l'homme fut formé avec les deux ſexes. Adam apparut tel à la dévote Bourignon & à ſon directeur Abadie.

(*l*) La reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eut un fils, qui eſt certainement la tige des rois d'Ethiopie, comme cela eſt amplement prouvé. On ne ſait pas ce que devint la race d'Alexandre & de Taleſtris.

(*m*) Cléopatre.

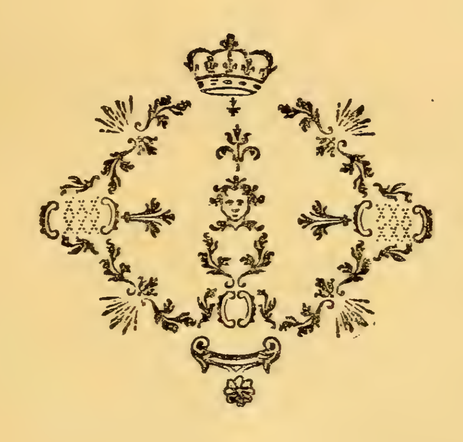
(*n*) Ganimède.

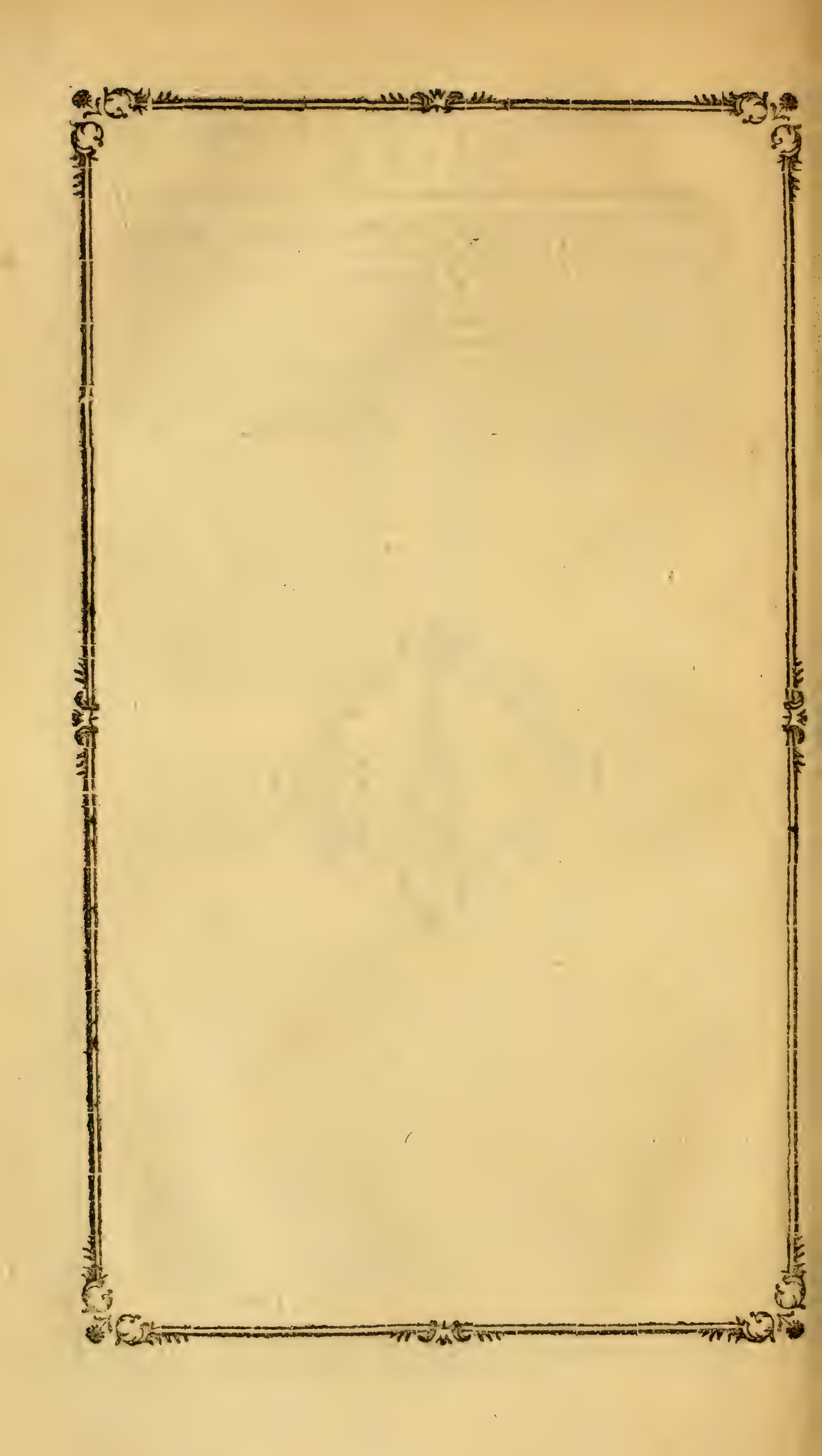
(*o*) Les charlatans ont le bâton de Jacob, les magiciens, les livres de Solomon intitulés l'anneau & la clavicule. Les conseillers du roi, sorciers à la cour de Pharaon, qui firent les mêmes prodiges que Moyse, s'appellaient Jannès & Mambrès. On ne sait pas le nom de la pytonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel; mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, & que cette femme avait un esprit de Pyton, ou de Python.

(*p*) Zoroastre, dont le nom propre de *Zerdust*, était un grand magicien, ainsi qu'Albert le grand, Roger Bacon, & le révérend père Grisbourdon.

(*q*) *Nébucadnetzar*, *Nabuchodonosor*, fils de *Nabo-Polassar* roi des Caldéens, assiégea Jérusalem, la prit, & fit charger de fers Joakim roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3429. Nébucadnetzar fit un songe, & l'oublia; les magiciens, les astrologues ni les sages ne purent le deviner; en conséquence, Arioc officier de sa maison eut ordre de les faire mourir: le jeune Daniel devine le songe & l'explique. Ce songe était une belle statue, &c. A quelque tems de-là, Nébucadnetzar fit élever une colosse d'or pur, haut de soixante coudées & large de six; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute & du psaltérion; & sur le refus qu'en firent *Sadrac*, *Misac*, & *Habed-nego*, jeunes Hébreux compagnons de Daniel, le roi les fit jeter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois-là sept fois plus qu'à l'ordinaire; & ils en sortirent sains & saufs. Nébucadnetzar songea encor; il vit un arbre grand & fort; le sommet touchait les cieux; & les oiseaux habitaient dans ses branches. Un saint alors descendit & cria: *Coupez l'arbre & l'ébranchez*, *&c.* Daniel expliqua encor ce songe; il prédit au roi qu'il serait chassé d'entre les hommes, que pendant sept ans son habitation serait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle & ses ongles comme ceux des oiseaux: ce qui arriva. Tertullien & St. Augustin disent que *Nabuchodonosor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie*. Au bout de sept ans ce prince recouvra sa raison, & remonta sur le trône; il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement; mais il l'employa si bien, que Saint Augustin, St. Jerôme, St. Epiphane, Théodoret &c. cités par Pererius, comptent sur son salut.

(*r*) Il ne faut pas confondre George patron de l'Angleterre & de l'ordre de la jarretière, avec St. George le moine, tué pour avoir foulevé le peuple contre l'empereur Zénon. Notre St. George eft le Cappadocien, colonel au fervice de Dioclétien, martyrifé, dit-on, en Perfe dans une ville nommée Diofpole. Mais comme les Perfans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis fon martyre en Arménie à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Diofpole en Perfe. Mais ce qui eft conftant, c'eft que George était colonel de cavalerie, puifqu'il a encor fon cheval en paradis.







Chant V



CHANT CINQUIEME.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer très-justement. Il raconte son aventure aux diables.

O Mes amis, vivons en bon chrétiens,
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens;
A leurs desirs ils se livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le saint lieu,
Soupant, couchant chez les filles de joie,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il ? La mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient visiter nos diseurs de bons mots;
La fiévre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huissière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire : Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre ?
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à son aide appelle saint Martin,
L'autre saint Roch, l'autre sainte Mitouche. (*a*)

On psalmodie, on braille du latin,
On les asperge, hélas, le tout en vain.
Aux pieds du lit se tapit le malin,
Ouvrant la griffe, & lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.

Mon cher lecteur, il est tems de te dire,
Qu'un jour satan, seigneur du sombre empire, (b)
A ses vassaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal;
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape & d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
Trois intendans, deux conseillers, vingt moines,
Tous frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ses pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,
On frédonnait quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri:
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici,
C'est lui, messieurs, c'est le grand émissaire,
C'est Grisbourdon notre féal ami,
Entrez, entrez, & chauffez-vous ici;
Et bras dessus & bras dessous, beau-père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,

Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baiſſé, vers le lieu du feſtin.

Satan ſe lève, & lui dit: Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable, (c)
Certes ſi-tôt je n'eſpérais te voir;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon ſéminaire;
En te voyant je perds tout mon eſpoir,
Mais du deſtin la volonté ſoit faite,
Bois avec nous, & prends place à ma droite.

Le cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur,
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abyme immenſe où s'engloutit le monde;
Sépulchre où git la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan des princes le modèle,

Ce doux Titus l'amour de l'univers,
Les deux Catons ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, ſage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Ciceron;
Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce;
Juſte Ariſtide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire & pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis. (*d*)
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne,
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fut en effet damné comme un payen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien;
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas, quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis dans le crime empâté
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire;
Et ſaint Remi ne put laver jamais
Ce roi des Francs cangrené de forfaits.

Parmi ces grands, ces ſouverains du monde,

Ensevelis dans cette nuit profonde,
On discernait le fameux Constantin.
Est-il bien vrai ? criait avec surprise
Le moine gris ; ô rigueur ! ô destin !
Quoi, ce héros fondateur de l'église,
Qui de la terre a chassé les faux dieux,
Est descendu dans l'enfer avec eux ?
Lors Constantin dit ces propres paroles : (*e*)
J'ai renversé le culte des idoles ;
Sur les débris de leurs temples fumans
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens,
Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême,
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Césars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes sacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur sang
Ont cimenté ma fortune, & mon rang.
Pour conserver cette grandeur si chère,
J'ai massacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaisirs, & dans le sang plongé,
Faible & barbare en ma fureur jalouse,
Ivre d'amour, & de soupçons rongé,
Je fis périr mon fils, & mon épouse.
O Grisbourdon ne sois plus étonné,
Si comme toi Constantin est damné.

Le révérend de plus en plus admire
Tous les secrets du ténébreux empire.

Il voit partout de grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne, & nonnains d'Italie;
De tous les rois il voit les confesseurs;
De nos beautés il voit les directeurs;
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il apperçut dans le fond d'un détroit
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier riant d'un ris malin,
Se dit tout bas: Cet homme est jacobin. (*f*)
Quel est ton nom? lui cria-t-il soudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique,
Hélas, mon fils, je suis saint Dominique. (*g*)

A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon;
Il se signait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un si grand saint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le sacré promoteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainsi qu'un hérétique!
Certes ici la grace est en défaut.
Pauvres humains qu'on est trompé là-haut!
Et puis allez dans vos cérémonies,
De tous les saints chanter les litanies.

Lors repartit avec un ton dolent
Notre Espagnol au manteau noir & blanc;

Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes ;
De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas :
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer eſt cuit bien triſtement ;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi je ſuis dans la noire ſéquelle,
Très-juſtement pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire.
Oh, quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourrais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire,
Combien de ſaints on rencontre en enfer.

Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix,
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte ;
Qui t'a conduit vers une fin ſi prompte ;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défends pas,
Je vous dirai mon étrange aventure,
Elle pourra vous étonner d'abord :
Mais il ne faut me taxer d'impoſture,

On ne ment plus ſi-tôt que l'on eſt mort.

J'étais là-haut, comme on ſait, votre apôtre,
Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre;
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah l'animal inſigne!
Ah le grand-homme, ah quel rival condigne! (*h*)
Mon muletier ferme dans ſon devoir,
D'Hermaphrodix avait paſſé l'eſpoir.
J'avais auſſi pour ce monſtre femelle
Sans vanité prodigué tout mon zèle;
Le fils d'Alix ravi d'un tel effort,
Nous laiſſait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle,
Entre mes bras elle ſe débattait;
Le muletier par deſſous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.

Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, & du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel, lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, & vous ſavez pourquoi;
Je vis deſcendre, ô fatale merveille!
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne! il portait une ſelle
D'un beau velours, & ſur l'arçon d'icelle
Etait un ſabre à deux larges tranchans:

De

De chaque épaule il lui ſortait une aile,
Dont il volait, & devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne,
Dieu ſoit loué, voici venir mon âne.
A ce diſcours je fus tranſi d'effroi :
L'âne à l'inſtant ſes quatre genoux plie,
Lève ſa queue & ſa tête plie,
Comme diſant à Dunois, monte-moi.
Dunois le monte, & l'animal s'envole
Sur notre tête, & paſſe, & caracole.
Dunois planant le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol ſoudain.
Mon cher Satan, mon ſeigneur ſouverain,
Ainſi, dit-on, lorſque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre, (*i*)
Tu vis ſur toi s'élancer ſaint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.

Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la ſorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le ſourcil noir & le viſage altier.
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente ;
De blonds cheveux ſe jouaient ſur mon ſein ;
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiſſante ;
J'avais tout l'art du ſexe féminin.
Je compoſais mes yeux & mon viſage ;
On y voyait cette naïveté

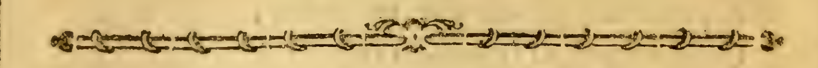
Qui toujours trompe & qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus sage.
J'eusse amolli le cœur le plus sauvage;
Car j'avais tout, artifice & beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'aillais périr, ce héros invincible
Avait levé son barquemart (*k*) terrible;
Son bras était à demi descendu,
Et Grisbourdon se croyait pourfendu.

Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduse eût vu jadis la tête,
Etait en roc mué soudainement:
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée;
Je vis tomber sa redoutable épée:
Je vis Dunois sentir à mon aspect
Beaucoup d'amour & beaucoup de respect.
Qui n'aurait cru que j'eusse eu la victoire?
Mais voici bien le pis de mon histoire.

Le muletier qui pressait dans ses bras
De Jeanne d'Arc les robustes appas,
En me voyant si gentille & si belle,
Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
Hélas mon cœur ne le soupçonnait pas,
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur grossier connaître l'inconstance!
Il lâcha prise, & j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne, ah funeste beauté!

A peine Jeanne eſt-elle en liberté,
Qu'elle apperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.
Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit,
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidele
Quittait pour moi la ſuperbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle,
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le ciel qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les diables !
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'aſſez bon cœur.





NOTES.

(a) ON disait autrefois *Sainte n'y touche*, & on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher ; c'est par corruption qu'on dit *Ste. Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *Sainte n'y touche*, comme nos pères.

(*b*) *Satan* est un mot caldéen, qui signifie à-peu-près l'arimane des Perses, le typhon des Egyptiens, le pluton des Grecs, & parmi nous le diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le VIIe. tome *De forma diaboli* du réverend père Tambourini.

(*c*) *Frapart*, nom d'amitié que les cordeliers se donnèrent entr'eux dès le quinzième siècle. Les doctes sont partagés sur l'étymologie de ce mot ; il signifie certainement, frappeur robuste, roide joûteur.

(*d*) On ne peut regarder cette damnation de Clovis & de tant d'autres, que comme une fiction poétique ; cependant on peut, moralement parlant, dire que Clovis a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs régas ses voisins, & plusieurs de ses parens ; ce qui n'est pas trop chrétien.

(*e*) Constantin arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils ; & fut le plus ambitieux, le plus vain, & le plus voluptueux de tous les hommes ; d'ailleurs bon catholique : mais il mourut arien & baptisé par un évêque arien.

(*f*) Les cordeliers ont été de tout tems ennemis des dominicains.

(*g*) Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce Gusman inventeur de l'inquisition, & que nous appellons Dominique, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les *Languedociens* nommés Albigeois étaient des peuples fideles à leur souverain, & qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer & par le feu un prince & ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

(*h*) *Condigne*, du latin *con-*

dignus ; ce mot ſe trouve dans les auteurs du ſeizième ſiècle.

(*i*) Cette guerre n'eſt rapportée que dans le livre apocryphe ſous le nom d'*Enoch* ; il n'en eſt parlé ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleſte était en effet Michel, comme le dit notre auteur ; mais le capitaine des mauvais anges n'était point Satan, c'était Semixiah : on peut excuſer cette inadvertance dans un long poëme.

(*k*) Ancien mot qui ſignifie cimeterre.







Chant VI



CHANT SIXIEME.

Aventure d'Agnès & de Monrose. Temple de la renommée. Aventure tragique de Dorothée.

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde hélas est bien un autre enfer.
Je vois partout l'innocence proscrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
L'esprit, le goût, les beaux-arts éperdus,
Sont envolés ainsi que les vertus.
Une rempante & lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des sots :
Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Triste & pensif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels insensés & coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah malheureux qui péchez sans plaisir,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
Et puisqu'il faut que vous soyez damnés,

Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

Agnès Sorel ſut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher dans ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne; & je penſe qu'auſſi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout ſaint n'eſt pas pucelle ;
Le repentir eſt vertu du pécheur.

Quand Jeanne d'Arc défendait ſon honneur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avait-il ? l'amour ;
Le tendre amour, & la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme & quelle idée hardie
Preſſait déjà ce Héros d'Arcadie.

L'animal ſaint eut donc la fantaiſie
De s'envoler devers la Lombardie :
Le bon Denis en ſecret conſeilla
Cette eſcapade à ſa monture ailée ;
Vous demandez, Lecteur, pourquoi cela ?
C'eſt que Denis lut dans l'ame troublée
De ſon bel âne & de ſon beau bâtard.

Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cauſe commune,
Perdre la France, & Jeanne & ſa fortune.
Denis penſa que l'abſence & le tems
Les guériraient de leurs amours naiſſans.
Denis encor avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ſes deſſeins;
Et reſpectez tout ce que font les ſaints.

L'âne céleſte où Denis met ſa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, & Dunois ſtupéfait
A tire d'aile eſt parti comme un trait.
Il regardait de loin ſon Héroïne,
Qui toute nue, & le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang ſe frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, ſon peuple aërien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage.
Jeanne s'en moque & paſſe avec courage.
Lors qu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un eſſaim bourdonnant
Sur mon badaut s'en vint fondre avec rage,
Un peuple ailé lui couvre le viſage:
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ſes deux mains il frappe, il ſe démène,

Diffipe, tue, écrafe par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainfi que la Pucelle fière
Chaffait au loin cette foule légère.

A fes genoux le chétif muletier
Craignant pour foi le fort du cordelier,
Tremble & s'écrie, *O pucelle, ô ma mie!*
Dans l'écurie autrefois tant fervie!
Quelle furie! épargne au moins ma vie,
Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
Tu vois mes pleurs, ah, Jeanne! je me meurs.
Jeanne répond, faquin, je te fais grace,
Dans ton vil fang de fange tout chargé
Ce fer divin ne fera point plongé.
Végète encor, & que ta lourde maffe
Ait à l'inftant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranflater;
Mais ne m'importe ici de ta figure,
Homme ou mulet tu feras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi;
Ça qu'on fe courbe; elle dit, & la bête
Baiffe à l'inftant fa chauve & lourde tête,
Marche des mains, & Jeanne fur fon dos
Va dans les champs affronter les héros.
Pour le génie il jura par fon père,
De tourmenter toujours les bons Français;
Son cœur navré pencha vers les Anglais,
Il fe promit dans fa jufte colère,

De bien punir tout Français indiscret,
Qui pour son dam passerait sur sa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre & tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où sa vengeance
Veut attraper les héros de la France (*a*)

Mais que devint la belle Agnès Sorel?
Vous souvient-il de son trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras,
Très-brusquement & courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre & doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier & soldat,
Que l'un s'enfuit, & que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis:
Parmi les cris, la poudre & la fumée,
La belle Agnès se voyant sans habits,

Du grand Chandos entre en la garderobe;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant & sans bruit,
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vient à point; car de bonne fortune
Elle apperçut une jument bai brune,
Bride à la bouche & selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant,
Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte & de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, & la guèrre, & la cour,
Et les Anglais, & Sorel, & l'amour.

Or, de Chandos le très-fidèle page,
(Monrose était le nom du (*b*) personnage)
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe & le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi nud s'enfuiait.

Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte ſa monture,
Galope & crie, ah mon maître, ah ſeigneur!
Vous pourſuit-on? Charlot eſt-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais partout vous ſuivre:
Si vous mourez, je ceſſerai de vivre,
Il dit, & vole, & le vent emportait
Lui, ſon cheval & tout ce qu'il diſait.

La belle Agnès qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois au péril de ſa vie:
Le page y vole, & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la ſuit.
La jument bronche & la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, ſur la terre étendue.
Le page arrive auſſi prompt que les vents,
Mais il perdit l'uſage des ſens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un ſein d'albâtre & les charmans tréſors
Dont la nature enrichiſſait ſon corps.
Bel Adonis, (*c*) telle fut ta ſurpriſe,
Quand la maîtreſſe & de Mars & d'Anchiſe,
Du haut des cieux, le ſoir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus ſans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renverſé
Son corps divin de fatigue haraſſé;
Bonnet de nuit n'était point ſa coëffure.

Son cu d'ivoire était ſans meurtriſſure.
Mais Adonis à ces attraits tout nuds,
Balancerait entre Agnès & Vénus.

Le jeune Anglais ſe ſentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de reſpect & de crainte;
Il prend Agnès, & l'embraſſe en tremblant;
Hélas! dit-il, ſeriez-vous point bleſſée?
Agnès ſur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embarraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi;
Qui que tu ſois qui me pourſuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuſe point du malheur qui m'opprime,
Jeune étranger conſerve mon honneur,
Sois mon appui, ſois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage:
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, & tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi ſon amant.
Monroſe ému, fut un tems en ſilence;
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant,
O de ce monde adorable ornement,
Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance!
Je ſuis à vous: comptez ſur mon ſecours;
Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon ſang; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'oſe vous ſervir:
Je n'en veux point une autre récompenſe:
C'eſt être heureux que de vous ſecourir.

Il tire alors un flacon d'eau des Carmes;
Sa main timide en arrose ses charmes,
Et les endroits de rose & de lys,
Qu'avaient la selle & la chûte meurtris.
La belle Agnès rougissait sans colère,
Ne trouvait point sa main trop téméraire,
Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé sa bouteille;
Rare beauté, dit-il, je vous conseille
De cheminer jusqu'en un bourg voisin:
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul soldat ne demeure:
Nous y serons avant qu'il soit une heure.
J'ai de l'argent, & l'on vous trouvera
Et coëffe & jupe, & tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.

La dame errante approuva son avis;
Monrose était si tendre & si soumis,
Etait si beau, savait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.

Quelque censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira, mais se peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès respectueux & sage?
Qu'il ne prît point la moindre liberté?
Ah laissez là vos censures rigides;
Ce page aimait, & si la volupté

Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de baux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer de cent pas en cent pas
S'approchait d'elle, & baisait ses beaux bras;
Le tout d'un air respectueux & tendre;
La belle Agnès ne savait s'en défendre;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, & ne demandait rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
Dans un logis son écuyer la mène
Bien fatiguée; Agnès entre deux draps
Modestement repose ses appas;
Monrose court, & va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement servir,
Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir
Cette beauté déjà sa souveraine.
Charmant enfant dont l'amour & l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale?

Dans ce logis (je ne puis le nier,)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat informé du voyage
Du beau Monrose & de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage

A quatre pas reposaient tant d'attraits ;
Pressé soudain de son desir infame,
Les yeux ardens, le sang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un déseſpéré,
Ferme la porte, & les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faisait en ce même moment
Le grand Dunois sur son âne volant.

Au haut des airs où les Alpes chenues
Portent leur tête & divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (*d*)
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidelles ;
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire :
Mais ces chemins sont tous bien dangereux ;
Il faut franchir des abymes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel olympe
Est arrivé sans trop savoir par où ;
Chacun y court, & tandis que l'un grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.

De ce palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille & bavarde déeſſe,
La renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit que ſon cœur la mépriſe,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon.
Le ſage ment, & dit une ſottiſe.

La renommée eſt donc en ces hauts lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, & de vent enivrée,
Vont tous prians, & crians à genoux :
O renommée ! ô puiſſante déeſſe !
Qui ſavez tout, & qui parlez ſans ceſſe,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiſcrettes,
La renommée a toujours deux trompettes :
L'une à ſa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros :
L'autre eſt au cu, puiſqu'il faut vous le dire :
C'eſt celle-là qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercénaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour ;
Enſevelis dans le fond des collèges,
Rongés des vers, eux & leurs privilèges.

Un vil amas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, La Baumelle, Nonotte;
Et ce rebut de la troupe bigotte,
Ce Savatier de la fraude inſtrument,
Qui vend ſa plume, & ment pour de l'argent;
Tous ces marchands d'opprobre & de fumée
Oſent pourtant chercher la renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De ſe montrer à ſa divinité.
A coups de fouet chaſſés du ſanctuaire,
A peine encor ils ont vu ſon derrière. (*e*)

Gentil Dunois ſur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis tranſporté.
Ton nom fameux qu'avec juſtice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs ſi polis.
O quelle joie enchantait tes eſprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non-ſeulement des ſiéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te béniſſans au ſein de leurs aſiles,
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.

Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle diſait : *Voici l'horrible jour*
Où dans Milan la ſentence eſt dictée;
On va brûler la belle Dorothée.
Pleurez, mortels, qui connaiſſez l'amour.
Qui? dit Dunois; quelle eſt donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
Paſſe après tout ſi c'eſt une Laidron;
Mais dans le feu mettre une jeune tendron,
Par tous les ſaints c'eſt choſe trop cruelle.
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.
Comme il parlait, la trompette reprit:
O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
En feu cuiſant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te recout *de ce braſier fatal.*

A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un prompt deſir de ſecourir la dame:
Car vous ſavez que ſi-tôt qu'il s'offrait
Occaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidele,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne auſſi-tôt ſes deux ailes étend;

Un Chérubin va moins rapidement. (*f*)
On voit déjà la ville où la justice
Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
Dans la grand' place on élève un bûcher ;
Trois cents archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres ;
Attendant l'heure, & déjà larmoyant ;
Sur un balcon l'archevêque & ses prêtres
Observent tout d'un œil ferme & content.

Quatre Alguazils (*g*) amènent Dorothée,
Nue en chemise, & de fers garrottée ;
Le désespoir & la confusion,
Le juste excès de son affliction,
Devant ses yeux répandent un nuage,
Des pleurs amers inondent son visage ;
Elle entrevoit d'un œil mal assuré
L'affreux poteau pour sa mort préparé,
Et ses sanglots se faisant un passage ;
O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encor en ces momens d'horreur ! . . .
Elle ne put en dire davantage,
Et béguayant le nom de son amant,
Elle tomba sans voix, sans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle :
Dans cet état elle était encor belle.

Un scélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion, (*h*)

La dague au poing vers le bûcher s'avance ;
Le chef armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut, messieurs, je jure Dieu,
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle!
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en est un, que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots il marche fiérement,
Branlant en l'air un braquemart (*i*) tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche ;
On frémissait à son aspect farouche ;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât justifier ;
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, & nul n'osait répondre.

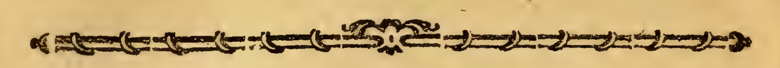
Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois qui planait sur la place,
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers ; & Dorothée en pleurs
Etait si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, & d'un ton élevé,
C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée est vertueuse & sage ;

Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, & menteur déloyal.
Je veux d'abord savoir de Dorothée,
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel est son cas, & par quel guet à pan
On fait brûler les belles à Milan;
Il dit; le peuple à la surprise en proie
Poussa des cris d'espérance & de joie.
Sacrogorgon qui se mourait de peur,
Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat sous sa mine hypocrite
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble & courtois.
Les yeux baissés la belle lui raconte
En soupirant son malheur & sa honte:
L'âne divin sur l'église perché
De tout ce cas paraissait fort touché:
Et de Milan les dévotes familles
Bénissaient Dieu qui prend pitié des filles.





NOTES.

(a) Voyez le dix-septième chant.

(b) C'est le même page sur le derrière duquel Jeanne avait crayonné trois fleurs de lys.

(c) *Adonis* ou *Adoni*, fils de Ciniras & de Mirra, dieu des Phéniciens, amant de Vénus Astarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

(d) On croit qu'Annibal passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la renommée.

(e) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire ; qu'il ne croyait pas en Dieu, que le bienfaicteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille ; qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église, pour y voler des calices.

(f) *Chérubin*, esprit céleste, ou ange du second ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *cherub*, dont le pluriel est *chérubins*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, & des pieds de bœuf.

(g) Alguazil, *guazil* en arabe signifie huissier, delà *alguazil* archer espagnol.

(h) Champion vient de champ, pion du champ : *pion* mot indien adopté par les Arabes, il signifie soldat.

(i) Braquemart, du grec *braki-makera*, courte épée.





CHANT VII.



CHANT SEPTIEME.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquiſition.

LORSQU'AUTREFOIS, au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe ;
Et je penſai renoncer aux amours ;
Mais d'offenſer, par le moindre diſcours,
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe objet de votre hommage
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage ;
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler ;
Ou bien buvez : c'eſt un parti fort ſage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré, qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil !

Déjà Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'efpoir :
Mais avant tout il convenait favoir,
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baiffant fes beaux yeux,
Ange divin qui defcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenfe,
Vous favez bien quelle eft mon innocence.
Dunois reprit, je ne fuis qu'un mortel;
Je fuis venu par une étrange allure,
Pour vous fauver d'un trépas fi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'éternel.
Je crois votre ame & vertueufe & pure;
Mais dites-moi pour Dieu votre aventure.

Lors Dorothée en effuyant les pleurs,
Dont le torrent fon beau vifage mouille,
Dit; l'amour feul a fait tous mes malheurs.
Connaiffez-vous monfieur de la Trimouille ?

Oui, dit Dunois, c'eft mon meilleur ami,
Peu de héros ont une ame auffi belle;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidele;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul chevalier n'eft plus digne qu'on l'aime.
Il eft trop vrai, dit-elle, c'eft lui-même.
Il ne s'eft pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eft en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, & j'ofe être affurée,

Que ſon grand cœur eſt toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor ; car il eſt trop aimé.

Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame;
Votre beauté vous répond de ſa flamme :
Je le connais, il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidele comme au roi.
L'autre reprit, ah ! monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.

Ce fut, monſieur, ô moment délectable !
Chez l'archevêque où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole & la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite :
Elle fut courte, il prit congé trop vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappellait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête,
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lèvres ravis.

Le lendemain il oſa davantage,
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant.
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je hélas? faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs & ma honte,
Sans que je ſache, ô digne chevalier!
A quel héros j'oſe me confier?

Le chevalier par pure obéïſſance
Dit ſans vanter ſes faits ni ſa naiſſance,
Je ſuis *Dunois.* C'était en dire aſſez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi vos bontés font voler à mon aide
Ce grand *Dunois*, ce bras à qui tout cède!
Ah qu'on voit bien d'où vous tenez le jour;
Charmant bâtard; cœur noble, ame ſublime,
Le tendre amour me faiſait ſa victime;
Mon ſalut vient d'un enfant de l'amour:
Le ciel eſt juſte & l'eſpoir me ranime.

Vous ſaurez donc, brave & gentil Dunois,
Que mon amant au bout de quelques mois
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeſte, & maudite Angleterre!
Il écouta la voix de ſon devoir.
Mon tendre amour était au déſeſpoir.
Un tel état vous eſt connu ſans doute;
Et vous ſavez, monſieur, ce qu'il en coute:
Ce fier devoir fait ſeul tous nos malheurs;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs;

Mon cœur était forcé de ſe contraindre,
Et je mourais, mais ſans pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le préſent amoureux,
D'un bracelet fait de ſes blonds cheveux,
Et ſon portrait qui trompant ſon abſence,
M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
Un tendre écrit ſurtout il me laiſſa,
Que de ſa main le ferme amour traça.
C'était, monſieur, une juſte promeſſe,
Un cher garant de ſa ſainte tendreſſe:
On y liſait; *je jure par l'amour*,
Par les plaiſirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouſer ma chère Dorothée.

Las! il partit, il porta ſa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eſt encore
Dans ces remparts, où l'appella l'honneur.
S'il y ſavait quels maux & quelle horreur
Sont loin de lui le prix de mon ardeur!
Non, juſte ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc; & moi je m'en allai,
Loin des ſoupçons d'une ville indiſcrète,
Chercher aux champs une ſombre retraite,
Conforme aux ſoins de mon cœur déſolé.
Mes parens morts, libre dans ma triſteſſe,
Cachée au monde & fuyant tous les yeux,
Dans le ſecret le plus myſtérieux
J'enſevelis mes pleurs & ma groſſeſſe.
Mais par malheur, hélas! je ſuis la niéce

De l'archevêque. A ces funeſtes mots
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.

Puis vers le ciel tournant ſes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils conſolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaiſie
De venir voir quelle eſpèce de vie
Menait ſa niéce au fond de ces forêts;
Pour ma campagne il quitta ſon palais;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préſent cher & funeſte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteſte,
Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua: Ciel que je fus ſurpriſe!
Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang.
Je montrai l'horreur de l'entrepriſe;
Elle outrageait la nature & l'égliſe.
Hélas! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
Il ſe flattait que mon cœur indocile,
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que ſon triomphe en ſerait plus facile;
Il m'accablait de ſes ſoins fatigans,
De ſes deſirs rebutés & preſſans.

Hélas! un jour que toute à ma triſteſſe

Je relisais cette douce promesse,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lisant me surprit.
Il se saisit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes secrets, ma flamme & son rival.
Son ame alors jalouse & forcenée
A ses desirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte & toujours m'épiant,
Il sut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais le mitré n'en fut que plus ardent;
Et se sentant sur moi cet avantage,
Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être sage?
Et vos faveurs seront le seul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Osez-vous bien me faire résistance?
Y pensez-vous? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas:
Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jetai tremblante à ses genoux:
J'attestai Dieu: je répandis des larmes.
Lui furieux d'amour & de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverse, & va me violer;
A mon secours il fallut appeller;
Tout son amour soudain se tourne en rage.
D'un oncle; ô ciel! souffrir un tel outrage!

De coups affreux il meurtrit mon visage.
On vient au bruit; mon homme au même instant
Joint à son crime un crime encor plus grand.
Chrétiens, dit-il, ma niéce est une impie :
Je l'abandonne, & je l'excommunie :
Un hérétique, un damné suborneur
Publiquement a fait son déshonneur :
L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde & le fils & la mère !
Et puisqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils soient livrés à l'Inquisition.

Il ne fit point une menace vaine :
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
On me saisit, prisonnière on m'entraîne
Dans des cachots où le pain de douleur
Etait ma seule & triste nourriture :
Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,
Séjour de mort & tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens;
Vous les voyez ces brasiers dévorans;
C'est-là qu'il faut expirer à vingt-ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière.
C'est-là, c'est-là, sans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
Plus d'un guerrier aurait selon l'usage
Pris ma défense & pour moi combattu ;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :

Contre

Contre l'églife il n'ont point de courage.
Qu'attendre hélas ! d'un cœur italien ?
Ils tremblent tous à l'afpect d'une étole ; (*a*)
Mais un Français n'eft alarmé de rien,
Et braverait le pape au capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accufée,
Plein de courroux pour fon perfécuteur,
Brûlait déjà d'exercer fa valeur ;
Et fe flattait d'une victoire aifée :
Bien furpris fut de fe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'inveftiffait noblement par derrière.
Un cuiftre en robe avec bonnet quarré,
Criait d'un ton de vrai *miféréré*,
« On fait favoir de par la fainte églife,
» Par monfeigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous chrétiens que le ciel favorife,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infame chevalier,
» Comme infidele, hérétique & forcier :
» Qu'il foit brûlé fur l'heure avec fon âne. »

Cruel prélat, Bufiris en foutane, (*b*)
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le faint office,
Pour opprimer, fous le nom de juftice,
Quiconque eut pu lever le voile affreux

Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

Tout aussi-tôt l'assassine cohorte,
Du saint office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance & en recule trois ;
Puis marche encor ; puis se signe & s'arrête.
Sacrogorgon qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce sorcier tâchons de nous saisir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon ; (*c*)
Ils font leur ronde, & de leur eau salée
Benoîtement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon :
Et le prélat toujours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.

Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors saisissant de son bras redoutable,
Sa grande épée, & de l'autre montrant
Un chapelet, catholique instrument,
De son salut cher & sacré garant,
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne :
L'âne descend, Dunois monte & soudain
Il va frappant en moins d'un tour de main
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum* (*d*) & le bras :
Il atteint l'autre, à l'os qu'on nomme *atlas* (*e*)

Qui voit tomber ſon nez & ſa mâchoire,
Qui ſon oreille & qui ſon *humerus ;*
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit diſant ſes *orémus* :
L'âne au milieu du ſang & du carnage,
Du paladin ſeconde le courage ;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayé.
Sacrogorgon abaiſſant la viſière,
Toujours jurant s'en allait en arrière ;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*, (*f*)
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis* : (*g*)
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie,
Béni ſoit Dieu, le barbare eſt ſans vie.

Le ſcélérat encor ſe débattait
Sur la pouſſière, & ſon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit : Ame traîtreſſe,
L'enfer t'attend, crains le diable, & confeſſe
Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
Un raviſſeur, un parjure avéré,
Que Dorothée eſt l'innocence même,
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime,
Et que tu n'es qu'un ſot & qu'un fripon.
Oui, monſeigneur : oui, vous avez raiſon ;
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit : ſon ame alla chez le démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'inſtant même où ce bravache infame

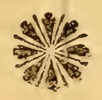
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer
Portant ſalade (*h*) avec lance dorée :
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était, choſe aſſurée,
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet la belle Dorothée
D'étonnement & d'amour tranſportée,
Ah Dieu puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! ſerait-il bien poſſible !
A mes malheurs le ciel eſt trop ſenſible.

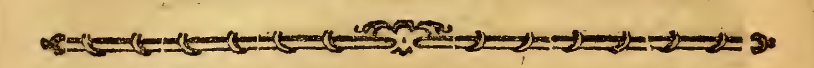
Les Milanais, peuples très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux & votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit ?
Eſt-ce donc là le but de mon ouvrage ?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre amazone,
La vengereſſe & du peuple & du trône,
Qui ſans jupon ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,
Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.

Surtout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits,
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Est-il quelqu'un si morne & si sévère,
Que pour Agnès il soit sans intérêt?

Et franchement dites-moi, s'il vous plaît;
Si Dorothée au feu fut condamnée;
Si le seigneur du haut du firmament
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'essuyer,
Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page;
Cet accident peut-être est plus commun.
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avouerai, j'aime toute aventure,
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je suis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses;
J'ai dans mon tems possédé des maîtresses
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.





NOTES.

(a) ÉTOLE. Ornement sacerdotal qu'on passe par dessus le surplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui signifie *une robe longue.* L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. *L'étole* des anciens était fort différente ; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer : delà ces expressions de l'écriture, *Stolam gloriæ induit eum*, &c.

(b) Busiris était un roi d'Egypte, qui passait pour un tyran.

(c) Le *Goupillon* est un instrument garni en tout sens de soies de porc prises dans des fils d'archal passés à l'extrêmité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bénite, &c. Cet instrument était usité dans l'antiquité, on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau lustrale.

(d) *Sternum*, terme grec, comme sont presque tous ceux de l'anatomie ; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes : elle est composée de sept os si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur & aux poulmons.

(e) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur sa tête, laquelle tourne sur cet *Atlas*, comme sur un pivot.

(f) *Pubis*, la puberté, os barré, qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

(g) *Coccis*, κοκκυξ, croupion, placé immédiatement au-dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être blessé là.

(h) *Salade*, on devrait dire *célade*, de *celata* ; mais le mauvais usage prévaut partout.





Chant VIII



CHANT HUITIEME.

Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, & ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

QUE cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
Comme elle forme & l'eſprit & le cœur!
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage & l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante
Par ſa culture & ſa variété.
J'y vois ſurtout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lys blanc que le ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſiduement
De la vertu ce divin rudiment:
Il fut écrit par notre abbé Tritême (*a*)
Savant picard, de ſon ſiècle ornement,
Il prit Agnès & Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, & que je me fais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête & profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître & mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans!

De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable
Triomphera de l'envie & du tems.
Le vrai me plaît, le vrai ſeul eſt durable.

De Jeanne d'Arc, cependant cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée & Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits; & j'avouerai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène
Notre héros, en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les rempars de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charles ſoumiſe.
Un charlatan arrivé de Veniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, (*b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.

Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier fidele à ſa tendreſſe,
Se réſolut, dans ſon cuiſant ennui,
D'aller au moins rejoindre ſa maîtreſſe.

Il courut donc à travers cent haſards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin eſt entouré, heurté,
Preſſé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, & d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voiſines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans : c'eſt un bruit, un concours,
Un chamaillis : chacun ſe précipite :
On tombe, on crie, arrivons, entrons vîte,
Nous n'aurons pas tel plaiſir tous les jours.

Le Paladin ſut bientôt quelle fête
Allait chommer ce bon peuple Lombard,
Et quel ſpectacle à ſes yeux on apprête.
Ma Dorothée ! ô ciel ! Il dit & part,
Et ſon courſier s'élançant ſur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les fauxbourgs, dans la ville, à la place;
Où du bâtard la généreuſe audace
A diſſipé tous ces monſtres félons,
Où Dorothée interdite, éperdue,
Oſait à peine encor lever la vue.

L'abbé Tritême avec tout ſon talent,
N'eut pu jamais nous faire la peinture
De la ſurpriſe & du ſaiſiſſement,
Et des tranſports dont cette ame ſi pure
Fut pénétrée en voyant ſon amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mêlange, & ſi vif, & ſi tendre,
L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embarras, ſa pudeur & ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte?
Son la Trimouille ardent, ivre d'amour,
Entre ſes bras la tient long-tems ſerrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée;
Il embraſſait, il baiſait tour-à-tour
Le grand Dunois, & ſa maîtreſſe, & l'âne.
Tout le beau ſexe aux fenêtres penché
Battait des mains, de tendreſſe touché;
On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bûcher renverſé,
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
A l'air, le port, & le maintien d'Alcide,
Qui ſous ſes pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, & la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à ſon logis portée,

Des deux héros noblement escortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je sens, dit-il, que je suis inutile
Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux ;
Il me convient de sortir de la ville ;
Jeanne & mon roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, & je sens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de son âne.
Le grand Denis, le patron de nos loix,
M'a cette nuit présenté sa figure ;
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta sa divine monture,
Pour secourir les dames & les rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Graces au ciel, Dorothée est servie,
Je dois servir Charles sept à son tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour ;
A mon bon roi je vais donner ma vie ;
Le tems me presse & mon âne m'attend.

Sur mon cheval je vous suis à l'instant,
Lui repliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'est aussi mon projet ;
Un desir vif dès long-tems me chatouille
De contempler la cour de Charles sept,
Sa cour si belle, en héros si féconde,
Sa tendre Agnès qui gouverne son cœur,
Sa fière Jeanne en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,

Me conduiraient jusques au bout du monde.
Mais sur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière secrete,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussi-tôt la mère du bon Dieu
Vous députa sur votre âne céleste ;
Vous me sauvez de ce bûcher funeste,
Je vis par vous ; mon vœu doit se tenir :
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

Votre discours est très-juste & très-sage,
Dit la Trimouille : & ce pélérinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré :
Vous permettrez que je sois du voyage.
J'aime Lorette, & je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée
Fendez les airs, volez aux champs de Blois,
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous, madame, à Lorette appellée,
Venez remplir votre vœu si pieux ;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux ;
C'est de prouver à toute heure, en tous lieux ;
A tout venant, par l'épée & la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'est & si sage, & si belle.
Elle rougit. Cependant le grison
Frappe du pied, s'élève sur son aile,

Plane dans l'air, & laiſſant l'horiſon,
Porte Dunois vers les ſources du Rhône.

Le Poitevin prend le chemin d'Ancône, (*c*)
Avec ſa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un roſaire pendait
De beaux grains d'or & de perles unies:
Le paladin ſouvent le récitait,
Diſait *Ave*: la belle répondait,
Par des ſoupirs & par des litanies;
Et *je vous aime*, était le doux refrain
Des *orémus* qu'il chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaiſance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Céſène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux
De princes, ducs, comtes & cardinaux.
Le paladin eut partout l'avantage
De ſoutenir que dans le monde entier
Il n'eſt beauté plus aimable & plus ſage
Que Dorothée; & nul n'oſa nier
Ce qu'avançait un ſi grand perſonnage;
Tant les ſeigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards & de diſcrétion.

Enfin portés ſur les bords du Muſône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maiſon de la ſainte Madône,
Ces murs divins de qui le ciel prend ſoin;

Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaiſſeau qui fend le ſein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent, (*d*)
Les murs ſacrés d'eux-mêmes ſe fondèrent :
Et ce que l'art a de plus précieux ;
De plus brillant, de plus induſtrieux,
Fut employé depuis par les ſaints pères,
Maîtres du monde, & du ciel grands vicaires,
A l'ornement de ces auguſtes lieux.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux ſe mirent ;
Puis chacun d'eux pour accomplir ſon vœu
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaiſſance
Par la Madône & les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent ;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur & ſans ſouci,
Qui venait voir la ſainte Vierge auſſi
Par paſſe-tems, ſe moquant dans ſon ame
Et de Lorette, & de ſa Notre-Dame ;
Parfait Anglais, voyageant ſans deſſein,
Achetant cher des modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et mépriſant les ſaints & leurs reliques.
De tout Français c'eſt l'ennemi mortel,
Et ſon nom eſt Chriſtophe d'Arondel.
Il parcourait triſtement l'Italie,

Et se sentant fort sujet à l'ennui,
Il amenait sa maîtresse avec lui,
Plus dédaigneuse encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie;
Puis il parla de la Vierge Marie;
Puis il compta comme il avait promis
Chez les Lombards, à monsieur saint Denis,
De soutenir en tout lieu la sagesse
Et la beauté de sa chère maîtresse;
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame est noble & d'un grand nom,
Qu'elle est surtout aussi sage que belle;
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fonds elle a beaucoup d'esprit;
Mais Dorothée est fort au-dessus d'elle;
Vous l'avouerez: on peut sans l'abaisser
Au second rang dignement la placer.

Le fier Anglais à ce discours honnête
Le regarda des pieds jusqu'à la tête:
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu;
Et peu me chaut que votre demoiselle
Soit sage ou folle, & soit ou laide ou belle;

Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir; & je vous prouverai
Que tout Anglais en affaires pareilles
A tout Français donne ſur les oreilles;
Que ma maîtreſſe en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine,
Et que mon roi (dont je fais peu de cas,)
Quand il voudra ſaura bien mettre à bas
Et votre maître, & ſa groſſe héroïne.
Eh bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays & mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laiſſe le choix,
Soit à cheval, ſoit à pied; l'un & l'autre
Me ſont égaux; mon choix ſuivra le vôtre.
A pied, mort dieu, dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine & ma victoire;
Point de cuiraſſe, & point de morion,
C'eſt à mon ſens une arme de poltron;
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aiſe,
Je veux tout nud vous ſoutenir ma thèſe:

Nos

Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

Très-volontiers, dit d'un ton noble & doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en ſecret ſon ame fût flattée
D'être l'objet d'un ſi noble duel.
Elle tremblait que Chriſtophe Arondel
Ne tranſperçât de quelque coup mortel
La douce peau de ſon cher la Trimouille,
Que de ſes pleurs tendrement elle mouille.
La dame anglaiſe animait ſon Anglais,
D'un coup d'œil fier & sûr de ſes attraits;
Elle n'avait jamais verſé des larmes,
Son cœur altier ſe plaiſait aux alarmes,
Et les combats des coqs de ſon pays
Avaient été ſes paſſe-tems chéris.
Son nom était Judith de Roſamore,
Cher à Briſtol, & que Cambridge honore. (*e*)

Voilà déjà nos braves paladins
Dans un champ clos prêts d'en venir aux mains,
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De ſoutenir leur patrie & leurs belles,
La tête haute, & le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'eſt un plaiſir de les voir ſe baiſſer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, ſauter, ſe ménager des feintes,

Et ſe porter les plus rudes atteintes.
Ainſi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou ſous la canicule,
Tout l'horiſon qui s'enflamme & qui brûle,
De mille feux dont notre œil s'éblouit,
Un éclair paſſe, un autre éclair le ſuit.

Le Poitevin adreſſe une apoſtrophe
Droit au menton du ſuperbe Chriſtophe,
Puis en arrière il ſaute allégrement,
Toujours en garde, & Chriſtophe à l'inſtant
Engage en tierce, & ſerrant la meſure
Au ferrailleur inflige une bleſſure
Sur une cuiſſe; & de ſang empourpré
Ce bel ivoire eſt teint & bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble eſcrime,
Voulant mourir pour jouir de l'eſtime
De leur maîtreſſe, & pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorſqu'un bandit des états du ſaint père,
Avec ſa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ſes dévotions.

Le ſcélérat ſe nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corſaire,
Mais ſaintement à la vierge attaché,
Et ſans manquer récitant ſon roſaire,
Pour être pur & net de tout péché.
Il apperçut ſur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, & leurs brillantes ſelles,

Et leurs mulets chargés d'or & d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève & Judith Rofamore,
Et Dorothée, & le bagage encore,
Mulets, chevaux, & part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air
A poing fermé leurs brandiffantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avife le premier
Que fa maîtreffe eft comme difparue.
Il voit de loin courir fon écuyer;
Il s'ébahit, & fon arme pointue
Refte en fa main fans force & fans effet.
Sire Arondel demeure ftupéfait;
Tous deux reftaient la prunelle effarée,
Bouche béante, & la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'eftramaçon
Très-fottement, courons vîte après elles,
Reprenons-les, & nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'autre en convient, & différant la fête,
En bons amis ils fe mettent en quête
De leur maîtreffe. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie, ah la cuiffe! ah le bras!
L'autre criait la poitrine & la tête,
Et n'ayant plus ces efprits animaux
Qui vont au cœur & qui font les héros,

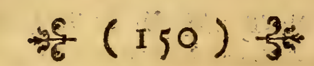
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur ſang au combat conſumée,
Tous deux meurtris, faibles & languiſſans,
Sur le gazon tombent en même tems,
Et de leur ſang ils rougiſſent la terre.
Leurs écuyers qui ſuivaient Martinguerre,
Vont à ſa piſte & gagnent le pays.
Les deux héros ſans valets, ſans habits,
Et ſans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine :
Lorſqu'une vieille en paſſant vers ces lieux,
Les voyant nuds, s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit ſur des civières
Porter chez elle ; & par des reſtaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs ſens,
Leur coloris & leurs forces premières.

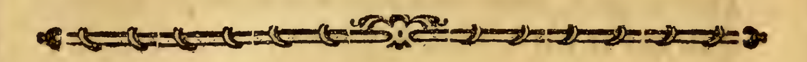
La bonne vieille en ce lieu reſpecté
Eſt en odeur, qu'on dit de ſainteté ;
Devers Ancône il n'eſt point de béate,
Point d'ame ſainte en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus ſignalés, plus grands ;
Elle prédit la pluie & le beau tems ;
Elle guérit les bleſſures légères
Avec de l'huile & de ſainte prières ;
Elle a par fois converti des méchans.

Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, & conſeil demandèrent.
La décrépite alors ſe recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche & dit,

Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce ſoit à bonne intention ;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes ;
Je plains leurs maux & vos ſollicitudes ;
Habillez-vous ; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre ;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
De ce diſcours ; & le Breton penſif,
Lui dit, je crois à votre prophétie :
Nous pourſuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, & ſurtout des armures.
La vieille dit, on vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Iſac & de Juda,
Dont la belle ame à ſervir empreſſée
Faiſait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite,
En Canaan par Moyſe conduite :
Et le profit que le Juif s'arrogea,
Entre la ſainte & lui ſe partagea.





NOTES.

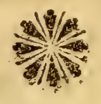
(*a*) L'Abbé Tritême n'était point de Picardie, il était du diocèse de Trèves; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fût pas d'origine picarde; nous nous en rapportons au savant auteur qui sans doute a vu le MSS. de la Pucelle dans quelque abbaye de Bénédictins.

(*b*) Le *radius* & l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude & se joignent au poignet, l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

(*c*) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la vierge apportée de Nazareth par les Anges; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans & sept mois, & ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut; son visage noir; elle porte la même thiare que le pape: on connaît ses miracles & ses trésors.

(*d*) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à *Loretto*: c'est une inadvertence de notre auteur: *non ergo paucis offendor maculis.* Cependant on peut dire pour sa défense que les anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux & la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la Sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de Boniface VIII, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, & qu'il mourut comme un chien. Les historiens, qui ont parlé ainsi de Boniface, n'avaient pas de pension de la cour de Rome.

(*e*) Bristol & Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université, qui a eu de très-grands hommes.





Chant IX.



CHANT NEUVIEME.

Comment La Trimouille & ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence ; & du cas étrange advenu dans la Sainte Beaume.

DEUX chevaliers qui ſe ſont bien battus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrete eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus,
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſurtout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille & du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente & dure;
Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin:
Et la Trimouille en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,

Suivit son goût : car son cœur est né tendre.
Que je me sens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoisie!
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ses pas;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Rosamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent ensemble; & sur un faux avis
Marchent en hâte, & tirent vers Livourne;
Le ravisseur d'un autre côté tourne,
Par un chemin justement opposé.
Tandis qu'ainsi le couple se fourvoie,
Au scélérat rien ne fut plus aisé
Que d'enlever sa noble & riche proie:
Il la conduit bientôt en sûreté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome & Gayette,
Masure affreuse, exécrable retraite,
Où l'insolence, & la rapacité,
La gourmandise, & la malpropreté,
L'emportement de l'ivresse bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante & sale impureté,
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'est le genre humain,
Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.

Du créateur image si parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faites !

En arrivant le corsaire effronté
Se met à table, & fait placer les belles
Sans compliment chacune à son côté,
Mange, dévore, & boit à leur santé.
Puis il leur dit, voyez, mesdemoiselles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit ;
Tout m'est égal, tout m'est bon, tout me duit ;
Poil blond, poil noir, Anglaise, Italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe ; & buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable visage
De Dorothée : elle éclate en sanglots ;
Sur ses beaux yeux il se forme un nuage,
Qui tombe en pleurs sur ce nez fait au tour,
Sur ce menton, où l'on dit que l'amour
Lui fit un creux la caressant un jour ;
Dans la tristesse elle est ensevelie :
Judith l'Anglaise un moment recueillie,
Et regardant le corsaire inhumain,
D'un air de tête & d'un souris hautain,
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie,
Sur le minuit de me voir votre proie ;
Et l'on saura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaise alors qu'elle est au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiser la barbouille, & lui dit ;
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.

Il la rebaiſe, & puis vuide un grand verre,
En vuide un autre, & mange, & boit, & rit,
Et chante, & jure; & ſa main effrontée
Sans nul égard ſe porte impudemment
Sur Roſamore, & puis ſur Dorothée.
Celle-ci pleure; & l'autre fiérement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage:
Enfin de table il ſort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiſſant d'un geſte de corſaire
Qu'on ſoit fidele aux marchés convenus;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cithère.

La Milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaiſe, oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le deſir?
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière
S'abaiſſe au point de donner du plaiſir?
Je prétends bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore; on verra ce que j'oſe;
Je ſais venger ma gloire & mes appas.
Je ſuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu par ſa bonté ſurprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laiſſez-moi faire; & ſurtout priez Dieu.
Puis elle part, & va la tête haute

Se mettre au lit à côté de ſon hôte.

La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue ;
Et Dorothée en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, & ſe mourait de peur.

Le boucanier dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie;
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué:
Il va preſſant d'une main engourdie
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué :
Et la Judith prodiguant ſes tendreſſes
L'enveloppait, par ſes fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, & dort.

A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-tems redouter Martinguerre;
Notre Bretonne auſſi-tôt le tira,
En invoquant Judith & Débora, (*a*)
Jahel, Aod, & Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal;
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, & ſoulevant la tête,
La tête lourde & le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appeſanti,

Elle s'ajuste, & sa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché ;
Du sang, de vin la couche est abreuvée ;
Le large tronc de son chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors saute du lit,
Portant en main cette tête sanglante,
Et va trouver sa compagne tremblante,
Qui dans ses bras tombe & s'évanouit ;
Puis reprenant ses sens & son esprit,
Ah ! juste Dieu ! quelle femme vous êtes !
Quelle action ! quel coup & quel danger !
Où fuirons-nous ? Si sur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, repliqua Rosamore,
Ma mission n'est pas finie encore,
Prenez courage, & marchez avec moi.
L'autre reprit courage, avec effroi.

Leurs deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient partout sans avoir rien trouvé ;
A Gênes enfin, l'un & l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour-à-tour
Tantôt aux bords de cet heureux séjour,
Où des chrétiens le père apostolique
Tient humblement les clefs du paradis ;

Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux doge eſt l'époux de Thétis: (*b*)
Puis devers Naples au rivage fertile,
Où Sannazar eſt trop près de Virgile. (*c*)
Ces dieux mutins, prompts, ailés & jouflus,
Qui ne ſont plus les enfans d'Oritie,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Caribde, aujourd'hui ne l'eſt plus : (*d*)
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla ;
Où les géants écraſés ſous l'Etna, (*e*)
Ne jettent plus la flamme avec la cendre;
Tant l'univers avec le tems changea.
Le couple errant non loin de Syracuſe,
Va ſaluer la fontaine Arethuſe,
Qui dans ſon ſein tout couvert de roſeaux,
De ſon amant ne reçoit plus les eaux. (*f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriſſaient Auguſtin (*g*) & Carthage;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs & la rapacité
Des muſulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

Là ſur les bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marſeilles l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple Ionique. (*h*)

Noble cité, Grecque & libre autrefois;
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il eſt plus beau de ſervir ſous nos rois;
C'eſt, comme on ſait un bienheureux partage
Mais tes confins poſsèdent un tréſor
Plus merveilleux, plus ſalutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelaine,
Qui de ſon tems ayant ſervi l'amour,
Servit le ciel, étant ſur le retour,
Et qui pleura ſa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et ſe feſſa long-tems par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (*i*)
Depuis ce tems un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on reſpire.
Plus d'une fille, & plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme eſprit malin.

On tient qu'un jour la pénitente juive
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin ſon pieux directeur.
Obtenez-moi, ſi jamais il arrive
Que ſur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent paſſer leur tems,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent:
Et qu'une forte & vive averſion
Soit de leurs cœurs la ſeule paſſion.
Ainſi parla la ſainte aventurière.

Son confeffeur exauça fa prière.
Depuis ce tems ces lieux fanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins ayant bien vu Marfeilles,
Son port, fa rade, & toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de vifiter le roc,
Ce roc fameux, furnommé fainte Beaume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curiofité.
En graviffant ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageufes,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu,
L'autre debout, & des plus dédaigneufes.

O doux objets! moment inattendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreffes!
Les voilà donc pécheurs & péchereffes,
Dans ce parvis fi funefte aux amours.
En peu de mots l'Anglaife leur raconte
Comment fon bras par le divin fecours
Sur Martinguerre a fu venger fa honte.
Elle eut le foin dans ce péril urgent
De fe faifir d'une bourfe affez ronde
Qu'avait le mort: attendu que l'argent
Eft inutile aux gens de l'autre monde.

Puis franchiſſant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le ſabre au poing vers la prochaine rive
Elle a conduit ſa compagne craintive;
Elle a monté ſur un léger eſquif;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrenne.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelaine.

O grand miracle! ô vertu ſouveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'affadit;
Ciel quel dégoût! & bientôt quelle haine,
Succède aux traits du plus charmant amour!
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille à qui ſa Dorothée
Parut long-tems plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauſſade, & lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des ſots,
Le déteſtait & détournait la vue;
Et Magdelaine au milieu d'une nue
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.

Mais Magdelaine, hélas! fut bien déçue,
Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis

N'aimerait

N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,
Tant qu'il ſerait dans ces rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'Anglaiſe infidelle
Au Poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, & fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelaine à ce troc imprévu
Du haut du ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, & la juſtifier.
La vertu plaît: mais malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.

Il arriva que les quatre parties
De ſainte Beaume à peine étaient ſorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,
Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont la Trimouille confus
D'avoir haï quelque tems Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans attraits
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur,
Entre les bras du héros qu'elle adore.

Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le courroux fut bientôt déſarmé.
Chacun aima comme il avait aimé :
Et je puis dire encor que Magdelaine
En les voyant leur pardonna ſans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans déſormais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.





NOTES.

(*a*) IL n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle Judith. Débora brave épouſe de Lapidoth, défit le roi Jabin qui avait neuf cents charriots armés de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme Jahel, épouſe de Haber, reçut chez elle Sizara maréchal général de Jabin : elle l'enivra avec du lait, & cloua ſa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou; c'était un maître clou, & elle une maîtreſſe femme. Aod le gaucher alla trouver le roi Eglon de la part du ſeigneur, & lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, & auſſitôt Eglon alla à la ſelle. Quant à Simon Barjone, il ne coupa qu'une oreille à Malcus, & encor eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'égliſe ne doit point verſer le ſang.

(*b*) On ſait que le doge de Veniſe épouſe la mer.

(*c*) Sannazar poëte médiocre enterré près de Virgile, mais dans un plus beau tombeau.

(*d*) Autrefois cet endroit paſſait pour un gouffre très-dangereux.

(*e*) L'Etna ne jette plus de flammes que très-rarement.

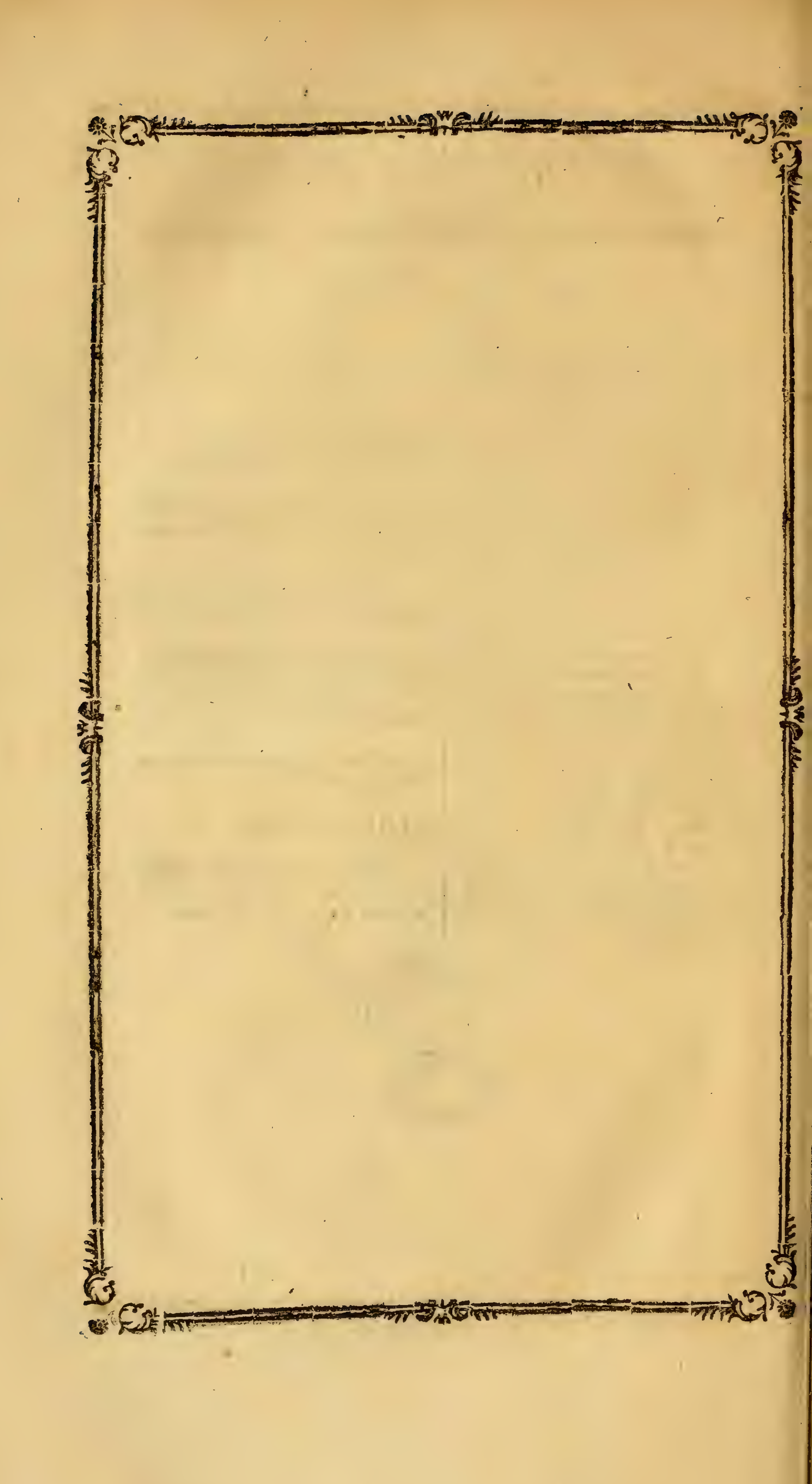
(*f*) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée juſqu'à la fontaine Arethuſe, eſt reconnu pour une fable.

(*g*) St. Auguſtin était évêque d'Hippone.

(*h*) Les Phocéens.

(*i*) Le rocher de St. Maximin eſt tout auprès; c'eſt le chemin de la Ste. Beaume.







Chant X



CHANT DIXIEME.

Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

EH quoi toujours clouer une préface
A tous mes chants ? la morale me laſſe ;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement,
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.

Le bon roi Charles allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie & d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégreſſe ;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême.

C'était quitter la moitié de ſoi-même.

Lorſqu'il fut ſeul en ſa chambre enfermé,
Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire ;
L'autre démon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour ;
Il plaidait mieux ; il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en ſa chambre en ſecret il alla,
Où d'un cœur triſte & d'une main tremblante
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla;
Pour les ſécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère !
Notre courier rapporte le poulet.
Le roi ſaiſi d'une crainte mortelle,
Lui dit, hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
Quoi mon billet ? ... Sire, tout eſt perdu ;
Sire, armez-vous de force & de vertu.
Les Anglais, ... Sire, ... ah tout eſt confondu,
Sire... ils ont pris Agnès & la Pucelle.

A ce propos dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment,
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'effet de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,

N'eſt pas ſans doute un véritable amant :
Le roi l'était ; un tel événement
Le tranſperçait de douleur & de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle ;
Charles fut prêt d'en perdre la cervelle :
Son père hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, & le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnés, monarque malheureux !
Que fais je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue ; il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; & pendant que je pleure,
Peut-être hélas quelqu'inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes attraits,
Nés ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs ſi touchantes ?
Une autre main careſſer tes beautés ?
Une autre ... ô ciel ! que de calamités !
Et qui ſait même en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible !
Qui ſait hélas ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant !
Le triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,

Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,
Juifs, Jacobins, quiconque ſavait lire. (*a*)

Meſſieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès eſt fidelle à ſa foi,
Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire;
Gardez-vous bien de tromper votre roi;
Dites-moi tout; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En grec, hébreu, ſyriaque, latin;
L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en quarré deſſine une figure;
Un autre obſerve & Vénus & Mercure;
Un autre va ſon pſautier parcourant,
Diſant *amen* & tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre:
Car c'eſt ainſi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils ſuent;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les héros
A qui le ciel par ſa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie;
Qu'Agnès eſt ſage, & fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à meſſieurs les ſavans.

Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable:

Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes attraits,
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits;
Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union ſans douceurs, ſans careſſes,
Plaiſirs honteux qu'amour ne connaît pas:
Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche?
Un honnête homme a bien d'autres deſirs:
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi difficile:
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.

Le page aimable, amoureux & timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer & ſervir
La déité qui de ſon ſort décide,
Revint enfin. Las il revint trop tard.
Il rentre, il voit le damné de frappart,
Qui tout en feu dans ſa brutale joie
Se démenait & dévorait ſa proie.
Le beau Monroſe à cet objet fatal
Le fer en main vole ſur l'animal;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au beſoin de défendre ſa vie;
Du lit il ſaute; il empoigne un bâton;
Il s'en eſcrime, il accolle le page.

Chacun des deux eſt brave champion :
Monroſe eſt plein d'amour & de courage,
Et l'aumônier de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent près de quelque bocage
Un loup cruel affamé de carnage,
Qui de ſes dents déchire la toiſon
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée,
Au cœur ſuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente;
Il court au chien, qui ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire;
Et le mouton palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-ſincères vœux.
C'était ainſi que l'aumônier nerveux
D'un cœur farouche & d'un bras formidable
Se débattait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès demi-morte de peur
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.

L'hôte & l'hôteſſe, & toute la famille,
Et les valets, & la petite fille,
Montent au bruit; on ſe jette entre deux:

On fit ſortir l'aumônier ſcandaleux ;
Et contre lui chacun fut pour le page :
Jeuneſſe, & grace ont par-tout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté ;
Et ſon rival hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa meſſe.

Agnès honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un ſacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs, & n'oſait plus le voir.
Elle eut voulu que la mort la plus prompte
Fermât ſes yeux & terminât ſa honte ;
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tout diſcours, ah ! monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir ? lui répondit Monroſe,
Je vous perdrais ! ce prêtre en ſerait cauſe ?
Ah ! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre & prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence ?
D'un vain remords votre cœur eſt touché,
Divine Agnès : quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre ?
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient ; un feu tendre & touchant
Inſinuait à la belle attendrie,
Quelque deſir de conſerver ſa vie.

Fallut dîner : car malgré nos chagrins,

Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abstinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, & ce bavard d'Homère,
Que tout savant même en bâillant révère,
Ne manquent point au milieu des combats
L'occasion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de son lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur assiette arrêtaient leurs beaux yeux ;
Puis enhardis tous deux se regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils se lorgnèrent.

Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous vos sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines ;
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer :
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne & pétillante :
La chair est faible, & le diable vous tente.

Le beau Monrose en ces tems dangereux
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée :
O cher objet, ô maîtresse adorée !
C'est à moi seul désormais de mourir :
Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre ;
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir

Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre !
Ah ! ſi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux !
C'eſt lui qui parle, & vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon.
Une heure encor elle oſa ſe défendre,
Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour accorder le plaiſir & l'honneur ;
Sachant très-bien qu'un peu de réſiſtance
Vaut encor mieux que trop de complaiſance.
Monroſe enfin, Monroſe fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné ;
Du vrai bonheur il eut la jouiſſance.
Du prince anglais la gloire & la puiſſance
Ne s'étendait que ſur des rois vaincus,
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-deſſus.

Mais que la joie eſt trompeuſe & légère !
Que le bonheur eſt choſe paſſagère !
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des careſſes d'amour,
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour.
La douce Agnès de crainte évanouie,
Avec Monroſe eſt auſſi-tôt ſaiſie ;
C'eſt à Chandos qu'on prétend les mener.

A quoi Chandos va-t-il les condamner ?
Tendres amans, vous craignez ſa vengeance,
Vous ſavez trop par votre expérience,
Que cet Anglais eſt ſans compaſſion.
Dans leurs beaux yeux eſt la confuſion ;
Le déſeſpoir les preſſe & les dévore ;
Et cependant ils ſe lorgnaient encore.
Ils rougiſſaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux ?
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps Anglais rencontra ſur la brune
Vint chevaliers qui pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient ;
Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.

Quand deux mâtins, deux coqs & deux amans
Nez contre nez ſe rencontrent aux champs,
Lorſqu'un ſuppôt de la grace efficace
Trouve un col tors de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par haſard un prêtre ultramontain ;
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coups de gueule ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout de plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent deſſus légers comme faucons.
Les gens Anglais ſont gens qui ſe défendent,
Mille beaux coups ſe donnent & ſe rendent.
Le fier courſier qui notre Agnès portait,

Etait actif, jeune, fringant comme elle.
Il se cabrait, il ruait, il tournait :
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche ; il prend le mords aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide ;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin,
A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose au fort de la mêlée
Ne peut savoir où sa Nymphe est allée ;
Le coursier vole aussi prompt que le vent ;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère :
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient, & par de longs détours
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie & couverte
Des doux présens dont Noé nous dota,
Lors qu'à la fin son grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore & Pomone, & la féconde haleine
Des doux zéphirs parfument ces beaux champs ;
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.

Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus riants,
Plus fortunés ; & jamais la nature
Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés,
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la solitude.

Au bord de l'onde Agnès se reposa,
Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa,
Et de ses sens le trouble s'appaisa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le ciel a versé ses bienfaits,
Séjour heureux d'innocence & de paix !
Hélas du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
Et moi fameuse entre les pécheresses,
J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix,
Sur le portail apperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde ;
Et se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse ;
Car de l'amour à la dévotion

Il n'eſt qu'un pas : l'un & l'autre eſt faibleſſe.

Or du moûtier la vénérable abbeſſe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe,
Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuſe aux mortels ?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque ſainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici bas nous faire la faveur
De conſoler les filles du ſeigneur ?
Agnès répond : C'eſt pour moi trop d'honneur ;
Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine ;
De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis ;
Et ſi jamais je vais en paradis,
Je n'y ſerai qu'auprès de Magdelaine.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, & ſurtout mon cheval,
Ne ſais comment en ces lieux m'ont portée ;
De grands remords mon ame eſt agitée ;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci,
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je le retrouve, & je ſens que la grace
Pour mon ſalut veut que je couche ici.

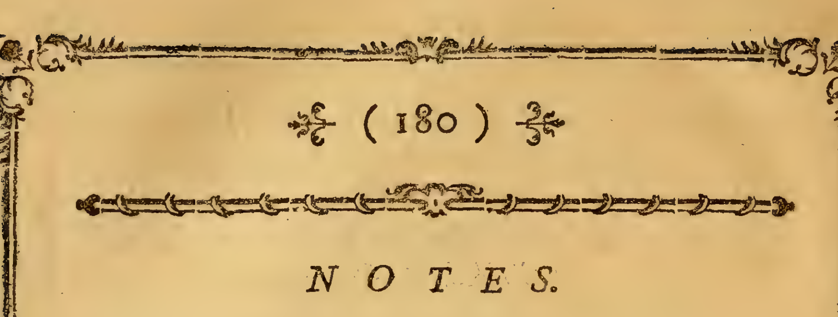
Ma ſœur Beſogne avec douceur prudente
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grace exaltant les attraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs & galamment ornée,
Lit ample & doux : on dirait que l'amour
A de ſes mains arrangé ce ſéjour.
Agnès tout bas louant la providence,
Vit qu'il eſt doux de faire pénitence.

Après ſouper (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble & digne point ;)
Beſogne dit à la belle étrangère,
Il eſt nuit cloſe, & vous ſavez, ma chère,
Que c'eſt le tems où les eſprits malins (*b*)
Rodent partout, & vont tenter les ſaints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons enſemble, afin que ſi le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en ſoit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle ſe couche, & croit faire œuvre pie ;
Croit qu'elle eſt ſainte, & que le ciel l'abſout ;
Mais ſon deſtin la pourſuivait partout.

Puis-je au lecteur raconter ſans vergogne,
Ce que c'était que cette ſœur Beſogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma ſœur Beſogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,

Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme rosée;
La dame abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur Bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie.
Ainsi qu'Achille en fille déguisé
Chez Licomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.

La pénitente était à peine au lit
Avec sa sœur, soudain elle sentit
Dans la nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer & se taire,
Se résigner est tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occasion
On a le tems de la réflexion.
Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale,
(Car on se lasse) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion.
C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;
C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut,
N'est pas toujours femme de bien qui veut.



NOTES.

(*a*) CEs fortes de divinations étaient fort usitées ; nous voyons même que le roi Philippe III envoya un évêque & un abbé à une beguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devinereſſe, pour ſavoir ſi Marie de Brabant ſa femme lui était fidelle.

(*b*) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons & mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets ; le chant du coq les faiſait tous diſparaître.





Chant XI.

CHANT ONZIEME.

Les Anglais violent le couvent. Combat de ſaint George patron d'Angleterre contre ſaint Denis patron de la France.

JE vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquille.

Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil :
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de malandrins Anglais
Avait battu cet eſcadron français.
Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine,
Le fer en main, ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine,
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès :
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, paſteur de ces cantons,
Leur dit : Meſſieurs en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le ſoir entrait en ce moûtier;
Lors les Anglais ſe mirent à crier;

Ah ! c'eſt Agnès, n'en doutons point c'eſt elle;
Entrons, amis; la cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu,
Attaquent tout ſans honte & ſans ſcrupule.
Ah ! ſœur Agnès, ſœur Maton, ſœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous colombes gémiſſantes ?
Vous embraſſez, interdites, tremblantes,
Ce ſaint autel, aſyle redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,
Que vous criez à votre époux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes autels
Tendres troupeaux, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure & ſacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je ſais qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole;
Laiſſons-les dire; hélas, mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,

De recevoir des baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui d'un effort déteſtable & farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges !

Déjà le crime aux regards effrontés
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote & ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant contre Bard & Parſon.
Ils ignoraient que Beſogne eſt garçon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée :
Et votre ſort, objet charmant & doux,
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilège,
Hardi vainqueur, vous preſſe, & vous aſſiège ;
Et les ſoldats ſoumis dans leur fureur,

Avec respect lui cédaient cet honneur.

Le juste ciel en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence :
Mais pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du mystère, (*a*)
Dieu sage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole & ne va que de nuit.
Il favorise (& certes c'est dommage)
Force fripons ; mais il conduit le sage,
Il est sans cesse à l'église, à la cour ;
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis ; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, & marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidele
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier,
Gagnait pays par un petit sentier,

En priant Dieu qu'une heureuſe aventure
Lui fît enfin retrouver ſon armure.
Tout du plus loin que ſaint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit :
O ma Pucelle, ô vierge deſtinée
A protéger les filles & les rois,
Viens ſecourir la pudeur aux abois ;
Viens reprimer la rage forcenée,
Viens ; que ce bras vengeur des fleurs de lys
Soit le ſauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent ; le tems preſſe, on viole :
Viens, ma Pucelle ; il dit & Jeanne y vole ;
Le cher patron lui ſervant d'écuyer,
A coup de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infames,
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue ; un Anglais impudent
Vers cet objet tourne ſoudain la tête ;
Il la convoite : il penſe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, & ſur ſa nudité
Il va cherchant ſa ſale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit ſur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaiſir conſacré,
Mot que ſouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en ſa colère.

Jeanne à ſes pieds foulant ſon corps ſanglant,

Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceſſez, cruels, ceſſez, troupe profane,
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, ſur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naiſſantes
Malgré les cris du maître & des ſervantes.
Jeanne qui voit leur impudens travaux,
De grande horreur ſaintement tranſportée,
Invoquant Dieu, de Denis aſſiſtée,
Le fer en main vole de dos en dos,
De nuque en nuque, & d'échine en échine,
Frappant, perçant de ſa pique divine :
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiſſait,
Et moiſſonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé ſur ſa nonne,
Et perdant l'ame au fort de ſon deſir,
Allait au diable en mourant de plaiſir.

Iſac Warton, dont la lubrique rage
Avait preſſé ſon déteſtable ouvrage,
Ce dur Warton fut le ſeul écuyer,
Qui de ſa nonne oſa ſe délier ;
Et droit en pied reprenant ſon armure,
Attendit Jeanne & changea de poſture.

O vous, grand ſaint protecteur de l'état,
Bon ſaint Denis, temoin de ce combat,
Daignez redire à ma muſe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.

Jeanne d'abord frémit, & s'émerveilla ;
Mon cher Denis ! mon faint, que vois-je là ?
Mon corfelet, mon armure célefte,
Ce beau préfent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné ?
Il a mon cafque ; il a ma foubrevefte.
Il était vrai ; la Jeanne avait raifon.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en fecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Ifac Warton écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos.

O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi fi long-tems outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour faint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de fabre à fa propre cuiraffe,
A fon armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagons
Font retentir l'enclume éteincelante
Sous des marteaux moins pefans & moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé fur la terre.

Le fier Anglais de fer enharnaché
Recule un pas ; fon ame eft ftupéfaite,

Quand il se voit si rudement touché
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue il sentit des remords :
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend, & combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.

Saint George alors au sein du paradis
Ne voyant plus son confrère Denis,
Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance.
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint, George le bien monté, (*b*)
La lance au poing, & le sabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace,
Que des humains veut mesurer l'audace ;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le songe-creux, (*c*)
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère ;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole & sans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide.

George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,

Où ſaint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète en ſa longue carrière
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit ſa queue, & le peuple frémit;
Le pape en tremble, & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que ſaint George apperçut
Monſieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandiſſant ſa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère. (*d*)
Denis, Denis! rival faible & hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu deſcends donc en ſecret ſur la terre,
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du deſtin,
Avec ton âne & ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance
Puniſſe enfin, toi, ta fille & la France?
Ton triſte chef branlant ſur ton col tors
S'eſt déjà vu ſéparé de ton corps.
Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe,
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauts attendris,
Dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta fête,
Tenir encor & rebaiſer ta tête.

Le bon Denis levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux:

O grand ſaint George, ô mon puiſſant confrère,
Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le tems que nous ſommes au ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il bienheureux que nous ſommes,
Saints enchâſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos diviſions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le ſéjour de la paix éternelle ?
Juſques à quand les ſaints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour à ſon tour en colère
Se laſſera de vos façons de faire :
Ce ciel n'aura, grace à vos ſoins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux ſaint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple ſanguinaire,
Sois plus traitable, & pour Dieu laiſſe-moi
Sauver la France, & ſecourir mon roi.

A ce diſcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage :
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui tel qu'un puiſſant faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle

A haute voix ſon âne ſi fidele,
Son âne ailé, ſa joie & ſon ſecours
Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
Ainſi parlant le bon Denis oublie,
Que jamais ſaint n'a pu perdre la vie.

Le bon griſon revenait d'Italie
En ce moment; & moi conteur ſuccint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A ſon Denis dos & ſelle il préſente.
Notre patron ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer tranchant d'un Anglais trépaſſé.
Lors brandiſſant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions ſur ſon malheureux chef:
Tous ſont parés: Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups dirige la tempête
Sur le cheval & ſur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaſtique acier:
Les fers croiſés & de taille & de pointe
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le caſque, le rabat,
Et l'auréole, (*e*) & l'endroit délicat
Où la cuiraſſe à l'aiguillette eſt jointe.

Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens,
Quand de ſa voix terrible & diſcordante
L'âne entonna ſon octave écorchante.

Le ciel en tremble ; écho du fond des bois
En frémiſſant répète cette voix.
George pâlit : Denis d'une main leſte
Fait une feinte, & d'un revers céleſte
Tranche le nez du grand ſaint d'Albion. (*f*)
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.

George ſans nez, mais non pas ſans courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage;
Et jurant Dieu ſelon les nobles *us*
De ſes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Dénis ce que jadis ſaint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malcus.

A ce ſpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne ſaint, à ſes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris:
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, & des arches du ciel
On vit ſortit l'arcange Gabriel,
Qui ſoutenu ſur ſes brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moyſe,
Quand dans la mer ſuſpendue & ſoumiſe,
Il engloutit les peuples & les rois.
Que vois-je ici ? cria-t-il en colère,
Deux ſaints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels !
Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes

Les paſſions, & le fer, & les flammes;
Abandonnez à leur profane ſort
Les corps chétifs de ces groſſières ames,
Nés dans la fange & formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au ſéjour de la vie
Le ciel nourrit de ſa pure ambroſie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? Ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grace & la miſéricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde!
Pouvez-vous bien de je ne ſais quels rois
En étourdis embraſſer la querelle?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes loix.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George inſolent, ramaſſez cette oreille,
Ramaſſez, dis-je; & vous, monſieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis;
Que chaque choſe en ſon lieu ſoit remiſe.

Denis ſoudain va d'une main ſoumiſe
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil *oremus*,
Tout ſe rajuſte; & chaque cartilage
Va ſe placer à l'air de ſon viſage.
Sang, fibres, chair, tout ſe conſolida,
Et nul veſtige aux deux ſaints ne reſta
De nez coupé, ni d'oreille abattue;

Tant les ſaints ont la chair ferme & dodue.

Puis Gabriel d'un ton de préſident,
Çà qu'on s'embraſſe; il dit, & dans l'inſtant
Le doux Denis, ſans fiel & ſans colère,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et promettait que Denis le pairait.

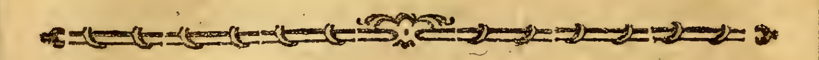
Le bel arcange, après cette embraſſade,
Prend mes deux ſaints; & d'un air gracieux,
A ſes côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat;
Mais ſous les murs qu'arroſait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés, de l'olympe deſcendre?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'anges ailés toute une légion (*g*)
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et qui pis eſt avoir du gros canon?
Or ſi jadis Michel & le démon
Se ſont battus, meſſieurs Denis & George
Pouvaient ſans doute à plus forte raiſon
Se rencontrer & ſe couper la gorge.

Mais dans le ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde & de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,

Nommait Agnès, la cherchait, & pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante
De ſon épée invincible & ſanglante
Au fier Warton le trépas préparait;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le couvent;
Warton chancèle, & ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie:
Il tombe, & meurt en reniant les ſaints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier ſanglant & trébuché,
Diſant *ave*, s'écriait, il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.

Sœur Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au ciel;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable,
Hélas, hélas, nul ne fut plus coupable.





NOTES.

(*a*) ON ne connaît point dans l'antiquité le dieu du myſtère, c'eſt ſans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait pluſieurs ſortes de myſtères chez les gentils, au rapport de Pauſanias, de Porphire, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius &c. mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit ici.

(*b*) Il eſt indubitable qu'on repréſente toujours St. George ſur un beau cheval, & delà vient le proverbe, *monté comme un St. George.*

(*c*) Alluſion aux tourbillons de Deſcartes & à ſa matière ſubtile, imaginations ridicules & qui ont eu ſi long-tems la vogue. On ne ſait pourquoi l'auteur applique auſſi l'épithète de *rêvêur*, à Newton, qui a prouvé le vuide; c'eſt apparemment parce que Newton ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la gravitation; au reſte il ne faut pas prendre une plaiſanterie à la lettre.

(*d*) Tout ce morceau eſt viſiblement imité d'Homère. Minerve dit à Mars ce que le ſage Denis dit ici au fier George: *O Mars, ô Mars, Dieu ſanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.*

(*e*) Auréole, *à lauro, à laureola*, c'eſt la couronne de rayons que les ſaints ont toujours ſur la tête. St. Bernard dit que cette couronne eſt d'or pour les vierges. *Coronam quam noſtri majores aureolam vocant, credo idcircò nominatam.*

(*f*) Toujours imitation d'Homère, qui fait bleſſer Mars lui-même.

(*g*) Milton au cinquième chant du *Paradis perdu* aſſure qu'une partie des anges fit de la poudre & des canons, & renverſa par terre dans le ciel des légions d'anges; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent ſur leur dos, avec les forêts plantées ſur ces montagnes & les fleuves qui en coulaient, & qu'ils jetèrent fleuves, montagnes & forêts ſur l'artillerie ennemie. C'eſt un des morceaux des plus vraiſemblables de ce poëme.





Chant XII.



CHANT DOUZIEME.

Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours ?
Il est bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ses flammes,
Or dites-moi ; quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervales ;
Des deux côtés l'âne se vit tenter

Egalement, & dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu de deux formes pareilles,
De l'équilibre accompliſſant les loix,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie,
Daignez plutôt honorer tout d'un tems
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte & ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles; (*a*)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait en quatre cents jets d'arc
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux baron ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſûreté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne & tendre,
En avait fait l'aſyle du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevaient un accueil gracieux:
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux;
Car tout baron a quelque fantaiſie:

Et celui-ci pour jamais résolut
Qu'en son châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était sa folie.
Quand deux-à-deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait seul en ce logis se rendre ;
Il soupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeanne ayant repris ses armes.
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle & douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivait de près,
Cet aumônier ardent, insatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée :
Tel enflammé de sa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier ravisseur
Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie ;
Il sonne, il crie ; on vient ; on apperçut
Qu'il était seul ; & soudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,

Et s'élevant le pont-levis hauffaient.
A ce fpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il fuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit fouvent du haut d'une goutière
Defcendre un chat auprès d'une volière,
Paffant fa griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oifeaux.
Son œil pourfuit cette efpèce emplumée,
Qui fe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit fous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la treffe dorée,
Au fourcil noir, à la mine affurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monrofe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de fon naiffant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles difcrètes,
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres fœurs voyant le beau Monrofe,
Sentaient rougir leurs vifages de rofe,
Difant tout bas : ah que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui fe mirent,

Parlant ſans ceſſe, & lorſqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courſier le plus frais,
Avec un guide, afin que ſans eſclandre
Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie & de colère,
Ah, c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut!
Je jure ici Chandos & mon ſalut,
Et plus encor, les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente, (*b*)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe, & par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible & dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.

L'aumônier tombe, & le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas, dit-il, meurs du moins en chrétien;
Di *Te Deum*; tu vécus comme un chien;
Demande au ciel pardon de ta luxure;
Prononce *Amen*, donne ton ame à Dieu.

Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit & meurt : ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. (c)

Tandis qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charle accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pêtri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe ;
Toujours accort, & toujours complaiſant.

Le confeſſeur du monarque gallique
Etait un fils du bon ſaint Dominique.
Il s'appellait le père Bonifoux,
Homme de bien, ſe faiſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot & doux,
Que je vous plains ! la partie animale

Prend le dessus : la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché vraiment ;
Mais ce péché se pardonne aisément :
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux enfans du décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'avisa d'être père ;
Car sa servante avait des yeux charmans,
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juste épousa les deux sœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux mystère.
Le vieux Booz en son vieux lit reçut
Après moisson la bonne & vieille Ruth.
Et sans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample serrail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
Un beau matin, par vertu singulière,
Vous repassa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous savez le partage.
Comme un oracle on écoutait sa voix,
Il savait tout, & des rois le plus sage
Etait aussi le plus galant des rois.
De leurs péchés si vous suiviez la trace,
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous ; la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, & vieux on obtient grace.

Ah ! dit Charlot, ce discours est fort bon,

Mais que je ſuis bien loin de Salomon !
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes !
Pour ſes ébats il eut trois cents maîtreſſes, (*d*)
Je n'en ai qu'une; hélas je ne l'ai plus !

Des pleurs alors ſur ſon nez répandus
Interrompaient ſa voix tendre & plaintive :
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat ; c'était Bonneau lui-même.
Un chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant,
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le roi perdant & reprenant haleine,
Crie à Bonneau, quel démon te ramène ?
Que fait Agnès, dis, d'où viens-tu, quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? dis donc, répond donc, parle.

Aux queſtions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait par fraude clandeſtine
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé ;
Comme on cherchait cette beauté divine ;
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait, mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale aventure,

Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour respectueux,
Et du couvent le sac incestueux.

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le sort & les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus tristes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourse (*e*)
Vers son Nadir avait fourni sa course :
Le Jacobin dit au prince pensif,
Il est bien tard, soyez mémoratif
Que tout mortel, prince, ou moine à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y souper & pour passer la nuit.
Le triste roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant sa peine,
Le cou penché galoppe dans la plaine :
Et bientôt Charles & le prêtre & Bonneau
Furent tous trois aux fossés du château.

Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,
Ne perdait point l'objet de son voyage.
Il dévorait en secret son ennui,
Voyant ce pont entre sa dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il sentit que son cœur
Du doux espoir éprouvait la chaleur :
Et d'une grace adroite & non commune

Cachant son nom, & surtout son ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira je ne sais quoi de tendre;
Il plût au prince, & le moine bénin
Le caressait de son air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux fléches abattre
Le pont mobile; & les quatre coursiers
Font en marchant gémir les madriers. (*f*)
Le gros Bonneau tout essoufflé chemine;
En arrivant droit devers la cuisine,
Songe au souper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charles prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît son somme.
Le bon baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement.
Charle a besoin d'un peu de solitude,
Il veut jouir de son inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.

Le beau Monrose en fut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page,
Il se fit dire où reposait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux discrets.
Ainsi qu'un chat qui d'un regard avide
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux, la terre ne sent pas

L'impreſſion de ſes pieds délicats ;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil, & hauſſant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſimpatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa maitreſſe avait entre deux draps
Pour ſommeiller arrangé ſes appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loiſir ; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil : un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lèvres de roſes.
Agnès aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui pèſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſurtout un dieu qui va tout nu.

Dieux ! quels objets ! eſt-ce Flore & Zéphire,
Eſt-ce Pſiché qui careſſe l'amour ?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinire (*g*)
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux & ſoupire ?

Le Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec tristesse.
Un vieux valet bavard de son métier,
Pour égayer sa taciturne altesse, (*h*)
Apprit au roi, sans se faire prier,
Que deux beautés, l'une robuste & fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière :
Charle étonné les soupçonne à ces traits ;
Il se fait dire, & puis redire encore,
Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de son cœur amoureux.
C'est elle enfin, c'est tout ce qu'il adore ;
Il en est sûr, il quitte son repas.
Adieu, Bonneau ; je cours entre ses bras.
Il dit & vole, & non pas sans fracas :
Il était roi, cherchant peu le mystère.

Plein de sa joie il répète & redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans son lit.
Que d'embarras ! comment sortir d'affaire ?
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où lorsque l'on voulait,
Pour quinze sous un capucin venait. (*i*)

Sur le retable en voûte pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon ſaint.
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe? un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée,
En bienheureux derrière le rideau,
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.
Charles volait, & preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, ſurtout quand ils ſont rois.
Le ſaint caché frémit à cette vue:
Il fait du bruit & la table remue:
Le prince approche, il y porte la main,
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie,
Amour, Satan, ſaint François, ſaint Germain,
Moitié frayeur, & moitié jalouſie:
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel
Avec grand bruit le rideau ſous lequel
Se blotiſſait cette aimable figure,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A (*k*) Nicomède en ſa belle jeuneſſe,
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion, (*l*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faibleſſe!

Si mon lecteur n'a point perdu le fil

De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monſieur ſaint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écuſſon, ces trois fleurs, ce derrière
Emûrent Charle : il ſe mit en prière.
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle ;
Accourez tous ; le diable eſt chez ma belle.
Aux cris du roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſi-tôt la table.
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé ;
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, & ne put rien entendre.





NOTES.

(a) MACHICOULIS, ou *machecoulis*, ce font des ouvertures entre les crenaux, par lefquelles on peut tirer fur l'ennemi quand il eft dans le foffé.

(b) Il faut avouer que les piftolets ne furent inventés à Piftoie que long-tems après. Nous n'ofons affirmer qu'il foit permis d'anticiper ainfi les tems; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'épopée a de grands droits.

(c) L'équité demande que nous faffions ici une remarque fur la morale admirable de ce poëme, le vice y eft toujours puni. L'aumônier fcandaleux meurt impénitent, Grisbourdon eft damné, Chandos eft vaincu & tué &c. C'eft ce que le fage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëtica.*

(d) Charles oublie fept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur, & à fa fageffe.

(e) Le *nadir* en arabe fignifie le plus bas, & le *zenith*, le plus haut. La grande ourfe eft l'*arctos* des grecs qui a donné fon nom au pôle arctique.

(f) Ce font les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaiffeur.

(g) Adonis.

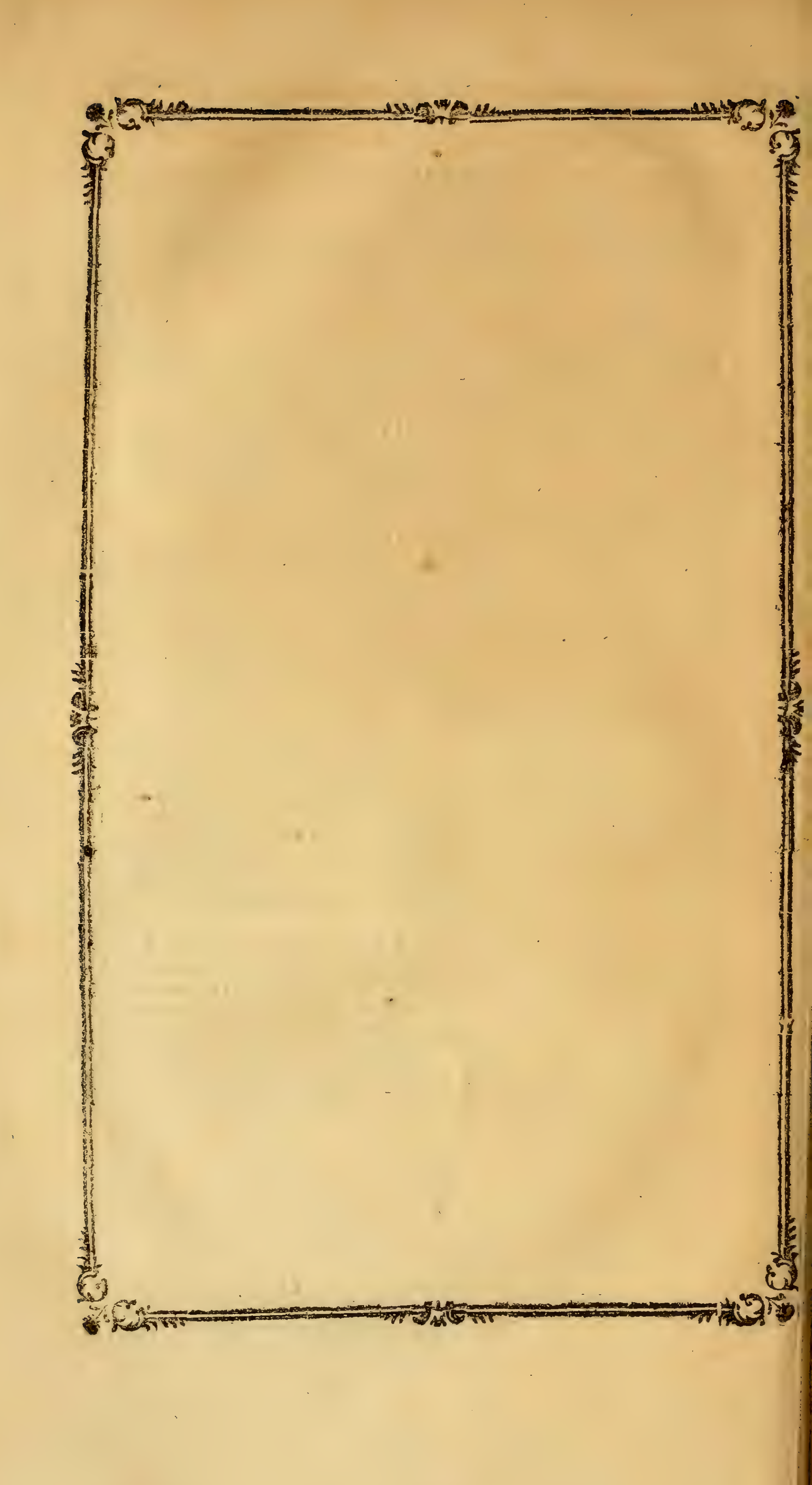
(h) On traitait les rois d'alteffe alors.

(i) Il n'y avait point encore de pères capucins; c'eft une faute contre *le coftume.*

(k) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimé *Licomède*, au lieu de *Nicomède*: c'était un roi de Bithynie. *Céfar in Bithyniam miffus*, dit Suétone, *defedit apud Nicomedem, non fine rumore proftratæ regi pudicitiæ.*

(l) *Alexander pœdicator Epheftionis, Adrianus Antinoï.* Non-feulement l'empereur Adrien fit mettre la ftatue d'Antinoüs dans le Panthéon, mais lui érigea un temple, & Tertullien avoue qu'Antinoüs faifait des miracles.







Chant XIII

CHANT TREIZIEME.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos. Étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du père Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'ÉTAIT le tems de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours ;
Et se plaisant dans sa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean, (*a*) c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts ;
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune,
Avec Astolphe, & rendit la raison (*b*)
Au paladin amoureux d'Angelique.
Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom !
Tu protégeas ce chantre aimable & rare,
Qui réjouit les seigneurs de Ferrare,
Par le tissu de ses contes plaisans ;

Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes.
Etends ſur moi tes ſecours bienfaiſans,
J'en ai beſoin; car tu ſais que les gens
Sont bien plus ſots, & bien moins indulgens,
Qu'on ne l'était au ſiècle du génie,
Quand l'Arioſte illuſtrait l'Italie.
Protège-moi contre ces durs eſprits,
Frondeurs peſans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je ſuis très-ſérieux.
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, & ſurtout daigne faire
Mes complimens à Denis ton confrère.

En accourant la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne apperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent boucliers où des nuits la courière
Réfléchiſſait ſa tremblante lumière,
Cent caſques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpris Cutendre.

Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir & mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre ;
C'est ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu,
C'est la Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise & d'amour transportée ;
Elle en avait sujet assurément :
Elle voyage avec son cher amant ;
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide, & que l'amour chatouille.
Elle le suit toujours avec honneur ;
Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, & la suivit ;
Et dans l'erreur qui trompait son courage,
Il laisse encor Agnès avec son page.

O page heureux, & plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoît saint dont tu tenais la place !
Il te fallut r'habiller promptement.

Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée,
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en r'habillant Monroſe !
Que ſon bel œil le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.

La douce Agnès compoſa ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du roi Bonifoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, & que tout doit paſſer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce diſcours.
Du ciel, dit-elle, acceptons le ſecours.
Venez, grand prince, & rejoignons l'armée,
De votre abſence à bon droit alarmée.

Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préſentée.

Agnès la baiſe, & le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du baron.

Le juſte ciel aime ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet eſcadron de héros & d'amans.
Le roi de France allait près de ſa belle,
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur ſon cheval la main lui préſentait,
Serrait la ſienne, exhalait ſa tendreſſe;
Et cependant, ô comble de faibleſſe!
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confeſſeur pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux diſtraits
Le roi, le page, Agnès, & ſon bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie & d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de ſon cœur.
Il lui diſait: Je veux après la guerre
Vivre à mon aiſe avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je ſuis toujours fou,
Quand ferons-nous tous les deux en Poitou?

Jeanne auprès d'eux, ce fier ſoutien du trône,
Portant corſet & jupon d'amazone,

Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, & soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi serviteur précieux!
Il pense à tout; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout son Agnès & son page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'espèce différente:
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh! oh, dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
Ça, combattons: je veux que la fortune

Décide ici qui fait le mieux de nous
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Frapper d'estoc & pointer de sa lance;
Que de vous tous le plus ferme s'avance;
Qu'on entre en lice; & celui qui vaincra
L'une des trois à son aise tiendra.

Le roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : Ah laissez-moi, seigneur,
Venger mon prince & des dames l'honneur.
Il dit & court : la Trimouille l'arrête;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau toujours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort.
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les tems héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, (c) & tout en va bien mieux.
Si j'osais même en cette noble histoire,
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monsieur saint Mathias,
Obtint ainsi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
Craint pour son roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleste rempart
Voyait le tout d'un paternel regard;
Et contemplant la Pucelle & son âne,
Il conduisait ce qu'on nomme hasard.

Il fut heureux, le ſort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.

Jeanne à l'inſtant court au roi, court aux armes,
Modeſtement va derrière un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,
Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée.
Puis ſur ſon âne elle monte en courroux,
Branlant ſa lance & ſerrant les genoux.
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. (*d*)
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur avance;
Des deux côtés égale eſt la vaillance,
Ane & cheval bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont ſe heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracaſſent leur armure;
La flamme en ſort, & le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiſſent,
Des deux courſiers les huit pieds réjailliſſent;
Et les guerriers du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés:
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,

Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leur cours, ſe heurter, s'applatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur vîteſſe.
Chaque parti crut morts les deux courſiers,
Et treſſaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la champione auguſte
N'avait la chair ſi ferme, ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que le fier Jean Chandos,
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne & ſon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur ſon beau dos, ſur ſa cuiſſe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos penſait qu'en ce grand déſerroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut ſoudain contempler ſa conquête:
Le caſque ôté, Chandos voit une tête,
Où languiſſaient deux grands yeux noirs & longs,
De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel! ô plaiſir! ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille.
On tient qu'alors en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.

Elle eſt à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il, contentons ma vengeance.
J'ai, grace au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que ſaint Denis me regarde & m'accuſe ;
Mars & l'amour ſont mes droits, & j'en uſe.

Son écuyer diſait : Pouſſez, mylord ;
Du trône anglais affermiſſez le ſort.
Frère Lourdis en vain nous décourage,
Il jure en vain que ce ſaint pucelage
Eſt des Troyens le grand *Palladium*,
Le bouclier (*e*) ſacré du *Latium* ;
De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
C'eſt l'oriflamme : il faut vous en ſaiſir.
Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire & le plaiſir.

Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, & faiſait mille vœux
A ſaint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois d'un courage héroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire ? il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête penchée,
L'oreille baſſe & du choc écorchée,
Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriſſait dès long-tems dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrette flamme,

Des ſentimens nobles & délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas.

Le confeſſeur du bon monarque Charle
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle.
Il craint ſurtout que ſont cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille & par Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation,
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

En méditant avec attention,
Le benoît moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge
De ce Jacob, heureux par un menſonge, (*f*)
Pate-pelu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, ô ſublime myſtère!
Devers l'Euphrate une nuit apperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut
Sur les brebis, qui les laiſsèrent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets,
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il obſervait les différens attraits
De ces beautés qui dans leur douce guerre

Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de ſon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au tour de Flore, & du Zéphire,
Quand le printems reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux peints de mille couleurs
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
A leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.

C'eſt-là qu'il vit le beau François premier.
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, (*g*) heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande & la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, & l'autre pis encore.
Près de Diane (*h*) on voit danſer les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
Quand dans ſes bras tendrement elle ſerre
En ſe pâmant le ſecond des Henris.
De Charles neuf le ſucceſſeur volage, (*i*)
Quitte en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le Jacobin vit rendre
Par Borgia le ſixième Alexandre!
En cent tableaux il eſt repréſenté.
Là ſans thiare & d'amour tranſporté,

Avec Vanose (*k*) il se fait sa famille.
Un peu plus bas on voit sa sainteté,
Qui s'attendrit pour Lucrèce sa fille.
O Léon dix, ô sublime Paul trois!
A ce beau jeu vous passiez tous les rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle, (*l*)
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.

Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
Ce grand Louis, cette superbe cour
Où tous les arts sont instruits par l'amour.
L'amour bâtit le superbe Versailles;
L'amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles:
L'amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes;
De Mazarin la nièce aux yeux divins, (*m*)
La généreuse & tendre la Valière,
La Montespan plus ardente & plus fière:
L'une se livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaisir.

Voici le tems de l'aimable Régence,
Tems fortuné, marqué par la licence,
Où la folie agitant son grelot,

D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon régent de ſon palais royal
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus & le dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'amour.
Mais je m'arrête, & de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flatteur.
Le tems préſent eſt l'arche du ſeigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel tombait en létargie.
Je me tairai; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle,
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe & fidelle,
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!
Si de l'amour je déployais les armes,
Si je chantais ce tendre & doux lien,
Si je diſais... non, je ne dirai rien,
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.

Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, & toujours très-modeſte,

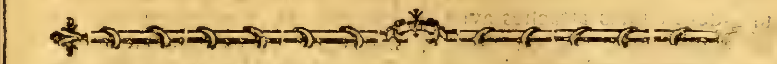
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De ces amans arrangés bout à bout;
Charles ſecond ſur la belle Portſmouth,
George ſecond ſur la graſſe Yarmouth:
Hélas, dit-il, ſi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre,
Si l'univers doit en paſſer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
A deux genoux auprès de ſa brunette?
Du ſeigneur Dieu la volonté ſoit faite.
Amen, amen: il dit, & ſe pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais ſaint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Oui conter qu'on nouait l'aiguillette. (*n*)
C'eſt une étrange & terrible recette,
Et dont un ſaint ne doit jamais uſer,
Que quand d'une autre il ne peut s'aviſer.
D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif & perclus ſans rien faire il ſe laſſe;
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur des feux du jour ſéchée
La tête baſſe, & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête

Le fier Anglais dans ses droits de conquête.

Jeanne échappant à son vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus,
Puis d'une voix imposante & terrible
Elle lui dit, tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne & ton cheval s'abbat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, & j'en ai l'assurance;
Et je te donne avec tes combattans
Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit; ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle :
J'aurai pour moi saint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort.





NOTES.

(*a*) L'AUTEUR désigne clairement la fin du mois de Juin. La fête de St. Jean le *Baptiseur*, qu'on appelle *Baptiste*, est célébrée le 24 Juin.

(*b*) Ce que dit ici l'auteur fait allusion au trente-quatrième chant de l'*Orlando furioso*.

Quando scoprendo il nome suo gli disse
Esser colui che l'evangelio scrisse :

Voyez notre préface & surtout souvenez-vous que l'Arioste place St. Jean dans la lune avec les trois parques.

(*c*) Les exemples des sorts sont très-fréquens dans Homère : on devinait aussi par les sorts chez les Hébreux. Il est dit que la place de Judas fut tirée au sort, & aujourd'hui à Venise, à Gênes & dans d'autres états, on tire au sort plusieurs places.

(*d*) Les onze mille vierges & martyres enterrées à Cologne.

(*e*) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, & qui était gardé soigneusement comme un gage de la sûreté de la ville.

(*f*) Notre auteur entend sans doute l'artifice dont usa Jacob quand il se fit passer pour Esaü. *Pate-pelu* signifie les gants de peau & de poil dont il couvrit ses mains.

(*g*) Anne de Pisseleu duchesse d'Étampes.

(*h*) Diane de Poitiers duchesse de Valentinois.

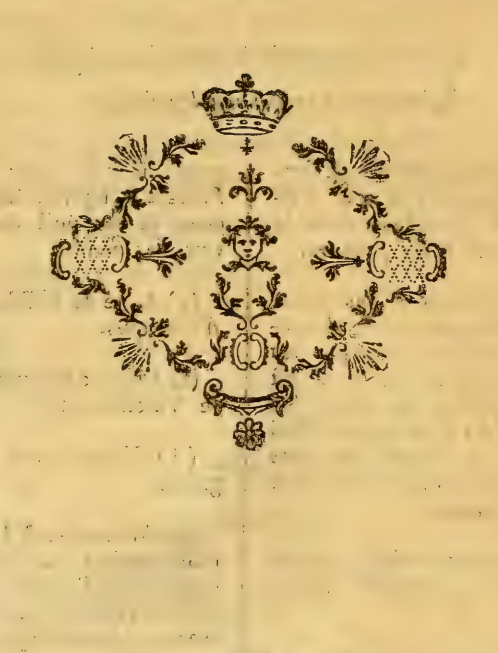
(*i*) Henri trois & ses mignons.

(*k*) Alexandre VI pape, eut trois enfans de Vanoza. Lucrèce sa fille passa pour être sa maîtresse & celle de son frère : *Alexandri filia, sponsa, nurus*.

(*l*) La fameuse Gabrielle d'Estrée duchesse de Beaufort.

(*m*) Celui qui depuis fut la connétable colonne.

(*n*) On portait autrefois des hauts-de-chausses attachés avec une aiguillette ; & on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir, que son aiguillette était nouée. Les sorciers ont de tout tems passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'appellait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV quand on mit des boutons aux braguettes.





Chant XIV.

CHANT QUATORZIEME.

Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de La Trimouille & de Chandos. Ce fier Chandos eſt vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (*a*)
Belle Vénus, ſeule divinité,
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chaſſant la nuit obſcure,
Donne la vie & la fécondité,
Le ſentiment, & la félicité,
A cette foule innombrable, agiſſante
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante:
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le dieu du ciel, & le dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Rends l'air ſerein, fais naître ſous tes pas
Les doux plaiſirs qui conſolent la terre;
Deſcends des cieux, déeſſe des beaux jours,
Viens ſur ton char entouré des amours
Que les zéphirs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles
En ſe baiſant dans le vague des airs.

Viens échauffer & calmer l'univers;
Viens; qu'à ta voix les ſoupçons, les querelles,

Le triste ennui plus détestable qu'elles,
La noire envie à l'œil louche & pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme & s'unisse à ta voix ;
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de loix,
N'en suivons qu'une, & que ce soit la tienne.

Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le roi des Francs, qui défend sa patrie.
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès à qui son cœur se fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denis de veiller sur ses pas,
Elle est pucelle, & c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothée.
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs ;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.

Et toi, Comus, (*b*) récompense Bonneau,
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau,
Qui sut conclure un accord pacifique
Entre son prince, & ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de son côté,

Sans nul reproche & ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais il étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs beſoins.
Un gros *roſtbif* que le beurre aſſaiſonne, (*c*)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont offerts; & les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté l'eſpace d'une lieue
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconſtant.

Sur des bateaux & des planches uſées
Un pont joignait les rives oppoſées.
Une chapelle était au bout du pont:
C'était dimanche. Un hermite à ſandale
Fait raiſonner ſa voix ſacerdotale:
Il dit la meſſe; un enfant la répond.
Charle & les ſiens ont eu ſoin de l'entendre

Dès le matin au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins depuis qu'à son secours
Le juste ciel vengeur de l'innocence
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fideles amours.
Elle descend, se retrousse, entre vîte,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains & baisse son beau cou.
Le bon hermite en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connaissant plus,
Au lieu de dire un *fratres oremus*,
Roulant les yeux, dit, *fratres*, *qu'elle est belle!*

Chandos entra dans la même chapelle,
Par passe-tems, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Et derrière elle en sifflant s'agenouille,
Sans un seul mot de *pater*, ou d'*avé*.
D'un cœur contrit au seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se prosternait par la grace excitée,
Front contre terre & derrière levé;
Son court jupon retroussé par mégarde
A découvert deux jambes dont l'amour
A dessiné la forme & le contour,
Jambes d'ivoire, & telles que Diane
En laissa voir au chasseur Actéon.

Chandos alors faiſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un deſir très-profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin.
Je ne veux point par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage & pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreſſe ſes pas.
Juſqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée effrayée, éperdue,
Pouſſait des cris qui vont fendre la nue :
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaiſir ſur ces quatres viſages
L'étonnement des quatre perſonnages.
Le Poitevin criait à haute voix,
Oſes-tu bien, chevalier diſcourtois,
Anglais ſans frein, profanateur impie,
Juſqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuſtant, & regagnant la porte
Le fier Chandos lui dit, que vous importe ?

De cette église êtes-vous facriftain ?
Je fuis bien plus, dit le Français fidele,
Je fuis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eft de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop fouvent.
Vous pourriez bien rifquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous favons l'un & l'autre
Notre portée, & Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le fien.

Le beau Français, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & fon rond bouclier,
Se met en felle, & d'une courfe fière,
Paffe, repaffe, & fournit fa carrière.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverfaire.
Son tendre amant lui criait, beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il fe trompait : fa valeur & fa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaffé,
Prêt à faifir une victoire sûre,
Son cheval tombe, & fur lui renverfé
D'un coup de pied fur fon cafque fauffé
Lui fait au front une large bleffure.
Le fang vermeil coule fur la verdure.
L'hermite accourut ; il croit qu'il va paffer,

Crie *in manus*, & le veut confeſſer.
Ah Dorothée ! ah douleur inouie !
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie ;
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler ?
Mon cher amant ! c'eſt donc moi qui te tue ?
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue ;
Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour !
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.

Chandos riait du ſuccès de ſes armes.
« Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
» Et vous auſſi, dévote Dorothée,
» Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers,
» Dès nos combats c'eſt la loi reſpectée :
» J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
» Puis j'abattis ſous moi votre Pucelle ;
» Je l'avouerai, je fis mal mon devoir :
» J'en ai rougi ; mais avec vous la belle
» Je reprendrai tout ce que je perdis ;
» Et la Trimouille en dira ſon avis.

Le Poitevin, Dorothée & l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainſi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et ſon troupeau que la crainte a glacé,

Et son beau chien par un loup terrassé.

Le juste ciel tardif en sa vengeance,
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés rédoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blasphême, impénitence,
Tout en son tems fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille; une femme éperdue,
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'était alors l'usage en Albion,
Qu'on appellât les choses par leur nom.
Déjà du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il était avancé.
(*d*) *Fils de putain* nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il, d'une voix fière,
Tel fut Alcide, & le divin Bacchus, (*e*)
L'heureux Persée & le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard Normand (*f*)
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,

Guidez ma lance & conduisez mes coups !
L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable ;
Mais le héros savait très-bien la fable ;
Pour lui la bible eut des charmes moins doux.
Il dit & part. Les molettes dorées
Des éperons armés de courtes dents,
De son coursier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de sa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable ;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant ;
Leur force augmente ainsi que leur colère :
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux coursiers sous eux se dérobans,
Débarrassés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans :
Ainsi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre & tous deux se serrans.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémissent.
Ainsi quand Mars suivi par la terreur,

Couvert de ſang, armé par ſa fureur,
Du haut des cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée; (*g*)
Et pâliſſant ſur ſes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement ſe relèvent,
Les yeux en feu ſe regardent, s'obſervent,
Tirent leur ſabre, & ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux ſont couverts.
Déjà le ſang coulant de leurs bleſſures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans
Faiſaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixé, ſans haleine,
N'oſant parler & remuant à peine.
On en vaut mieux quand on eſt regardé;
L'œil du public eſt aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,

Saiſit

Saiſit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler ſon fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant ſon ennemi l'entraîne.
Couvert de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais deſſous & le Français deſſus.

Le doux vainqueur dont les nobles vertus
Guident le cœur quand ſon ſort eſt proſpère,
De ſon genou preſſant ſon adverſaire,
Rends-toi, dit-il; oui, dit Chandos, attends,
Tiens, c'eſt ainſi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors pour reſſource dernière
Un ſtilet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou ſon vainqueur bienfaiſant:
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouſſer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria, tu veux mourir,
J'en ſuis fâché. Mais ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge avec peu de ſcrupule
Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débattant en vain,
Diſait encor tout bas, *fils de putain*!
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire
Juſques au bout garda ſon caractère.
Ses yeux, ſon front pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable

Dans les enfers alla braver le diable.
Ainſi finit comme il avait vécu
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille :
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramène, & deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui de ſes mains preſſé,
Semble revivre & n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde & reprend ſa vigueur.
Sa belle amante au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître :
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître ;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.

Le roi Gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne embraſſent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avait vengé ſon pays & l'amour.
On admirait ſurtout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.

Jeanne étouffait un peu de jalouſie,

Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se ſouvenant toujours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle ſe vit abattue & manquée.





NOTES.

(*a*) CET exorde ſemble imité du premier chant de l'admirable poëme de Lucrèce :

> *Æneadum genitrix hominum divumque voluptas,*
> *Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna*, &c. &c.

(*b*) Comus, dieu des feſtins.

(*c*) *Roſt-beef*, prononcez *Roſtbif*; c'eſt le mets favori des Anglais ; c'eſt ce que nous appellons un *aloyau*. Les *puddings* ſont des pâtiſſeries ; il y a des *plumpuddings* ; des *bread-puddings*, & pluſieurs autres ſortes de puddings. *Notandi ſunt tibi mores.*

(*d*) Il l'était en effet.

(*e*) Alcide, Bacchus, Perſée fils de Jupiter, Romulus de Mars, &c.

(*f*) Guillaume le conquérant, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieuſement l'auteur d'apès mylord Ch.... d.

(*g*) Cet endroit eſt encor imité d'Homère ; mais ceux qui ſont ſemblant de l'avoir lu dans le grec, diront que le Français ne peut jamais en approcher.





Chant XV.

CHANT QUINZIEME.

Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès & à ſes compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous mépriſe tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle hiſtoire
Ecrite en or au temple de mémoire,
Ne préſenter que des faits éclatans;
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il eſt bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre, & d'un page,
De Grisbourdon, de ſa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens,
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

Mais vous ſavez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le ſage; (*a*)
Je le copie & n'ai rien inventé;
Dans ces détails ſi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois ſa dure gravité
Juge mon ſage avec ſévérité,
A certains traits ſi le ſourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paſſer ſa pierre ponce (*b*)

Sur la moitié de ce livre enchanté;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O vérité! vierge pure & sacrée,
Quand seras-tu dignement révérée ?
Divinité qui seule nous instruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand sera-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidelement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Arioste étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin! (*c*)
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance !

Tout inquiet encor de son destin
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de sa troupe dorée;
Et demandant à Dunois des conseils,
Ainsi que font tous les rois ses pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux
L'amant royal souvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête;
Et quand Dunois préparant ses succès
Nomme *Orléans*, le roi lui nomme *Agnès*.

L'heureux bâtard dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baissant découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu jouflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Quels vrais succès pour Dunois & Bonneau!

Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des graces solemnelles.
Un *Te Deum* en (*d*) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge & le maire,
Chanoine, évêque, & guerrier invité
Le verre en main tombèrent tous par terre ;
Un feu sur l'eau dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas, annoncèrent au monde
Que le roi Charle à ses sujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse

Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brêche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois en vuidant les flacons
Louaient leur prince, & dansaient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau :
Mais saucissons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair
Renverse tout, confond la terre & l'air,
Machine affreuse, homicide, infernale
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pêtri des mains de Lucifer.
Par une mêche artistement posée
En un moment la matière embrasée,
S'étend, s'élève, & porte à mille pas
Bois, gonds, battans & ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre & se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet :
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, & piquait sa grande ame.
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.

Allons, dit-il, généreux conquérans
Portons partout & le fer & les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar dont les traits éloquens
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en ſautant d'une épaiſſe fumée,
Eſt un rempart que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon.
Un parapet garni d'artillerie,
Peut repouſſer la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.

Poton, la Hire y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, & l'horrible mot tue
Eſt répété quand les bouches d'enfer
Sont en ſilence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déjà cent cohortes preſſées;
Et le ſoldat le pied ſur l'échelon,
Le fer en main pouſſe ſon compagnon.

Dans ce péril, ni Poton, ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,
D'épieux pointus une forêt croiſée,

De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort ;
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule & par rangs entaſſés !
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes
Choir les épis des moiſſons jauniſſantes.

Mais cet aſſaut fiérement ſe maintient,
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toujours renaiſſantes
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainſi l'Anglais dans les feux, ſous le fer,
Après ſa chûte encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançais ſur ces remparts ſanglans
Fier Richemont, digne eſpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur & d'élite
En chancelant marchent ſous ſa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa sève encor animait leur vertu :
Et Richemont criait d'une voix forte,
Pauvre bourgeois, vous n'avez plus de porte ;
Mais vous m'avez, il ſuffit, combattons.

Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paſſage
Au haut du mur, & déjà dans ſa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ſes ſoldats;
Criant Louvet d'une voix ſtentorée; (*e*)
Louvet l'entend, & s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auſſi Louvet,
Mais ſans ſavoir ce que Talbot voulait.
O ſots humains! on ſait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

Charle en ſon fort triſtement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
Quoi, diſait-il, ne pouvoir ſecourir
Mes chers ſujets que mon œil voit périr?
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, & combattre, & peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Non, lui dit Jeanne, il eſt tems de paraître.
Venez, mettez en ſignalant vos coups
Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
Marchez mon prince, & vous ſauvez la ville;
Nous ſommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit; quoi! vous ſavez flatter!
Je vaux bien peu, mais je vais mériter,
Et votre eſtime, & celle de la France;

Et des Anglais. Il dit, pique, & s'avance.
Devant ses pas l'oriflamme est porté,
Jeanne & Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le roi, Mont-joye & saint Denis.

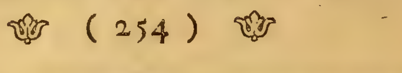
Charles, Dunois, & la Baroise altière
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur sein
Les reservoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle superbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues ;
Planant dans l'air tombe sur des faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.

Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer sur l'enclume battu,
Qui de sa trempe augmente la vertu,
Repoussa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion
Et ces soldats des fils de Clodion ;
Fiers, enflammés, de sang insatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps
En jurant Dieu l'un sur l'autre on se jette,
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques

Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre & de les répéter,
De ſupputer les coups & les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, & des combats encor.
Détournez-vous de ces objets funeſtes,
Ami lecteur, oſez lever vos yeux
Et votre eſprit vers les plaines céleſtes.
Venez, montez aux demeures des dieux,
Contemplez-y la ſageſſe profonde
Qui dans la paix fait le deſtin du monde;
Un tel ſpectacle eſt plus digne de vous
Que le barbare & ſanglant étalage
De ces combats qui ſe reſſemblent tous,
Leur long récit doit ennuyer le ſage.







NOTES.

(*a*) NOUS avons déjà remarqué que l'abbé Tritême n'a jamais rien dit de la Pucelle & de la belle Agnès, c'est par pure modestie que l'auteur de ce poëme attribue tout à un autre.

(*b*) Dit-on pierre ponce ou de ponce ? C'est une grande question.

(*c*) L'archevêque Turpin à qui l'on attribue la vie de Charlemagne & de Roland, était archevêque de Rheims sur la fin du huitième siècle : ce livre est d'un moine nommé Turpin qui vivait dans l'onzième ; & c'est de ce roman que l'Arioste a tiré quelques-uns des ses contes. Le sage auteur feint ici qu'il a puisé son poëme dans l'abbé Tritême.

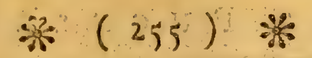
(*d*) Le faux-bourdon est un plein-chant mesuré. Le serpent de la paroisse donne le ton, & toutes les parties s'accordent comme elle peuvent. C'est une musique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(*e*) Stentor était le crieur d'Homère. Il est immortalisé pour ce beau talent, & le mérite bien.





Chant XVI.



CHANT SEIZIEME.

Comment St. Pierre appaiſa St. George & St. Denis, & comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Roſamore.

PALAIS des cieux ; ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux ſix ailes légères,
Dieux emplumés dont les mains tutélaires,
Font les deſtins des peuples & des rois !
Vous qui cachez en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les ſplendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté :
Laiſſez-moi voir en cette horrible affaire,
Ce qui ſe paſſe au fond du ſanctuaire ;
Et pardonnez ma curioſité.

Cette prière eſt de l'abbé Tritême, (*a*)
Non pas de moi ; car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la cour ſuprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Le dur ſaint George, & Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un & l'autre ;
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terreſtres combats ;
Ils cabalaient ; c'eſt tout ce qu'on peut faire,

Et ce qu'on fait quand on eſt à la cour.
George & Denis s'adreſſent tour-à-tour
Dans l'empirée au bon monſieur ſaint Pierre.

Ce grand portier dont le pape eſt vicaire,
Dans ſes filets enveloppant le ſort,
Sous ſes deux clefs tient la vie & la mort.
Pierre leur dit, vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malcus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître,
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau, (*b*)
Il m'a privé du droit brillant des armes;
Mais, j'imagine un moyen tout nouveau
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous, ſaint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands ſaints qu'ait vu naître la France;
Vous, monſieur George, allez en diligence
Prendre les ſaints de l'Iſle d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Une hymne en vers, non pas une ode en proſe. (*c*)
Houdart a tort; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux;
Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique;
Chez les mortels il faut toujours du tems
Pour rimailler des vers aſſez méchans:
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.

Allez

Allez, vous dis-je, exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire :
Et vous ferez le fort des combattans

Ainsi parla du plus haut de son trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône,
Cela fut dit en deux mots, tout au plus ;
Le laconisme est langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux célestes
Vont assembler les saints de leurs pays,
Qui sur la terre ont été beaux esprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit aussi-tôt seoir à sa table ronde
Saint Fortunat (*d*) peu connu dans le monde,
Et qui passait pour l'auteur du *Pangé*,
Et saint Prosper (*e*) d'épithètes chargé,
Quoi qu'un peu dur, & qu'un peu janséniste,
Il mit aussi Grégoire dans sa liste,
Le grand Grégoire (*f*) évêque Tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau.
Et saint Bernard (*g*) fameux par l'antithèse,
Qui dans son tems n'avait pas son pareil ;
Et d'autres saints pour servir de conseil.
Sans prendre avis, il est rare qu'on plaise.

George en voyant tous ces soins de Denis
Le regardait d'un dédaigneux souris ;
Il avisa dans le sacré pourpris
Uu saint Austin prêcheur de l'Angleterre, (*h*)
Puis en ces mots il lui dit son avis.

Bon homme Auſtin, je ſuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas;
Je ſais brandir mon large cimeterre
Pour fendre un buſte, & caſſer tête & bras;
Tu ſais rimer; travaille, verſifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie,
Un ſeul Anglais dans les champs de la mort
De trois Français triomphe ſans effort;
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie
Ces beaux meſſieurs aiſément mis à bas;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois en fait d'hymne, d'ode, & d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penſer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auſtin, cours en vers t'eſcrimer:
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts, de bien faire & de bien dire;
Denis ameute un tas de rimailleurs,
Qui tous enſemble ont très-peu de génie;
Travaille ſeul: tu ſais tes vieux auteurs;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ſon académie.

Le bon Auſtin de cet emploi chargé
Le remercie en auteur protégé.
Denis & lui dans un réduit commode
Vont ſe tapir; & chacun fit ſon ode.
Quand tout fut fait, les brûlans ſéraphins,
Les gros jouflus, têtes de chérubins,

Près de Barjône en deux rangs se perchèrent;
Au-dessous d'eux les anges se nichèrent;
Et tous les saints soigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'assirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs;
Ce grand Moyse, & ses imitateurs
Qui l'égalaient dans ses divins prestiges;
Les flots du Nil jadis si bienfaisans
D'un sang affreux dans leur course écumans;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, & la verge en serpens,
Le jour en nuit; les déserts & les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os, la foudre dans les airs,
Les premiers nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'ange du seigneur,
L'Egypte en deuil, & le peuple fidele
De ses patrons emportant la vaisselle, (*i*)
Et par le vol méritant son bonheur:
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau, (*k*)
Vingt mille encor envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. (*l*)
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreux, (*m*)
Assassinant son maître au nom de Dieu;
Et Samuel qui d'une main divine
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis, (*n*)

Car cet Agag était incirconcis.
Puis la beauté qui sauvant Béthulie, (*o*)
Si purement de son corps fit folie.
Le bon Baza qui massacra Nadad ; (*p*)
Et puis Achab mourant comme un impie, (*q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad.
Le roi Joas meurtri par Josabad (*r*)
Fils d'Atrobad. Et par la reine Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad. (*s*)

Longuette fut la triste litanie ;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux tems passés.
On y voyait le soleil se dissoudre,
La mer fuyant, la lune mise en poudre,
Le monde en feu, qui toujours tressaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;
Des flots de sang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verds oliviers,
Les monts sautaient tout comme des beliers,
Et les beliers tout comme des collines.
Le bon Austin célébrait le seigneur
Qui menaçait le Caldéen vainqueur,
Et qui laissait son peuple en esclavage ;
Mais des lions brisant toujours les dents ;
Sous ses deux pieds écrasant les serpens,
Parlant au Nil, & suspendant la rage
Des basilics (*t*) & des léviatans. (*u*)
Austin finit.--Sa pindarique ivresse

Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux ;
Qui n'était pas en faveur de la piéce.

Denis ſe lève : & baiſſant ſes doux yeux ;
Puis les levant avec un air modeſte,
Il ſalua l'auditoire céleſte,
Parut ſurpris de leurs traits radieux ;
Et finement ſa pudeur ſemblait dire,
Encouragez celui qui vous admire.
Il ſalua trois fois très-humblement
Les conſeillers, le premier préſident ;
Puis il chanta d'une voix douce & tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô vous ſur qui Jeſus
Daigna fonder ſon égliſe immortelle,
Portier des cieux, paſteur de tout fidèle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre ſaint, tendre père,
Auguſte appui de nos rois très-chrétiens,
Etends ſur eux ta faveur ſalutaire ;
Leurs droits ſont purs, & ces droits ſont les tiens.
Le pape à Rome eſt maître des couronnes ;
Aucun n'en doute & ſi ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préſent,
C'eſt en ton nom, car c'eſt toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis ſur le trône une race étrangère,

On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppose tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clefs de la cour du palais.

C'est sur ce ton que saint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un secret embarras.
Céphas content, fit voir sur son visage
De l'amour-propre un secret témoignage :
Et rassurant les esprits interdits
Du chantre habile, il dit dans son langage,
Cela va bien, continuez Denis.

L'humble Denis repart avec prudence,
Mon adversaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le dieu de la vengeance,
Je vais bénir le dieu de la clémence :
Haïr est bon, mais aimer vaut bien mieux.

Denis alors, d'une voix assurée
En vers heureux chanta le bon berger,
Qui va cherchant sa brebis égarée,
Et sur son dos se plaît à la charger,
Le bon fermier dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligeant
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale;
Le bon patron qui n'ayant que cinq pains
Et trois poissons, nourrit cinq mille humains;

Le bon prophête, encor plus doux qu'auſtère,
Qui donne grace à la femme adultère,
A Magdelaine : & permet que ſes pieds
Soient gentiment par elle eſſuyés.
(Par Magdelaine, Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuſſit : la grand'chambre étherée
Sentit le trait, & pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du ſaint Anglais l'audace fut déçue ;
Auſtin rougit : il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant ſec à face de Therſite,
Vil délateur, inſolent hypocrite
Qui fut payé de haine & de mépris,
Quand il oſa dans ſes phraſes vulgaires
Flétrir les arts & condamner nos frères.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus ;
Denis les baiſe ; & ſoudain l'on ordonne
Par un arrêt ſigné de douze élus
Qu'en ce grand jour les Anglais ſoient vaincus
Par les Français, & par Charle en perſonne.

En ce moment la Baroiſe amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De ſon griſon la figure & les traits.
Comme le ſoleil, dont ſouvent un nuage,

Reçoit l'empreinte, & réfléchit l'image.
Elle cria, ce jour eſt glorieux ;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les cieux.
Bedfort ſurpris de ce prodige horrible
Déjà s'arrête, & n'eſt plus invincible.
Il lit au ciel d'un regard conſterné
Que de ſaint George il eſt abandonné.
L'Anglais ſurpris croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée ;
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir deſcendent après eux.
Charles plus loin entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées;
D'armes, de morts, & de mourans jonchées.

C'eſt en ces lieux, c'eſt dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance
O dur Anglais, ô Chriſtophe Arondel ;
Ton maintien ſec, ta froide indifférence
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire mot ce ſourcilleux guerrier
Examinait comme on ſe bat en France ;
Et l'on eût dit à ſon air d'importance,
Qu'il était là pour ſe déſennuyer.
Sa Roſamore à ſes pas attachée
Eſt comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page, ou qu'un jeune écuyer :

Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier ;
D'un perroquet la plume panachée,
Au gré des vents ombrage son cimier.
Car dès ce jour où son bras meurtrier
A dans son lit décollé Martinguerre,
Elle se plaît tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la superbe Pallas
Quittant l'aiguille & marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands sentimens,
Lorsqu'un démon trop funeste aux amans,
Pour leur malheur vers Arondel attire
Le dur Poton, & le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton voyant le grave & fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le causeur ; & d'un grand coup de lance
Qui par le flanc sort au milieu du dos,
D'un sang trop froid lui fait verser des flots ;
Il tombe & meurt : & la lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée

A ce spectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux,
Ni s'emporter contre la providence ;
Point de soupirs : elle cria vengeance ;

Et dans l'inſtant que Poton ſe baiſſait
En ramaſſant ſon fer qui ſe caſſait,
Ce bras tout nud ; ce bras dont la puiſſance
Avait d'un coup ſéparé dans un lit
Un chef griſon du col d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable ;
Cette main droite à ſes yeux ſi coupable.
Les nerfs cachés ſous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois ;
Poton depuis ne ſut jamais écrire.

Mais dans l'inſtant le brave & beau la Hire,
Porte au guerrier du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son caſque d'or que ſa chûte détache,
Découvre un ſein de roſes & de lys ;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache ;
Ses longs cheveux tombent ſur ſes habits ;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiſſe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaiſirs.
Le beau la Hire en pouſſe des ſoupirs,
Répand des pleurs ; & d'un ton lamentable,
S'écrie, ô ciel, je ſuis un meurtrier,
Un houſard noir plutôt qu'un chevalier ;
Mon cœur, mon bras, mon épée eſt infame :
Eſt-il permis de tuer une dame !
Mais Richemont toujours mauvais plaiſant.
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont ſur toi trop d'empire :

C'eſt une Anglaiſe, & le mal n'eſt pas grand.
Elle n'eſt pas pucelle comme Jeanne.

Tandis qu'il tient un diſcours ſi profane,
D'un coup de flèche il ſe ſentit bleſſé :
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne,
Qui comme un flot le preſſe & l'environne.
La Hire & lui, nobles, bourgeois, ſoldats,
Portent partout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on pourſuit, on recule;
De corps ſanglans un monceau s'accumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

Dans cette horrible & ſanglante mêlée,
Le roi diſait à Dunois, cher bâtard,
Dis-moi, de grace, où donc eſt-elle allée ?
Qui ? dit Dunois : le bon roi lui repart,
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue ?
Qui donc ? hélas ! elle était diſparue,
Hier au ſoir avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduit au château de Bedfort :
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel, dit le roi, qu'elle me ſoit fidelle,
Gardez-la moi. Pendant ce beau diſcours
Il avançait, & combattait toujours.

Bientôt la nuit couvrant notre hémiſphère,
L'enveloppa d'un noir & long manteau,

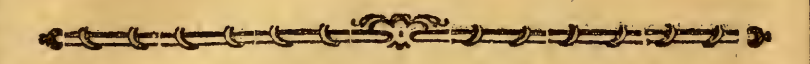
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

Comme il ſortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voiſine
Quelques tendrons du genre féminin ;
Une ſurtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au ſouris tendre, à la peau de ſatin,
Que ſermonnait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Couverts d'acier, & d'or & de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ſes pas
Vers un palais qu'on ne connaiſſait pas,
Et que jamais avant cette aventure
On n'avait vu dans ces lieux écartés ;
Rien n'égalait ſa bizarre ſtructure.

Le roi ſurpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau, qui m'aime doit me ſuivre ;
Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidele amour,
Reprendre Agnès, ou bien ceſſer de vivre.
Il reſta peu dans les bras du ſommeil.
Et quand Phoſphore (*x*) au viſage vermeil,
Eut précédé les roſes de l'aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux courſiers que conduit le ſoleil ; (*y*)

Le roi, Bonneau, Dunois, & la Pucelle,
Allégrement ſe remirent en ſelle,
Pour découvrir ce ſuperbe palais.
Charles diſait : Voyons d'abord ma belle,
Nous rejoindrons aſſez tôt les Anglais.
Le plus preſſé, c'eſt de vivre avec elle.





NOTES.

(a) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans Tritême, mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand-homme.

(b) *Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée, périra par l'épée.* St. Pierre conseille ici avec une piété adroite aux Anglais, de ne pas faire la guerre.

(c) La Motte-Houdart, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose en 1730, preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce tems-là.

(d) Fortunat, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua* qu'on lui attribue.

(e) St. Prosper, auteur d'un poëme fort sec sur la grace, au cinquième siècle.

(f) Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une histoire de France toute pleine de miracles.

(g) St. Bernard, Bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de son tems, & agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abelard, *Leonem invasimus incidimus in draconem.* Sa mère étant grosse de lui, songea qu'elle accouchait d'un chien blanc, & on lui prédit que son fils serait moine, & aboierait contre les mondains.

(h) St. Austin, ou Augustin, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

(i) Les Juifs empruntèrent, comme on sait, les vases des Egyptiens, & s'enfuirent.

(k) Les Lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

(l) Phinée qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.

(m) Aod, ou Eüd, assassina le roi Eglon, mais de la main gauche.

(n) Samuel coupa en morceaux le roi Agag, que Saül avait mis à rançon.

(*o*) Judith aſſez connue.

(*p*) Baza, roi d'Iſrael, aſſaſſiné par Nadad, ou Nabab, mais il lui ſuccéda.

(*q*) Achab avait eu une groſſe rançon de Benhadad roi Syrien : Saül en avait eu une d'Agag, & fut tué pour avoir pardonné.

(*r*) Joas aſſaſſiné par Jozabad.

(*s*) Alluſion à l'épigramme de Racine.

Je pleure hélas! de ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

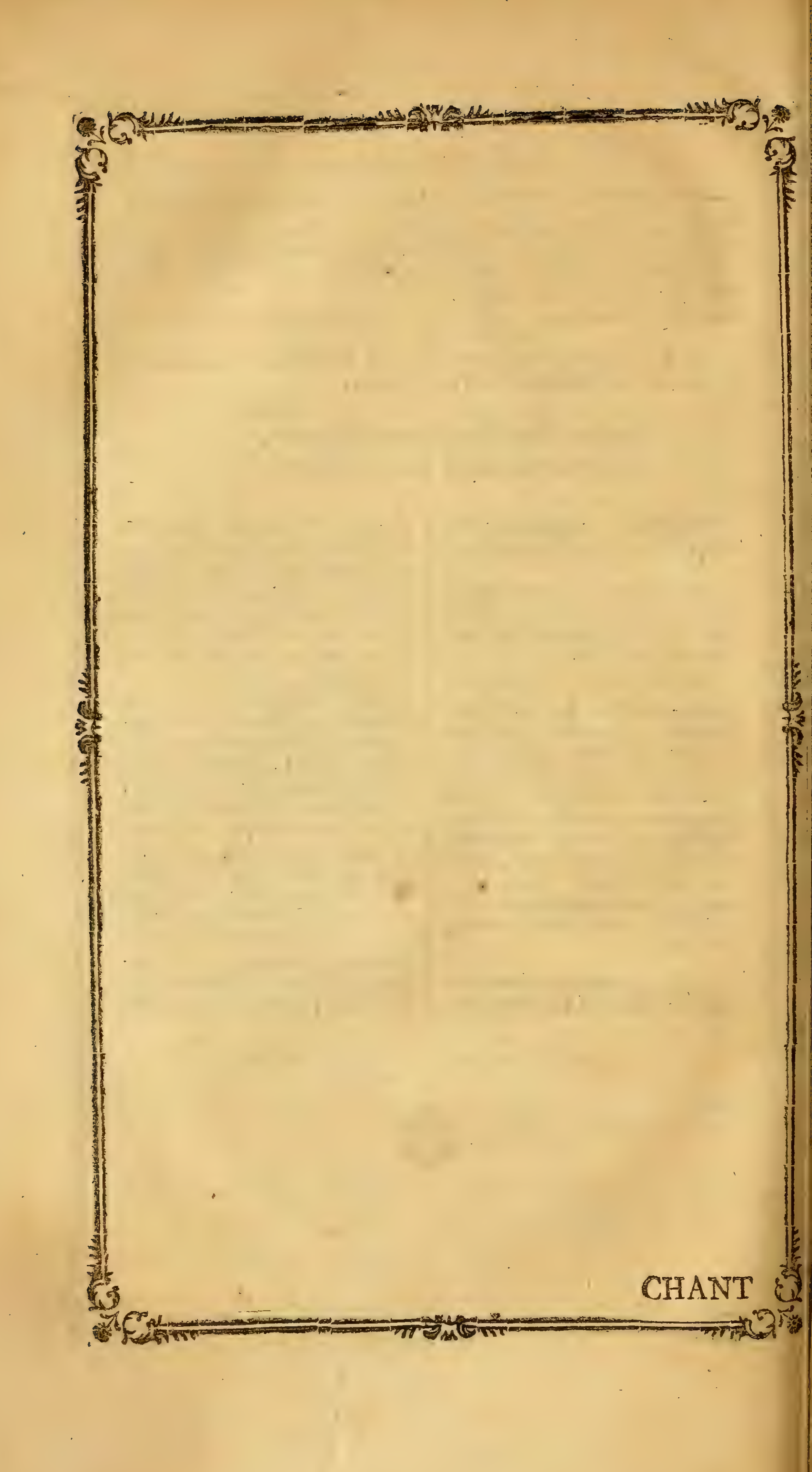
(*t*) Baſilic, animal fort fameux, mais qui n'exiſta jamais.

(*u*) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns diſent que c'eſt la baleine, les autres le crocodile.

(*x*) Phoſphore, ou fosfore, porte-lumière qui précédait l'aurore, laquelle précédait le char du ſoleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poéſie, déplorer la perte de ces tems de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous ſommes ſecs & arides en comparaiſon : nous autres *remués de barbares!*

(*y*) Les anciens donnèrent un char au ſoleil. Cela était fort commun. Zoroaſtre traverſait les airs dans un char. Elie fut tranſporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du ſoleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Pirois*, *Eoüs*, *Eton*, *phlégon*, ſelon Ovide; c'eſt-à-dire, l'enflammé, l'oriental l'annuel, le brûlant. Mais ſelon d'autres ſavans antiquaires, ils s'appellaient *Erithrée*, *Actéon*, *Lampos* & *Philogée*, c'eſt-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terreſtre. Je crois que ces ſavans ſe ſont trompés, & qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux; c'eſt une erreur groſſière que je démontrerai dans le prochain mercure, en attendant les deux diſſertations in-folio que j'ai faites ſur ce ſujet.





CHANT



CHANT XVII.

CHANT DIX-SEPTIEME.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, La Trimouille, &c. devinrent tous fous, & comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Bonifoux, confeſſeur ordinaire du roi.

OH que ce monde eſt rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, tems heureux de faibleſſes,
Printems des fous, bel âge des erreurs ;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais ſorciers, tout puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre & rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire ;
Et vous buvez l'amertume & la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans :
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.

Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès
Pour ſe venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes & des ſaints

Dont la pudeur & les exploits divins
Avaient bravé sa magique puissance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaissait sur le champ ses amis,
Perdait le sens, l'esprit & la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins funestes aux vivans
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immense portique,
Amas confus de moderne & d'antique,
Se promenait un fantôme brillant
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geste vif, à la marche égarée;
La tête haute, & de clinquans parée.
On voit son corps toujours en action,
Et son nom est *l'imagination.*
Non, cette belle & charmante déesse
Qui présida dans Rome & dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ses couleurs,
Ses diamans, ses immortelles fleurs
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achile,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon sens,
Cette étourdie, effarée, insipide,
Que tant d'autres approchent de si près,
Qui les inspire, & qui servit de guide
Aux Scudéris, (*a*) le Moine, Desmarets.

Elle répand ses faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et son empire assez long-tems dura,
Sur le théatre, au barreau, dans les chaires.
Près d'elle était le *galimatias*,
Monstre bavard caressé dans ses bras.
Nommé jadis le docteur Séraphique, (*b*)
Subtil, profond, énergique, angelique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confusion
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque*. (*c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, & les mauvais bons mots,
A double sens, qui font l'esprit des sots.
Les préjugés, les méprises, les songes,
Les contre-sens, les absurdes mensonges,
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans & les chauves-souris.
Quoi qu'il en soit ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès avec sa douce escorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux ce grave confesseur
Devint l'objet de sa fidelle ardeur;
Elle le prend pour son cher roi de France.
O mon héros; ô ma seule espérance!
Le juste ciel vous rend à mes souhaits,

Ces fiers Bretons sont-ils par vous défaits ?
N'auriez-vous point reçu quelque blessure ?
Ah ! laissez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut d'une effort tendre & doux
Oter le froc du père Bonifoux.
Et dans ses bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiser qui soit pris & rendu.
Charmante Agnès que tu fus consternée !
Lorsque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne sentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, & rude & mal peignée !
Le confesseur tout effaré s'enfuit,
Méconnaissant la belle qui le suit.
La tendre Agnès se voyant dédaignée,
Court après lui de pleurs toute baignée.

Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,
L'un se signant & l'autre toute en larmes,
Ils sont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un chevalier qui couvert de ses armes
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille & ce parfait amant,
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné sa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en son visage

Qui ressemblât à cet Anglais cruel;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel :
Et lui parlant sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit, ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur est maître?
Qui près de moi dans ces lieux est venu?
Mon la Trimouille hélas est disparu!
Que fait-il donc? de grace où peut-il être?
Le Poitevin à ses touchans discours
Ne connut point ses fidèles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton;
Dur insulaire, ivre de bière forte,
C'est bien à toi de parler de la sorte,
De menacer un homme de mon nom!
Moi petit-fils des Poitevins célèbres
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile ame est frappée!
Fier en discours & lâche en action,
Chevreuil Anglais, Tersite d'Albion,
Fait pour brâiller chez tes parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimeterres;

Çà, qu'on déguaine; ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer ſur ton large derrière,
A mon plaiſir deux cents coups d'étrivière.
A ce diſcours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, & mourante de peur :
Je ne ſuis point Anglais, dit Dorothée;
J'en ſuis bien loin : comment, pourquoi, par où,
Me vois-je ici par vous ſi maltraîtrée ?
Dans quel danger je ſuis précipitée!
Je cherche ici le héros du Poitou;
C'eſt une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baiſe en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais ſans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.

Le confeſſeur qui dans ſa prompte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,
Bronche en courant & tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre,
La belle Agnès qui le ſuit & le ſerre,
Sur lui trébuche, en pouſſant des clameurs,
Et des ſanglots qu'interrompent ſes pleurs :
Et ſous eux tous ſe débat Dorothée,
Très en déſordre, & fort mal ajuſtée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle eſcorté de Bonneau,

Avec Dunois & la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher ſa maîtreſſe fidelle.
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
A peine ils ſont de cheval deſcendu,
Sous le portique à peine ils ſont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'argumens ſous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la Sorbonne antique,
Séjour de noiſe, antre théologique,
Où la diſpute & la confuſion
Ont établi leur ſacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la raiſon.
Nos révérends arrivent à la file ;
Ils avaient l'air d'être de ſens raſſis ;
Chacun paſſait pour ſage en ſon logis,
On les prendrait pour des gens fort honnêtes ;
Point querelleurs & point extravagans :
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.
Ils ſont tous fous quand ils ſont ſur les bancs.

Charle enivré de joie & de tendreſſe,
Les yeux mouillés, tout petillans d'ardeur ;
Et reſſentant un battement de cœur,
Diſait d'un ton d'amour & de langueur,
« Ma chère Agnes, ma pudique maîtreſſe,
» Mon paradis, précis de tous les biens,
» Combien de fois ; hélas fus-tu perdue.
» A mes deſirs te voilà donc rendue.

» Parle d'amour, je te vois, je te tiens;
» Oh que tu fais une charmante mine!
» Mais tu n'as plus cette taille ſi fine,
» Que je pouvais embraſſer autrefois
» En la ſerrant du bout de mes dix doigts.
» Quel embonpoint! quel ventre! quelles feſſes!
» Voilà le fruit de nos tendres careſſes:
» Agnès eſt groſſe, Agnès me donnera
» Un beau bâtard qui pour nous combattra.
» Je veux greffer dans l'ardeur qui m'emporte,
» Ce fruit nouveau ſur l'arbre qui le porte.
» Amour le veut; il faut que dans l'inſtant
» J'aille au devant de cet aimable enfant.

A qui le roi ſe faiſait-il entendre?
A qui tient-il ce diſcours noble & tendre?
Qui tient-il dans ſes bras amoureux?
C'était Bonneau, ſoufflant, ſuant, poudreux;
C'était Bonneau; jamais homme en ſa vie
Ne ſe ſentit l'ame plus ébahie.
Charles preſſé d'un deſir violent,
D'un bras nerveux le pouſſe tendrement;
Il le renverſe; & Bonneau peſamment
S'en va tomber ſur la troupe mêlée,
Qui de ſon poids ſe ſentit accablée.
Ciel! que de cris & que de hurlemens!
Le confeſſeur reprit un peu ſes ſens;
Sa groſſe pance était juſte portée
Deſſus Agnès & deſſous Dorothée;
Il ſe relève, il marche, il court, il fuit,

Tout haletant le bon Bonneau le ſuit.
Mais la Trimouille à l'inſtant s'imagine
Que ſa beauté, ſa maîtreſſe divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après; il le preſſe, il lui crie,
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie;
Attends, arrête : en prononçant ces mots,
D'un large ſabre il frappe ſon gros dos.
Bonneau portait une épaiſſe cuiraſſe,
Et reſſemblait à la peſante maſſe,
Qui dans la forge à grand bruit retentit,
Sous le marteau qui frappe & rebondit.
La peur hâtait ſa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne caſquée & de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, & lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois la fleur de la chevalerie,
Ne ſouffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille; il eſt ſon cher appui;
C'eſt ſon deſtin de combattre pour lui :
Il le connaît, mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais, il vous tombe ſur elle;
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin, qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle en ce déſordre extrême,

Dans ſon Bonneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ſes yeux des raviſſeurs ſanglans.
L'épée au poing ſur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard ſe retourne & lui rend,
Sur la viſière un énorme fendant.
Ah s'il ſavait que c'eſt le roi de France!
Qu'il ſe verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte & de douleur.
En même tems Jeanne par lui frappée,
Lui répondit de ſa puiſſante épée;
Et le bâtard incapable d'effroi,
Frappe à la fois ſa maîtreſſe & ſon roi;
A droite, à gauche, il lance ſur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne arrêtez;
Ciel! quels ſeront vos regrets & vos larmes,
Quand vous ſaurez qui pourſuivent vos armes,
Et qui vous frotte, & qui vous combattez!

Le Poitevin dans l'horrible mêlée,
De tems en tems appeſantit ſon bras
Sur la Pucelle & roſſe ſes appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa groſſe tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précède,

Aiguillonné de la peur qui le point,
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillans, assaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Crians, hurlans, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au secours, on m'égorge, on me tue.
Le confesseur, plein de contrition,
Menait toujours cette procession.

Il apperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix qui contemplait gaiement
De bons Français le barbare tourment;
Et se tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire,
Etait sans doute une œuvre du démon.
Il conservait un reste de raison;
Son long capuce & sa large tonsure,
A sa cervelle avaient servi d'armure.
Il se souvient que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'usage antique & beau,
Très-sagement établi par nos pères,
D'avoir sur soi les choses nécessaires;
Muscade, clou, poivre, géroffe & sel. (*d*)
Pour Bonifoux il avait son Missel.
Il apperçut une fontaine claire,
Il y courut, sel & missel en main,
Bien résolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au mystère;

Il dit tout bas; *ſanctam catholicam*,
Papam romam, *aquam benedictam*,
Puis de Bonneau prend la taſſe & va vîte,
Adroitement aſperger d'eau benite
Le farſadet né de la belle Alix.

Chez les payens l'eau brûlante du Stix,
Fut moins fatale aux ames criminelles;
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître & le palais.
Les combattans couverts d'une nuit ſombre,
Couraient encor & ſe cherchaient dans l'ombre.
Tout auſſi-tôt le palais diſparut;
Plus de combat, d'erreur, ni de mépriſe;
Chacun ſe vit, chacun ſe reconnut;
Chaque cervelle en ſon lieu fut remiſe;
A nos héros un ſeul moment rendit
Le peu de ſens qu'un ſeul moment perdit:
Car la folie, hélas, ou la ſageſſe,
Ne tient à rien dans notre pauvre eſpèce.
C'était alors un grand plaiſir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le béniſſant, chantans des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille! ô vous royal amant!
Qui me peindra votre raviſſement!
On n'entendait que ces mots, ah ma belle!
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,
C'eſt vous! c'eſt toi! jour heureux, doux momens!

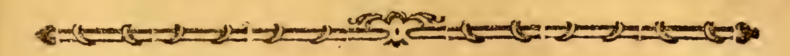
Et des baiſers, & des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le confeſſeur d'un paternel regard,
Les lorgnait tous, & priait à l'écart.
Le grand bâtard & ſa fière maîtreſſe,
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave diſcordante,
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému. La nature tremblante,
Frémit d'horreur; & Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier, & cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde Moſaïque
Fit voir au ſon de ſa trompe Hébraïque,
De Jérico le rempart écroulé, (*e*)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le tems n'eſt plus de ſemblable pratique.

Alors, alors, ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample & ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chappe changé.
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de Dieu qui préſide aux deſtins



Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger & le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les ſaints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Rheims,
Dit à Dunois, tout nous eſt favorable
Dans nos amours & dans nos grands deſſeins;
Eſpérons tout; ſoyez ſûr que le diable
A contre nous fait ſon dernier effort:
Parlant ainſi Jeanne ſe trompait fort.





NOTES.

(*a*) SCudéri, auteur d'Alaric, poëme épique. Le Moine jésuite, auteur du St. Louis, ou Louïsiade, poëme épique; Desmarets St. Sorlin, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages sont de terribles poëmes épiques.

(*b*) Noms que prenaient autrefois les théologiens.

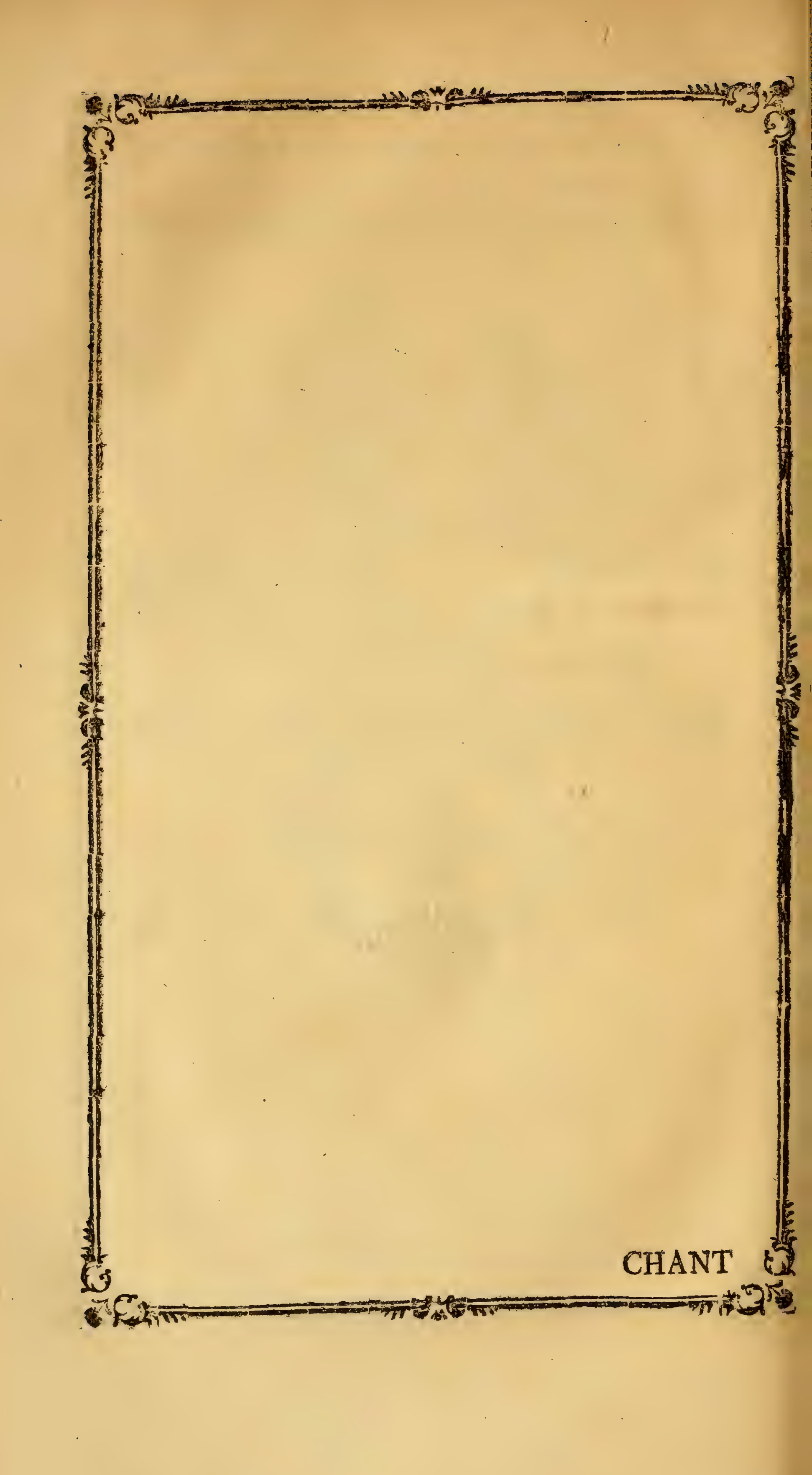
(*c*) L'histoire de Marie à la coque, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par Languet alors évêque de Soissons; ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, tems où il était beaucoup question de Marie à la coque.

(*d*) C'est ce qu'on appellait autrefois, *cuisine de poche*, & ce que signifie ce vers d'une comédie :

Porte cuisine en poche, & poivre concassé.

(*e*) Jérico, comme vous savez, tomba au son des cornemuses : c'est un événement très-commun.





CHANT



Chant XVIII

CHANT DIX-HUITIEME.

Difgrace des Charles, & de fa troupe dorée.

JE ne connais dans l'hiftoire du monde
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophête, aucun parfait chrétien
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'efprit immonde.

La providence en tout tems éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détreffe.
Dès fon berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon pourfuivit fa jeuneffe; (*a*)
De tous fes droits fon père le priva;
Le parlement de Paris près Goneffe, (*b*)
Tuteur des rois (*c*) fon pupille ajourna;
De fes beaux lys un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua fouvent de meffe,
Et de dîner; rarement féjourna
En même lieu. Mère, (*d*) oncle, ami, maîtreffe,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendreffe
De fon Agnès; & l'enfer déchaîna
Hermaphrodix qui par magique adreffe
Pour quelque tems la tête lui tourna.
Il effuya des traits de toute efpèce;
Il les fouffrit; & Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fière & lefte
S'acheminait loin du château funefte,
Où Belzébut dérangea les cerveau
De chevaliers, d'Agnès, & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vafte & fombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'époufe de Titon
En fe levant mêlait le jour à l'ombre.
On apperçut de loin des hoquetons.
Au rond bonnet aux écourtés jupons,
Leur corfelet paraiffait mi-partie
De fleurs de lys & de trois Léopards. (*e*)
Le roi fit halte en fixant fes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès étendant fes beaux bras,
Dit à fon Charles, allons, fuyons mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, & les fronts confternés.
Hélas ! ce font des chevaliers, dit-elle,
Qui font captifs; & c'eft notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons & faifons voir
Ce qu'eft Dunois, & ce qu'eft la Pucelle.
Lance en arrêt ils fondent à ces mots
Sur les foldats qui gardaient ces héros.
Au fier afpect de la puiffante Jeanne,
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers

S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne auſſi-tôt de plaiſir tranſportée,
Complimenta la troupe garrottée.
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre;
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre;
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers à cette offre courtoiſe,
Montraient encor une face ſournoiſe,
Baiſſaient les yeux. -- Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charles ſoupire;
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais règnent dans mon empire!
C'eſt en leur nom que l'on rend des arrêts!
C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières!
C'eſt de leur part hélas! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères!...
Puis le bon prince avec compaſſion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torſe ombrage un long menton;
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche,

Ses ſourcils roux mêlangés & retords
Semblent loger la fraude & l'impoſture.
Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords;
Sa bouche écume; & ſa dent toujours grince.

Le Sycophante à l'aſpect de ſon prince
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe & radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque affamé de carnage;
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Lèche ſes mains, le flatte en ſon langage;
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le démon
Qui s'échappant des gouffres du tartare,
Cache ſa queue & ſa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune anacorète,
Pour mieux tenter ſœur Roſe, ou ſœur Diſcrète.

Le roi des Francs trompé par le félon
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable.
Dis-moi, quel eſt ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, & pour quelle action
Le châtelet avec tant d'indulgence,
Te fait ramer ſur les mers de Provence?
Le condamné d'un ton de doléance,

Lui répondit, ô monarque trop bon!
Je ſuis de Nante, & mon nom eſt Frélon. (*f*)
J'aime Jeſus d'un feu pur & ſincère,
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs; & j'eus dans tous les tems
Un très-grand ſoin du ſalut des enfans.
A la vertu je conſacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens
Paris m'a vu travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
Je ſuis connu dans la place Maubert;
C'eſt-là ſurtout qu'on m'a rendu juſtice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleſſes du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'eſcroc;
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Conſole-toi, dit-il, & ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, ſi chaque camarade
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi fut un homme de bien?
Ah! dit Frélon, ſur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainſi que de moi-même;
Nous ſommes tous en un moule jetés.
L'abbé Coyon (*g*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on l'aime;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumé (*h*) deſſous ſa mine baſſe,

Porte un cœur haut, plein d'une ſainte audace ;
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Gauchat (*i*) pourrait embarraſſer,
Tous les rabins ſur le texte & la gloſe.
Voyez plus loin cet avocat ſans cauſe,
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabotier (*k*) eſt tout pêtri de miel.
Ah ! l'eſprit fin ! le bon cœur ! le ſaint prêtre !
Il eſt bien vrai qu'il a trahi ſon maître ;
Mais ſans malice, & pour très-peu d'argent.
Il s'eſt vendu, mais c'eſt au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles.
Eſt-ce un grand mal ? on vit de ſon talent.
Employez-nous ; nous vous ſerons fideles.
En ce tems-ci la gloire & les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands ſuccès ont excité l'envie,
Tel eſt le ſort des auteurs, des héros,
Des grands eſprits, & ſurtout des dévots.
Car la vertu fut toujours pourſuivie.
O mon bon roi ! qui le ſait mieux que vous ?

Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux,
Charle apperçut deux triſtes perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux ?

Vous voyez là, reprit l'homme aux ſemaines, (*l*)
Les plus diſcrets & les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin, (*m*) prédicateur des grands,

Humble avec eux, aux petits débonnaire;
Sa piété ménagea les vivans :
Et pour cacher le bien qu'il savait faire,
Il confessait & volait les mourans.
L'autre est Brizet (*n*) directeur de nonnettes,
Peu soucieux de leurs faveurs secrètes,
Mais s'appliquant sagement les dépots,
Le tout pour Dieu. Son ame pure & sainte
Méprisait l'or; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.

Pour le dernier de la noble sequelle
C'est mon soutien, c'est mon cher la Beaumelle. (*o*)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'est le plus bas, mais c'est le plus fidele;
Esprit distrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les siennes.
Il est d'ailleurs si sage en ses écrits,
Il sait combien pour les faibles esprits
La vérité souvent est dangereuse;
Qu'aux yeux des sots sa lumière est trompeuse,
Qu'on en abuse; & ce discret auteur,
Qui toujours d'elle eut une sage peur,
A résolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre Majesté;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la postérité.
Favorisez ceux que la calomnie
Voulut noircir de son souffle empesté.

Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Frélon nous écrirons pour vous.

Alors il fit un difcours pathétique
Contre l'Anglais, & pour la loi falique;
Et démontra que bientôt fans combat,
Avec fa plume il défendrait l'état.
Charle admira fa profonde doctrine;
Il fit à tous une charmante mine,
Les affurant avec compaffion
Qu'il les prenait fous fa protection.

La belle Agnès préfente à l'entrevue,
S'attendriffait, fe fentait toute émue.
Son cœur eft bon. Femme qui fait l'amour
A la douceur eft toujours plus encline,
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eft fortuné pour cette pauvre race.
Puifque ces gens contemplent votre face
Ils font heureux, leurs fers feront brifés.
Votre vifage eft vifage de grace.
Les gens de loi font des gens bien ofés
D'inftrumenter au nom d'un autre maître!
C'eft mon amant qu'on doit feul reconnaître,
Ce font pédans en juges déguifés.
Je les ai vus, ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter fes revenus;

Pardevant eux le citer en perſonne,
Et gravement confiſquer ſa couronne.
Les gens de bien qui ſont à vos genoux
Par leurs arrêts ſont traités comme vous.
Protégez-les. Vos cauſes ſont communes;
Proſcrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce diſcours le roi fut très-touché,
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame eſt d'eſpèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frélons, & gens de ce métier
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats,
Il faut des dos, des jambes & des bras;
Ces gens en ont; & dans nos aventures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain
Au-lieu de rame un mouſquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes.
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent
En ſoupirant, & de pleurs les baignèrent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, & la troupe dorée,
Après dîner paſsèrent la ſoirée.

Agnès eut ſoin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée :
On leur donna les reſtes du cerdeau.

Charle & les ſiens aſſez gaiement ſoupèrent,
Et puis Agnès & Charles ſe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits.
Agnès en vain cherche ſes engageantes,
Son beau collier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,
Ne trouve plus le tréſor de ſon prince.
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte, & d'un zèle empreſſé,
Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité bien moral, bien chrétien
Sur le mépris des plaiſirs & du bien.
On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères ;

Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint mis depuis en lumière
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *& l'esprit & le cœur,*
Avec préface, & l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
Et cependant au trouble abandonnée ;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Enée (*p*)
Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies
Juste à midi de leurs antres sorties
Vinrent manger le dîner de ces rois.

Agnès timide & Dorothée en larmes
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau fidele trésorier
Les faisait rire à force de crier.
Ah! disait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous soufferte.
Ah! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le roi mon maître est trop bon quand j'y pense.
Voilà le prix de son trop d'indulgence
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits.
La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours accorte, & toujours bien disante,
Lui repliqua, mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau

Pour les auteurs & la littérature.
Car j'ai connu de très-bons écrivains
Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Faiſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles;
Le doux plaiſir déguiſant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; & s'il eſt des Frélons,
Dans notre ſiècle, on trouve des abeilles.

Bonneau reprit, eh que m'importe hélas!
Frélon, abeille, & tout ce vain fatras?
Il faut dîner, & ma bourſe eſt perdue.
On le conſole, & chacun s'évertue
En vrais héros endurcis aux revers
A réparer les dommages ſoufferts.
On s'achemine auſſi-tôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & ſur aſile
Du grand roi Charle & de ſes paladins,
Garni de tout, & fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent.
Fort ſimplement les dames s'ajuſtèrent.
On arriva mal en point, haraſſé,
Un pied tout nud, l'autre à demi chauſſé.





NOTES.

(a) LE duc de Bourgogne qui assassina le duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Monterau.

(b) Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers & par plusieurs combats.

(c) Charles VII ajourné à la table de marbre par l'avocat-général Desmarets.

(d) Sa propre mère Isabelle de Bavière fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troye, par lequel son gendre le roi d'Angleterre Henri V eut la couronne de France.

(e) Ce sont les armes d'Angleterre.

(f) Selon les chroniques de ce tems-là il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Sts. Innocens. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Bisfêtre & au Fort-l'Evêque. Il avait été quelque tems moine, & s'étant fait chasser du couvent il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantes, & exerçait à Paris la profession de gazetier satyrique. Jamais homme ne fut plus méprisé & plus détesté que lui, comme dit la chronique de Froissart.

(g) Coyon, ou Guyon, auteur du tems de Charles VI. Il composa une histoire romaine, détestable, à la vérité, mais qui était passable pour le tems. Il fit aussi l'oracle des philosophes. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit Monstrelet.

(h) Autre calomniateur du tems.

(i) Autre calomniateur.

(k) L'abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Castres, auteur de deux espèces de dictionnaires, où il dit le pour & le contre; calomniateur effronté, & le tout pour de l'argent. Il trahit son maître M. le comte de L.... c, & fut chassé d'une manière un peu rude, dont il s'est ressenti long-tems.

(l) Frélon donnait alors tou-

tes les ſemaines une feuille, dans laquelle il haſardait quelquefois de petits menſonges, de petites calomnies, de petites injures, pour leſquels il fut repris de juſtice comme on l'a déjà dit.

(*m*) Il ſemble que ce chant de l'abbé Tritême ſoit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, docteur & curé à Verſailles, qui fut apperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeſſait. Il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

(*n*) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé Brizet fameux directeur de femmes de qualité, diſſiper en débauches ſourdes l'agent qu'il extorquait de ſes dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs a inſéré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé Tritême. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé La Coſte, condamné à être marqué d'un fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour pluſieurs crimes de faux. Cet abbé La Coſte avait travaillé avec Frélon à l'année littéraire.

(*o*) La Beaumelle, natif d'un village près de Caſtres, prédicant quelque tems à Genève, précepteur de M. de Boiſy, puis refugié à Copenhague. Chaſſé de ce pays il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame & ſes dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui eſt connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, enſuite en a été banni; & ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'eſt lui qui eſt l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé, *Mes penſées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre preſque tous les gens en place. C'eſt lui qui a falſifié *les Lettres de madame de Maintenon*, & les a fait imprimer avec les notes les plus ſcandaleuſes & les plus calomnieuſes. Il fit imprimer à Francfort en quatre petits volumes, *Le ſiècle de Louis XIV* qu'il falſifia, & qu'il chargea de remarques non-ſeulement rebutantes par la plus craſſe ignorance, mais puniſſables pour les calomnies atroces répandues contre la maiſon royale, & contre les plus illuſtres maiſons du royaume.

Tous ceux dont il eſt ici queſtion ont écrit des volumes d'ordure contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui ſont bien aiſes de voir inſulter, calomnier par des gredins les hommes célèbres dans les arts. Ils leur diſent, n'y faites pas attention, laiſſez crier ces miſérables afin que nous ayons le plaiſir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne penſons pas ainſi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils ſont inſolens & fripons, & ſurtout quand ils ennuient. Ces anecdotes trop véritables ſe trouvent en vingt endroits, & doivent s'y trouver comme des ſentences affichées contre les

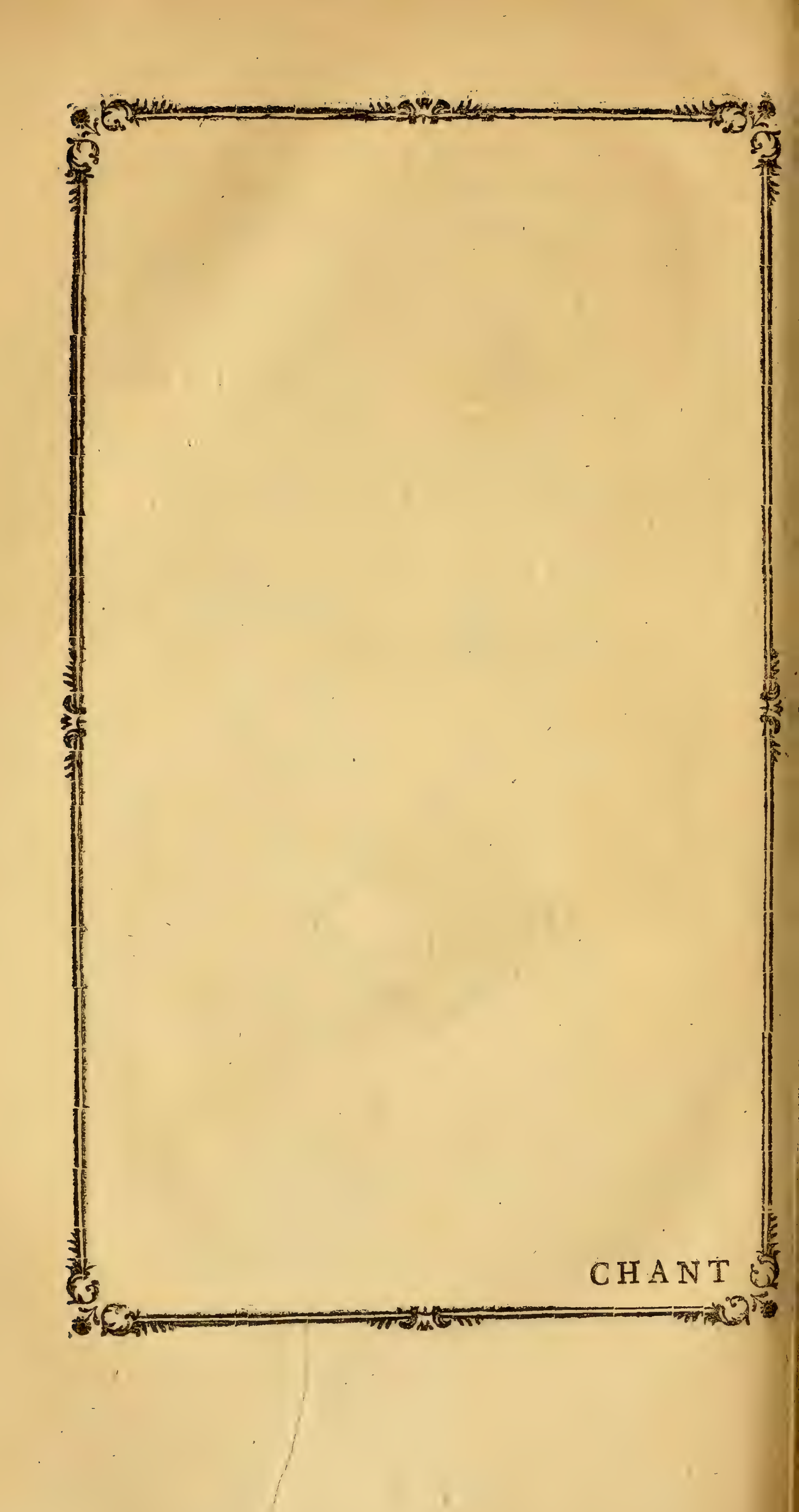
malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognosci malos.*

(*p*) Les harpies Céleno, Ocipète, & Aello, filles de Neptune & de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maison. Zetes & Calaïs fils de Borée, chassèrent ces harpies jusques vers les isles Strophades près de la Grèce. Elles traitèrent Enée comme Phinée; mais Virgile en fait des prophéteffes. Voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu.

Virginei volucrum vultus fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida semper
Ora fame.

Elles se plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.





CHANT





Chant XIX.



CHANT DIX-NEUVIEME.

Mort du brave & tendre La Trimouille, & de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel ſe fait Chartreux.

SŒUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monſtre ſanglant né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris & de ſang & de pleurs;
Mais quand l'amour joint encor ſes malheurs
A ceux de Mars, lorſque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enivré,
Répand un ſang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de ſa vie;
Lorſqu'il enfonce un poignard égaré
Au même ſein, que ſes lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes ſi touchantes,
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui reſpiraient l'amour;
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet ſur les cœurs nés ſenſibles,
Que cent guerriers qui terminent leur ſort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

Charle entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raiſon fatale,

Préſent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en ſervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château ſon noble & sûr aſyle,
Où ſe gardaient ces magaſins de Mars,
Ce long amas de lances & de dards,
Et les canons que l'enfer en ſa rage
Avait fondus pour notre affreux uſage.
Déjà des tours le faîte paraiſſait ;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'eſpoir ainſi que de courage :
Mais La Trimouille honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de ſa dame
Au petit pas, & parlant de ſa flamme,
Manqua ſa route & prit d'autres chemins.

Dans un vallon qu'arroſe une onde pure,
Il vit un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers.
Il eſt un antre où ſouvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiſſeau par des conduits ſecrets
Y tombe en nappe & forme vingt caſcades
Un tapis verd eſt tendu tout auprès,
Le ſerpolet, la méliſſe naiſſante,
Le blanc jaſmin, la jonquille odorante,
Y ſemblent dire aux bergers d'alentour,
Repoſez-vous ſur ce lit de l'amour.
Le Poitevin entendit ce langage

Du fond du cœur. L'haleine des zéphirs,
Le lieu, le tems, sa tendresse, son âge,
Surtout sa dame allument ses desirs.
Les deux amans de cheval descendirent.
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent:
Mars & Vénus planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, & s'en aimèrent mieux.

Dans les bois même était une chapelle
Séjour funèbre à la mort consacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservans vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profondis*;
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goûtat ce dévot exercice
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; & dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.

Il apperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître,

Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un & l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupé d'eux & ne voyant personne.
Paul Tirconel dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, & s'écria : Profanes,
C'est donc ainsi dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous insultez les manes !
Rebut honteux d'une cour sans pudeur,
Vils ennemis : quand un Anglais succombe,
Vous célébrez ce rare événement :
Vous l'outragez au sein du monument,
Et vous venez vous baiser sur sa tombe !
Parle, est-ce toi, discourtois chevalier
Fait pour la cour & né pour la mollesse,
Dont la main faible aurait par quelque adresse
Donné la mort à ce puissant guerrier ?
Quoi sans parler tu lorgnes ta maîtresse !
Tu sens ta honte, & ton cœur se confond.
A ce discours La Trimouille répond,

Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattais Chandos.
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha sa destinée.
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir aussi quelque Anglais à mon tour.

Comme un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, & briſant les vaiſſeaux
Répand l'horreur ſur toute la nature ;
Tels La Trimouille & le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel
Par ces propos pleins d'ire & de menace.
Ils ſont tous deux ſans caſque & ſans cuiraſſe.
Le Poitevin ſur les fleurs du gazon,
Avait jeté près de ſa Milanaiſe,
Cuiraſſe, lance, & ſabre, & morion,
Tout ſon harnois pour être plus à l'aiſe.
Car de quoi ſert un grand ſabre en amours !
Paul Tirconel marchait armé toujours ;
Mais il laiſſa dans la chapelle ardente
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant,
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colère ;
Et s'écriant : Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat qui faiſant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans :
Il dit, & pouſſe à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector & Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas
Aux yeux d'Hélène affligée & coupable. (*a*)

L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée,
Son tendre cœur jamais ne reſſentit
Un trouble égal. Eh quoi, ſur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puiſſans, je perdrais ce que j'aime !
Cher La Trimouille ! Ah barbare, arrêtez ;
Barbare Anglais, percez mon ſein timide.

Diſant ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De ſon amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux ſatin, ce ſein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand peine paré.
Le beau Français que ſa bleſſure irrite,
Sur le Breton vole & ſe précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroſer mes écrits de ſes pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper ſa maîtreſſe charmante.
Ce fer mortel, cette lame ſanglante
Perçait ce cœur, ce ſiége des amours,
Qui pour lui ſeul fut embraſé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,

Nommant encor La Trimouille ... & la mort,
L'affreuſe mort déjà s'emparait d'elle ;
Elle le ſent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer, & de ſa faible main,
De ſon amant touchant encor le ſein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame & ſes ſanglots :
Et j'aime .... j'aime ... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son La Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il eſt tombé près d'elle
Sans connaiſſance : il était dans ſes bras
Teint de ſon ſang, & ne le ſentait pas.
A ce ſpectacle épouvantable & tendre,
Paul Tirconel demeura quelque tems
Glacé d'horreur ; l'uſage de ſes ſens
Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas que rien ne put toucher, (*b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure :
Il ſecourut Dorothée, il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en mignature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les tems, & dans toute aventure.

On voit dans l'un La Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds. Les traits de son visage
Sont fiers & doux : la grace & le courage
Y sont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit, il est digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorsqu'au second portrait
Il s'apperçut qu'on l'avait peint lui-même.
Il se contemple ; il se voit trait pour trait.
Quelle surprise ! en son ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu *Carminetta* la belle,
Noble & galante, aux Anglais peu cruelle,
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laissant grosse, il eut la complaisance
De lui donner pour adoucir l'absence,
Ce beau portrait que du Lombard *Bélin* (c)
La main savante a mis sur le vélin.
De Dorothée, hélas ! elle fut mère ;
Tout est connu, Tirconel est son père.

Il était froid, indifférent, humain,
Mais généreux & dans le fonds humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ses atteintes amères,
Ses traits sur eux font des impressions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aisément ouverts aux passions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds,

De ſon beau ſang la mort s'eſt aſſouvie;
Il la contemple, & ſes yeux ſont noyés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en arroſe, il l'embraſſe cent fois,
De hurlemens il étonne les bois;
Et maudiſſant la fortune, la guerre,
Tombe à la fin ſans haleine & ſans voix

A ces accens tu r'ouvris la paupière,
Tu vis le jour, La Trimouille, & ſoudain
Tu déteſtas ce reſte de lumière:
Il retira ſon arme meurtrière
Qui traverſait cet adorable ſein,
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé
D'un coup mortel il eſt bientôt percé,
Et de ſon ſang ſa maîtreſſe eſt baignée.

Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,
Les Ecuyers, les prêtres accoururent,
Epouvantés du ſpectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent,
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux amans au ſéjour ténébreux.

Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, & rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent,
Au camp du roi ſes prêtres le portèrent;

Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur le champ.
Il détesta depuis cette aventure
Et femme & fille, & toute la nature.
Il monte un barbe ; & courant sans valets,
L'œil morne & sombre, & ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans son humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque & passe à sa terre natale :
C'est-là qu'il prit la robe monacale
De St. Bruno : (*d*) c'est-là qu'en son ennui
Il mit le ciel entre le monde & lui,
Fuyant ce monde, & se fuyant lui-même ;
C'est-là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

Quand le roi Charle, Agnès, & la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on apperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux & si long-tems heureux,
Souillés de sang & couverts de poussière :
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troye,
Quand de la mort Hector devint la proie ;
Et lorsqu'Achille en modeste vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, (*e*)

Les pieds liés & la tête pendante
Après ſon char qui volait ſur des morts ;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand ſon époux paſſa les ſombres bords.

La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preſſait le roi qui pleurait dans ſes bras ;
Et lui diſait : Mon cher amant, hélas !
Peut-être un jour nous ſerons l'un & l'autre
Portés ainſi dans l'empire des morts :
Ah ! que mon ame auſſi-bien que mon corps
Soit à jamais unie avec la vôtre.

A ces propos qui portaient dans les cœurs
La triſte crainte & les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;
C'eſt par le ſang : prenons demain les armes.
Voyez, ô roi ! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De La Trimouille & de ſa Dorothée :
Un roi doit vaincre ; & non pas ſoupirer.



Charmante Agnès, cessez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce & bonne.
A son amant, Agnès doit inspirer
Des sentimens dignes de sa couronne.
Agnès reprit : Ah! laissez-moi pleurer.





NOTES.

(a) Vous favez, mon cher lecteur, qu'Hector & Ménélas fe battirent, & qu'Hélène les regardait faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu : auffi notre nation eft bien plus vertueufe que celle des Grecs. Nos femmes font galantes, mais au fond elles font beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon philofophe chrétien. Tom. XII. pag. 169.

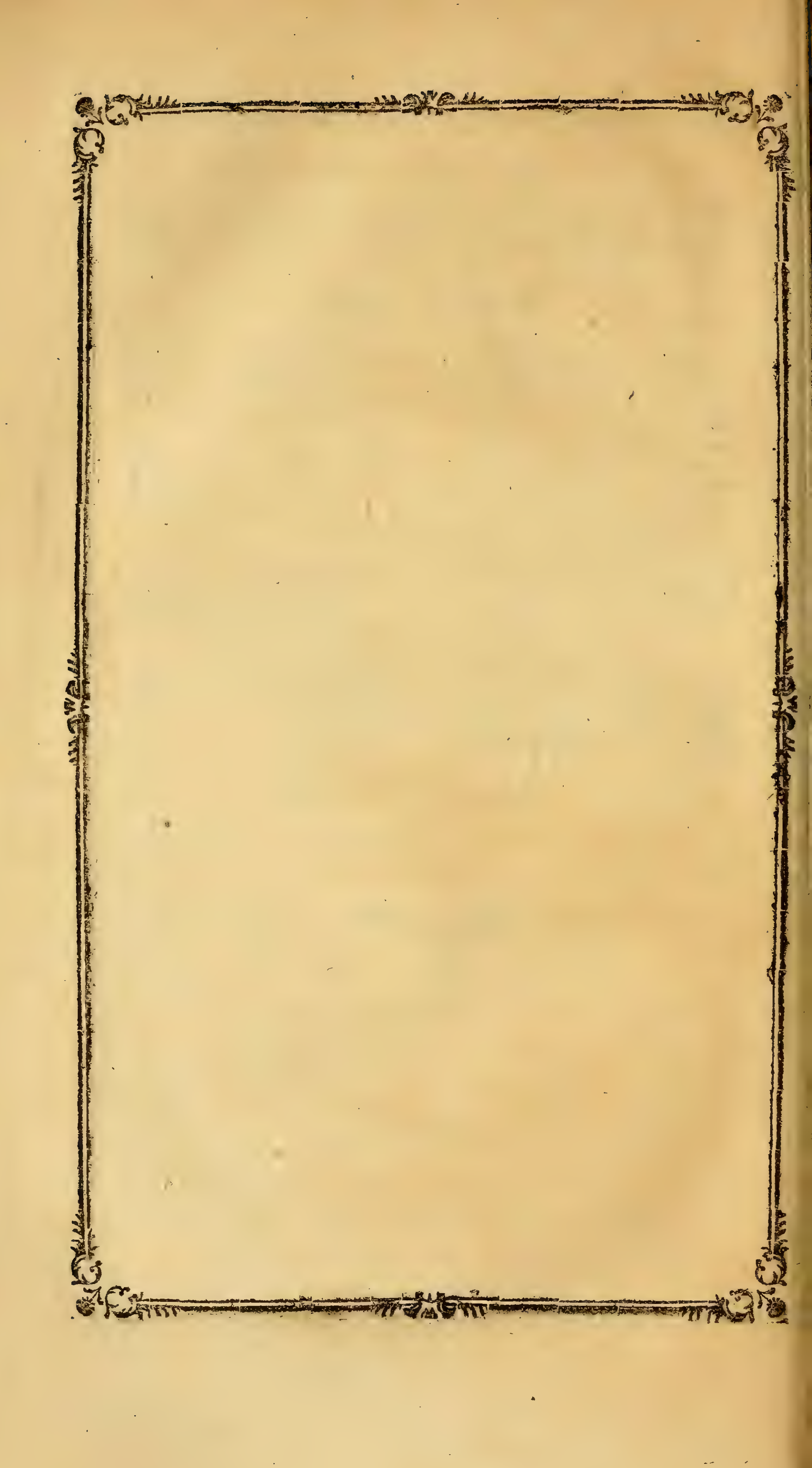
(b) Je crois que notre auteur entend par ces mots *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refufa l'hofpitalité à Perfée. Il le laiffa coucher dehors, & Jupiter l'en punit, comme chacun fait, en le changeant en montagne.

(c) Ce Bélin était en effet un contemporain, ce fut lui qui depuis peignit Mahomet fecond.

(d) Vous favez que Bruno fonda les Chartreux après avoir vu ce chanoine de Magdebourg qui parlait après fa mort.

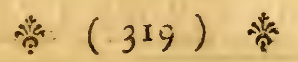
(e) Je foupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.







Chant XX.



CHANT VINGTIEME.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de son âne ; belle résistance de la Pucelle.

L'Homme & la femme eſt choſe bien fragile,
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vaſe eſt beau, mais il eſt fait d'argile :
Un rien le caſſe : on peut le rajuſter ;
Mais ce n'eſt pas entrepriſe facile.
Gardez ce vaſe avec précaution,
Sans le ternir : croyez-moi, c'eſt un rêve,
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve
Et le vieux Lot & l'aveugle Samſon,
David le ſaint, le ſage Salomon,
Et vous ſurtout, ſexe doux, ſexe aimable
Tant du nouveau que du vieux teſtament,
Et de l'hiſtoire, & même de la fable.
Sexe dévot je pardonne aiſément
Vos petits tours & vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avouerai qu'il eſt de certains cas,
De certains goûts que je n'excuſe pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un ſinge,
Gros, court, tanné, tout velu ſous le linge,
Comme un blondin careſſé dans vos bras.

J'en ſuis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être
Qu'un fat en robe, & qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable à qui j'ai conſacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous inſtruire il eſt tems de connaître
L'erreur de Jeanne, & comme un beau griſon
Pour un moment égara ſa raiſon;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt le ſage Tritême,
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encor au fond de ſa chaudière,
En blaſphémant cherchait l'occaſion
De ſe venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'eſtramaçon
Son chef tondu fut privé de ſon tronc.
Il s'écriait à Belzébut; mon père
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne ſévère?
J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor ſur le viſage.
Pour ſe venger l'amphibie animal
Vint s'adreſſer à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conſpirent,
Contre une femme. Hélas! le plus ſouvent
Pour les ſéduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-tems tous les trois ils apprirent

Que Jeanne d'Arc deſſous ſon cotillon
Gardait les clefs de la ville aſſiégée ;
Et que le ſort de la France affligée
Ne dépendait que de ſa miſſion.
L'eſprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte obſerver ſur la terre
Ce que faiſaient ſes amis d'Angleterre ;
En quel état & de corps & d'eſprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.

Le roi, Dunois, La Trimouille & la belle
Agnès, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des aſſiégés la brêche réparée
Aux aſſaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eſt retirée.
Les citoyens, le roi Charle & Bedfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte & s'endort.

Muſes, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez & Dunois & Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégaſe aux deux longues oreilles,
Qui combattit ſous Jeanne & ſous Dunois

Les ennemis des filles & des rois.
Vous l'avez vu ſur ſes ailes dorées
Porter Dunois aux Lombardes contrées :
Il en revint : mais il revint jaloux :
Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu ſacré dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'eſt uſé.
Tout eſt flétri ; la force languiſſante
De la nature en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flamme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus, Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, abbés, colonels, conſeillers,
Gens du bel air, & même cordeliers,
En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or .

Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor,
Il n'était qu'homme, & c'est bien peu de chose.

L'abbé Tritême, esprit sage & discret,
Et plus savant que le pédant Larchet, (*a*)
Modeste auteur de cette noble histoire,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire,
Quand il fallut aux siècles à venir
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée.
Elle tomba. Mais son ame agitée
Se rassura, faisant réflexion
Sur la malice & le pouvoir du diable.

Du genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession;
Il prend les gens en sa possession.
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, séduisit autrefois
Ma chère mère un soir au coin d'un bois, (*b*)
Dans son jardin. Ce serpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chassa de son beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes & nos filles.
Le bon Tritême en avait dans son tems
Vu de ses yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand-homme raconte

Du ſaint baudet l'inſolence & la honte.

La groſſe Jeanne au viſage vermeil
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappellait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté,
A ſaint Denis n'en donna pas la gloire;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même;
Et qu'une femme en toute occaſion
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſi-tôt qu'on ſe fourvoie.

Le tentateur qui ne néglige rien
Prenait ſon tems; il le prend toujours bien.
Il eſt partout: il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art
Approfondi par Ovide & Bernard. (c)

L'âne éclairé ſurmonta toute honte;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où dans un doux repos,

Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux :
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, & ſurtout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

Où ſuis-je, ô ciel! s'écria Jeanne d'Arc:
Qu'ai-je entendu ? par St. Luc! par St. Marc!
Eſt-ce mon âne! ô merveille! ô prodige!
Mon âne parle, & même il parle bien.

L'âne à genoux compoſant ſon maintien;
Lui dit: ô d'Arc! ce n'eſt point un preſtige.
J'avais parlé deux fois à Balaam.
Voyez en moi l'âne de Canaan.
Le juſte ciel récompenſa mon zèle.
Au vieil Enoc bientôt on me donna,
Enoc avait une vie immortelle;
J'en eus autant; & le maître ordonna
Que le ciſeau de la parque cruelle
Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printems.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement:
Il m'ordonna de vivre chaſtement;
C'eſt pour un âne une terrible affaire.
Jeune & ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,

Le jour, la nuit, tout excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier fot homme
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament;
La chair fe tut; je n'eus point de faibleffes,
Je vécus vierge; or favez-vous comment?
Dans le pays il n'était point d'âneffes.
Je vis couler content de mon état
Plus de mille ans dans ce doux célibat.

Lorfque Bacchus vint du fond de la Grèce
Porter le thyrfe, & la gloire & l'ivreffe
Dans les pays par le Gange arrofés,
A ce héros je fervis de trompette: (*d*)
Les Indiens par nous civilifés
Chantent encor ma gloire & leur défaite.
Silène & moi nous fommes plus connus
Que tous les grands qui fuivirent Bacchus:
C'eft mon nom feul, ma vertu fignalée
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.

Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorfque faint George à vos Français fi dur,
Ce fier faint George aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un courfier d'Angleterre,
Quand faint Martin fameux par fon manteau (*f*)
Obtint encor un cheval affez beau,
Monfieur Denis qui fait comme eux figure
Voulut comme eux avoir une monture;
Il me choifit, près de lui m'appella.

Il me fit don de deux brillantes ailes.
Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
Du grand faint Roch le chien me fétoya. (*g*)
J'eus pour ami le porc de faint Antoine,
Célefte porc, emblême de tout moine :
Détrilles d'or mon maître m'étrilla :
Je fus nourri de nectar, d'ambrofie.
Mais, ô ma Jeanne, une fi belle vie
N'approche pas du plaifir que je fens,
Au doux afpect de vos charmes puiffans.
Le chien, le porc, & George & Denis même,
Ne valent pas votre beauté fuprême.
Croyez furtout que de tous les emplois,
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus felon mon choix,
Et dont je fuis peut-être le plus digne,
Eft de fervir fous vos auguftes loix.
Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y fuis encor; le ciel eft dans vos yeux.

A ce difcours peut-être téméraire,
Jeanne fentit une jufte colère :
Aimer un âne & lui donner fa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur
Après avoir fauvé fon innocence
Des muletiers & des héros de France,
Après avoir, par la grace d'en-haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut.

Mais que cet âne, ô ciel! a de mérite!
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, disait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne & confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers,
Les fiers tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des glaces boréales,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Céïlan.
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée;
Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.

L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes & les dieux,
Son arc en main planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur le sens lourd d'une ame si grossière.
Vers son amant elle avança la main,
Sans y songer, puis la tira soudain.
Elle rougit, s'effraie & se condamne;
Puis se rassure, & puis lui dit : bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir,

Refpectez plus ma gloire & mon devoir,
Trop de diftance eft entre nos efpèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendreffes ;
Gardez-vous bien de me pouffer à bout.

L'âne reprit ; l'amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête (*h*)
Sans ceffer d'être une perfonne honnête.
Connaiffez-vous la fille de Minos, (*i*)
Pour un taureau négligeant des héros,
Et foupirant pour fon beau quadrupède ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Phillire avait favorifé
Le dieu des mers en cheval déguifé.

Il pourfuivait fon difcours ; & le diable
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniffait ces exemples frappans ;
Et mettait l'âne au rang de nos favans.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ftupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui fufcitait.
Il entre, il voit ; ô prodige ! ô merveille !
Le poffédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainfi confondue,

Lorſqu'en un rets formé de fil d'airain,
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abyme il affermit ſes pas;
Il la ſoutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne & rentre en elle-même.
Comme un ſoldat dans ſon poſte endormi,
Qui ſe réveille aux premières alarmes,
Frotte ſes yeux, ſaute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte & fond ſur l'ennemi.

De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de ſon chevet;
Elle la prend; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne & Dunois fondent ſur le malin;
Le malin court, & ſa voix effrayante
Font retentir Blois, Orléans, & Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ſes cris.
Satan fuyait, mais dans ſa courſe prompte
Il veut venger les Anglais & ſa honte;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame;
Il était sûr de gouverner cette ame,
C'était ſon bien; le perfide eſt inſtruit
Du mal ſecret qui tient la préſidente;

Il ſait qu'elle aime & que Talbot l'enchante ;
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit,
Il la dirige, il l'enflamme, il eſpère
Qu'elle pourra prêter ſon miniſtère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot & ſes fiers combattans :
En travaillant pour ſes Anglais qu'il aime,
Il ſait aſſez qu'il combat pour lui-même.





NOTES.

(*a*) LE pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collège qui dans un livre de critique assure, d'après Hérodote, qu'à Babylone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion, & que tous les jeunes Gaulois étaient sodomites.

(*b*) Voilà comment il convient de parler du diable, & de tous les diables qui ont succédé aux furies, & de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On sait assez que Satan, Belzébut, Astaroth, n'existent pas plus que Tisiphone, Alecton & Mégère. Le sombre & fanatique Milton, de la secte des indépendans, détestable secretaire en langue latine du parlement nommé le Croupion, & détestable apologiste de l'assassinat de Charles I, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, & peindre le diable déguisé en cormorant & en crapaud; & faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande salle. Ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(*c*) Bernard, auteur de l'opéra de Castor & Pollux, & de quelques piéces fugitives, a fait un art d'aimer comme Ovide; mais cet ouvrage n'est pas encor imprimé.

(*d*) C'est l'âne de Silène qui est assez connu; on tient qu'il servit de trompette.

(*e*) L'âne d'Apulée ne parla point; il ne put jamais prononcer que *oh* & *non*, mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'Apuleïus en deux volumes in-4°. *cum notis ad usum Delphini.* Au reste on attribua de tout tems les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade & dans l'odyssée; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, & dans Esope, &c.

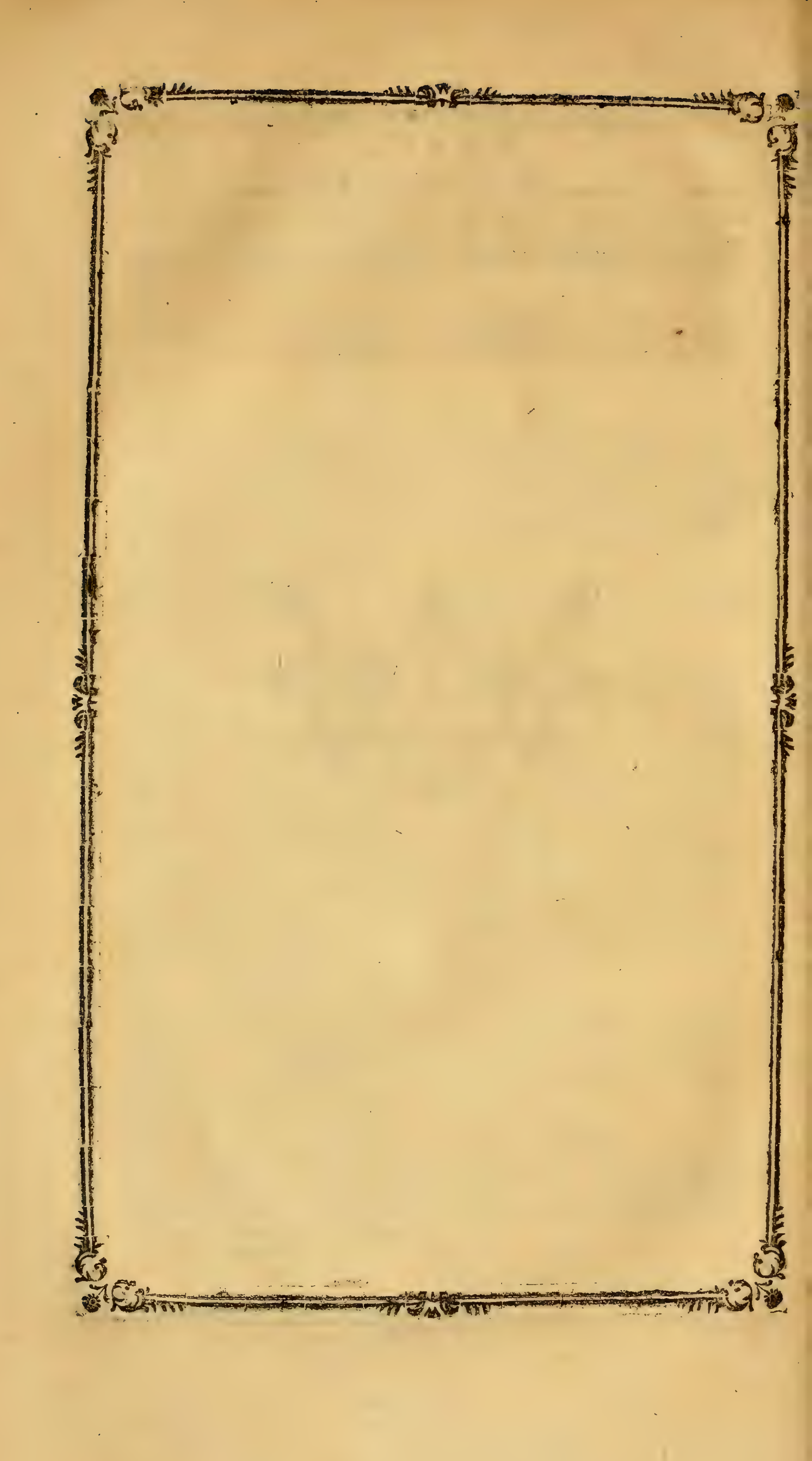
(*f*) Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de son manteau.

(*g*) St. Roch qui guérit de la peste est toujours peint avec un chien, & St. Antoine est toujours suivi d'un cochon.

(*h*) Léda ayant donné ses faveurs à son cigne, accoucha de deux œufs.

(*i*) Pasiphaé amoureuse d'un Taureau, en eut le Minotaure. Phillire eut d'un cheval le centaure Chiron précepteur d'Achille : ce ne fut point Neptune, mais Saturne qui prit la forme d'un cheval ; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.







Chant XXI.

CHANT VINGT-UNIEME.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrette Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piquure
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le tems, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même instant,
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé,
On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe, & fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,

De ces desirs dont l'excès vous poursuit.

Profanateurs indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire,
Vils écrivains qui du mensonge épris
Falsifiez les plus sages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour son grison sentit ce feu profane ;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, (a)
Vous insultez son sexe & sa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de respect aux dames ;
Ne dites point que Jeanne a succombé :
Dans cette erreur nul savant n'est tombé ;
Nul n'avança des faussetés pareilles ;
Vous confondez & les faits & les tems,
Vous corrompez les plus rares merveilles,
Respectez l'âne & ses faits éclatans ;
Vous n'avez pas ses fortunés talens ;
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle en cette occasion
Vit d'un regard de satisfaction
Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne ;
C'est vanité qu'à son sexe on pardonne,
C'est amour-propre & non pas l'autre amour.

Pour achever de mettre en tout son jour
De Jeanne d'Arc le lustre interniffable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers transports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,

Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois comme aucun ne l'ignore;
C'eſt le bâtard que ſon grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les diſcours,
On peut ſentir un vain deſir de plaire;
Cette paſſade, innocente & légère,
Ne trahit point de fidelles amours.

C'eſt dans l'hiſtoire une choſe avérée
Que ce héros, ce ſublime Dunois
Etait bleſſé d'une flèche dorée
Qu'amour tira de ſon premier carquois.
Il commanda toujours à ſa tendreſſe;
Son cœur altier n'admit point de faibleſſe,
Il aimait trop & l'état & le roi,
Leur intérêt fut ſa première loi.

O Jeanne! il ſait que ton beau pucelage
De la victoire eſt le précieux gage:
Il reſpectait Denis & tes appas.
Semblable au chien courageux & fidèle,
Qui réſiſtant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix & ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleſte
Avait parlé de ſa flamme funeſte,
Dunois voulut en parler à ſon tour.
Il eſt des tems où le ſage s'oublie.

C'était ſans doute une grande folie
Que d'immoler ſa patrie à l'amour.

C'était tout perdre ; & Jeanne encor honteuſe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réſiſtait mal à ceux de ſon héros.
L'amour preſſait ſon ame vertueuſe :
C'en était fait, lorſque ſon doux patron
Du haut du ciel détacha ſon rayon.
Ce rayon d'or, ſa gloire & ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure
Quand il chercha par ſes ſoins vigilans
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce ſaint rayon frappant au ſein de Jeanne,
En écarta tout ſentiment profane.
Elle cria, cher bâtard, arrêtez,
Il n'eſt pas tems, nos amours ſont comptés :
Ne gâtons rien à notre deſtinée ;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu ſous qui le Breton tremble,
Ait du pays chaſſé l'uſurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit,
Il écouta l'oracle & ſe ſoumit.
Jeanne reçut ſon pur & doux hommage,
Modeſtement ; & lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de ſa ſœur.
Dans leurs deſirs tous deux il ſe continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.

Denis les voit, Denis très-fatisfait,
De fes projets preffa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ftratagême.
Exploit nouveau pour fes Anglais hautains,
Tous gens fenfés ; mais plus hardis que fins.

O dieu d'amour ! ô faibleffe ! ô puiffance !
Amour fatal tu fus prêt de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'ofait plus efpérer,
Ce que Bedfort & fon expérience,
Ce que Talbot & fa rare vaillance
Ne purent faire, amour, tu l'entrepris !
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.

Si dans le cours de fes vaftes conquêtes
Il effleura de fes flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq fens de notre préfidente.
Il la frappa de fa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale efcalade,
L'affaut fanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorfque Talbot & fes fières cohortes
Avaient brifé les remparts & les portes,
Et que fur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.

L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la discorde, & Bellone, & le sort
Arment son bras, ministre de la mort.

La présidente avait une ouverture
Dans son logis, auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant.
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé ; ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était toute en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois d'une loge grillée ;
Madame Audou (*b*) dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait *Baron* cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêlait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.

Chez la Louvet vous savez que le diable
Etait entré sans se rendre importun ;
Et que le diable & l'amour, c'est tout un :
L'arcange noir, de mal insatiable,

Prit la cornette & les traits de Suzon,
Qui dès long-tems ſervait dans la maiſon;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coëffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa dame, & puis l'autre pour elle.
Satan caché ſous l'air de la donzelle
Tint ce diſcours à notre groſſe belle

Vous connaiſſez mes talens & mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur,
Votre intérêt d'aſſez près me concerne.
Mon grand couſin eſt de garde ce ſoir
En ſentinelle à certaine poterne;
Là ſans riſquer que votre honneur ſoit terne,
Le beau Talbot peut en ſecret vous voir.
Ecrivez-lui, mon grand couſin eſt ſage,
Il vous fera très-bien votre meſſage.
La préſidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté: chaque mot porte à l'ame
La volupté, les deſirs & la flamme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot habile, ainſi que tendre,
Au rendez-vous fit ſerment de ſe rendre.
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaiſirs il irait à la gloire;
Et tout fut prêt, afin qu'au ſaut du lit
Il ne fît plus qu'un ſaut à la victoire.

Il vous ſouvient que le frère Lourdis

Fut envoyé par le grand ſaint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre ſervice.
Il était libre & chantait ſon office,
Diſait ſa meſſe, & même confeſſait.
Le preux Talbot ſur ſa foi le laiſſait;
Ne jugeant pas qu'un ruſtre, un imbécille,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feſſer publiquement,
Pût traverſer un général habile.
Le juſte ciel en jugeait autrement.
Dans ſes décrets il ſe complaît ſouvent
A ſe moquer des plus grands perſonnages.
Il prend les ſots pour confondre les ſages.
Un trait d'eſprit venant du paradis
Illumina le crâne de Lourdis.
De ſon cerveau la matière épaiſſie
Devint légère, & fut moins obſcurcie;
Il s'étonna de ſon diſcernement.
Las! nous penſons, le bon Dieu ſait comment!
Connaiſſons-nous quel reſſort inviſible
Rend la cervelle ou plus ou moins ſenſible?
Connaiſſons-nous quels atômes divers
Font l'eſprit juſte, ou l'eſprit de travers?
Dans quels recoins du tiſſu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère,
Et quel levain chargé d'un froid poiſon
Forme un Terſite, un Zoïle, un Fréron?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la cigue éclore;
La cauſe en eſt au doigt du créateur;

Elle eſt cachée aux yeux de tout docteur,
N'imitons pas leur babil inutile.

Lourdis d'abord devint très-curieux,
Utilement il employa ſes yeux.
Il vit marcher ſur le ſoir vers la ville
Des cuiſiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gelinotes, perdrix;
De gros flacons à panſe ciſelée
Rafraîchiſſaient dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Citeaux (*c*) dans ſes caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en ſilence,
Lourdis alors fut rempli de ſcience,
Non de latin, mais de cet art heureux
De ſe conduire en ce monde ſcabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accord, attentif, aviſé,
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainſi l'on voit en tout tems ſes pareils
De la cuiſine entrer dans les conſeils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groſſier bourgeois,
Puis ſe gliſſant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits & tantôt inſolens,
Renards ou loups, ou ſinges, ou ſerpens:

Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

Notre Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mène au royal quartier ;
En ſon eſprit roulant ce grand myſtère,
Il va trouver Bonifoux ſon confrère.
Dom Bonifoux en ce même moment
Sur les deſtins rêvait profondément ;
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins & les tems,
Les petits faits, les grands événemens
Et l'autre monde, & le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cauſe & l'admire,
Il en ſuit l'ordre : il ſait qu'un rendez-vous,
Peut renverſer ou ſauver un empire.
Le confeſſeur ſe ſouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lys d'or
En champ d'albâtre à la feſſe d'un page ;
D'un page Anglais : ſurtout il enviſage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui ſurtout l'étonne davantage,
C'eſt le bon ſens, c'eſt l'eſprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin ſaint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

Lourdis ſe fait préſenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie.
Sur ſa beauté lui fait ſon compliment,
Et ſur le roi. Puis il lui dit comment

Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le ſoir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eſt attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, uſer d'un ſtratagême :
Suivre Talbot, & le ſurprendre là,
Comme Samſon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propoſez cette affaire,
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penſez-vous que le roi
Puiſſe toujours être amoureux de moi ?
Je n'en ſais rien ; je penſe qu'il ſe damne,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abſout. Ah ! qu'ils ſont fortunés
Ceux qui pour vous ſeront un jour damnés !
Agnès reprit, moine, votre réponſe
Eſt bien flatteuſe, & de l'eſprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit, auriez-vous par haſard
Chez les Anglais vu le jeune Monroſe ?
Le moine noir, l'entendit finement ;
Oui, je l'ai vu, dit-il, il eſt charmant.
Agnès rougit, baiſſe les yeux, compoſe
Son beau viſage ; & prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit cloſe
Au cabinet de ſon cher Suzerain.

Lourdis y fit un diſcours plus qu'humain.
Le roi Charlot qui ne le comprit guère,
Fit aſſembler ſon conſeil ſouverain,

Ses aumôniers, & son conseil de guerre.
Jeanne au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès d'une façon gentille
Discrètement travaillant à l'aiguille,
De tems en tems donnait de bons avis
Qui du roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot & sa maîtresse.
Tels dans les cieux le soleil & Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise : (*d*)
On prépara cette grande entreprise
Qui demandait & la tête & la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche & pénible & savante,
Effort de l'art que dans l'histoire on vante.
Entre la ville & l'armée on passa.
Vers la poterne enfin on arriva.
Talbot goûtait avec sa présidente
Les premiers fruits d'une union naissante,
Se promettant que du lit aux combats
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient suivre à la file.
L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
Mais ses guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,
Bâillaient encor & se mouvaient à peine.
L'un contre l'autre il dormaient dans la plaine.
O grand miracle! ô pouvoir de Denis!

Jeanne & Dunois, & la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déjà ſous les murs d'Orléans
Les longs foſſés du camp des aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeanne avançait en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin ;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon :

« Toi qui daignas à ma faibleſſe obſcure
» Dans dom Remi confier cette armure,
» Sois le ſoutien de ma fragilité,
» Pardonne-moi, ſi quelque vanité
» Flatta mes ſens quand ton âne infidele
» S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
» Mon cher patron, daigne te ſouvenir
» Que c'eſt par moi que tu voulus punir
» De ces Anglais les ardeurs enragées
» Qui polluaient des nonnes affligées.
» Un plus grand cas ſe préſente aujourd'hui
» Je ne puis rien ſans ton divin appui.
» Prête ta force au bras de ta ſervante,
» Il faut ſauver la patrie expirante,
» Il faut venger les lys de Charles ſept
» Avec l'honneur du préſident Louvet.
» Conduis à fin cette aventure honnête,

» Ainſi le ciel te conſerve la tête !

Du haut du ciel ſaint Denis l'entendit.
Et dans le camp ſon âne la ſentit :
Il ſentit Jeanne : & d'un battement d'aile,
La tête haute il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de ſa tendreſſe impure.
Je fus, dit-il, poſſédé du démon ;
Je m'en repens : il pleure, il la conjure
De le monter ; il ne ſaurait ſouffrir
Que ſous ſa Jeanne une autre oſe courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile aſine.
Au pénitent ſa grace elle accorda :
Feſſa ſon âne, & lui recommanda
D'être à jamais plus diſcret & plus ſage.
L'âne le jure : & rempli de courage,
Fier de ſa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de ſang, de membres diſperſés,
Coupe cent cous l'un ſur l'autre entaſſés.

Dans ſon croiſſant de la nuit la courière
Lui fourniſſait ſa douteuſe lumière.
L'Anglais ſurpris, encor tout étourdi
Regarde en-haut d'où le coup eſt parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;

La troupe fuit égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles se voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ses coups se présentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés
Tombant en foule & par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
La voix de l'âne inspire la terreur :
Jeanne d'en-haut étend son bras vengeur,
Poursuit, pourfend, perce, coupe, déchire;
Dunois assomme : & le bon Charles tire
A son plaisir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot tout enivré des charmes
De sa Louvet, & de plaisirs rendu
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes ;
Il en triomphe ; il disait à part soi,
Voilà mes gens, Orléans est à moi.
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes.
Dans cet espoir Talbot encouragé
Donne à sa belle un baiser de congé.
Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer qui toujours le suivait.
Grand confident & rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.

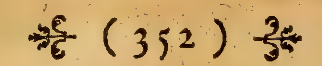
Entrez, amis, saisissez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut sa joie.
Au-lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne:
Talbot frémit, la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient, *vive le roi*,
A boire, à boire, avançons, marche à moi.
A moi Gascons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

Talbot remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre.
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il est Anglais; l'écuyer le seconde:
Talbot & lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, & tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repoussent les flots;
Mais à la fin leur vigueur épuisée
Cède aux Français une victoire aisée.
Talbot se rend, mais sans être abattu.
Jeanne & Dunois prisèrent sa vertu.
Ils vont tous deux de manière engageante
Au président rendre la présidente.
Sans nul soupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne savent jamais rien.
Louvet toujours, ignora que la France

A sa Louvet devait sa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudissait,
Sur son cheval saint George frémissait;
L'âne entonnait son octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès soupa dans Orléans.
La même nuit, la fière & tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé son bel âne,
De son serment accomplissant les loix,
Tint sa parole à son ami Dunois.
Lourdis mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encor : *Anglais! elle est Pucelle!*

FIN.





NOTES.

(*a*) L'AUTEUR du teſtament du cardinal Albéroni, & de quelques autres livres pareils, s'aviſa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de ſa façon qui ſont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué qui ſe refugia à Lauſanne & en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

(*b*) On ſent bien qu'ici le nom de madame Audou, eſt ſubſtitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la paſſion pour Baron le comédien.

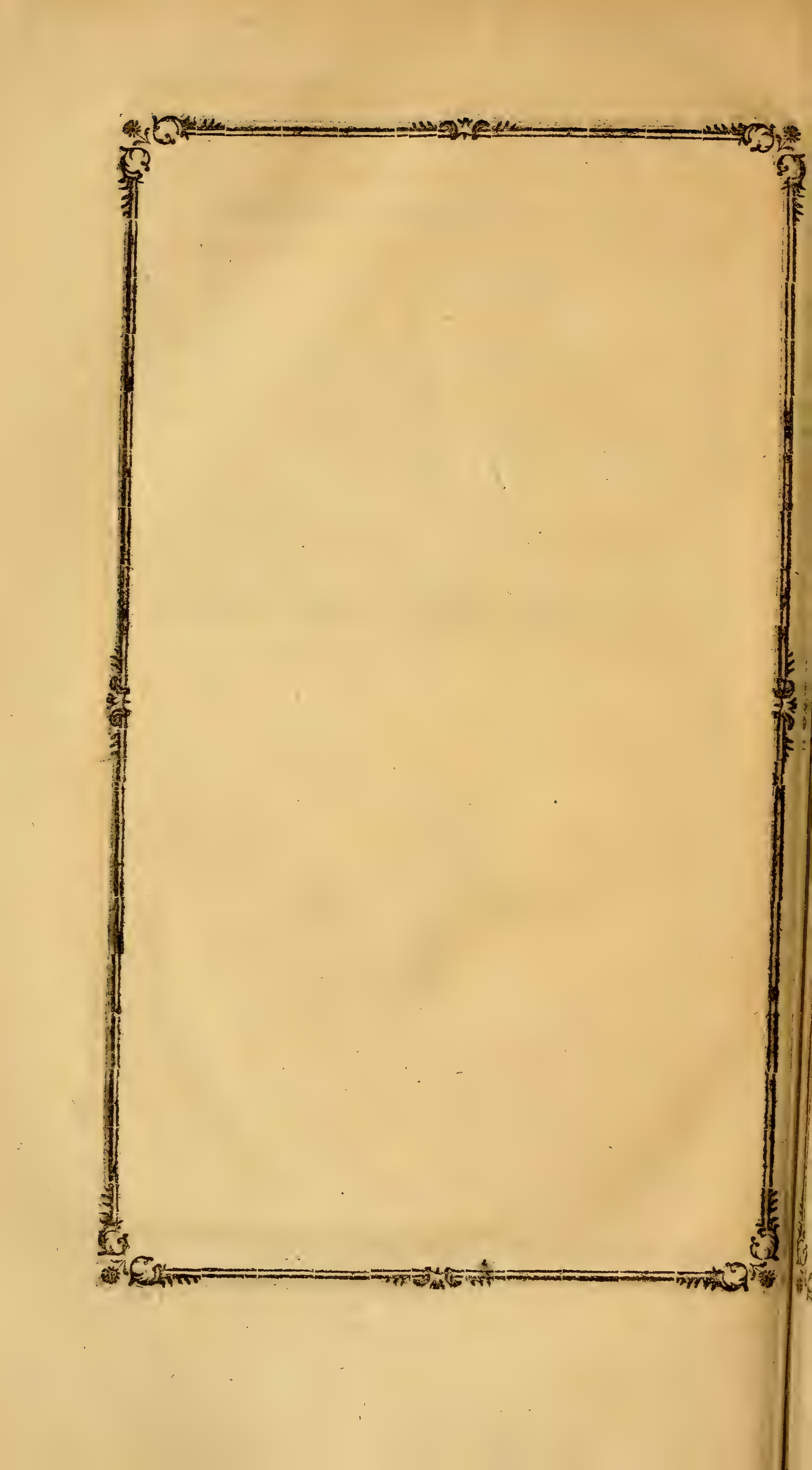
(*c*) Il y a dans Citeaux & dans Clervaux une groſſe tonne, ſemblable à celle d'Heidelberg; c'eſt la plus belle relique du couvent.

(*d*) Aphrodiſe eſt le nom grec de Vénus; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs ſont ſonores! que cette écume eſt une belle allégorie! Voyez Héſiode. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne ſoient ſouvent l'emblême de la vérité.



LE

TEMPLE DU GOUT.





LE
TEMPLE DU GOUT. (a)

LE cardinal oracle de la France,
Non ce mentor, qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce nestor, qui du Pinde est l'appui,
Qui des savans a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous;
Qui les éclaire, & qui règne sur nous,
Par les attraits de sa douce éloquence;
Ce cardinal, qui sur un nouveau ton,
En vers latins fait parler la sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce (b),

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour, qu'il voulait que j'allasse avec lui au temple du goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au temple de l'amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise;
Hélas! je connais assez peu
Les loix de cette aimable dieu;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau paradis,
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette église.

Mais de l'autre pape & de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible ;
Car la sorbonne ose assurer,
Que le saint Père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible :
Mais pour moi, quand je vous entends,
D'un ton si doux & si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirais presque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, & dans le temple du goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous; je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélérinage
Aussi-tôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage :
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera ;
A la cour on murmurera ;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide, qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin, (*c*) vous fûtes du voyage,
Vous, que le goût ne ceſſe d'inſpirer,
Vous dont l'eſprit ſi délicat, ſi ſage,
Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, ſans s'égarer,
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux eſprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obſtacles. D'abord nous trouvâmes meſſieurs Baldus, Scioppius, Lexicocraſſus, Scriblerius; une nuée de commentateurs, qui reſtituaient des paſſages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'apperçus les Daciers (*d*), les Saumaiſes (*e*)
Gens hériſſés de ſavantes fadaiſes,
Le teint jauni, les yeux rouges & ſecs,
Le dos courbé ſous un tas d'auteurs grecs,
Tous noircis d'encre, & coëffés de pouſſière.
Je leur criai de loin, par la portière:
N'allez-vous point dans le temple du goût,
Vous décraſſer? Nous, meſſieurs? point-du-tout:
Ce n'eſt pas là, grace au ciel, notre étude:
Le goût n'eſt rien: nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on penſa; mais nous ne penſons point.

Après cet aveu ingénu, ces meſſieurs voulurent abſolument nous faire lire certains paſſages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampſaque, que Scaliger avait eſtropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoiſie, & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de ſculpteurs, de doreurs, de faux connaiſſeurs, de flatteurs. Ils tournaient le dos au temple du goût.

D'un air content l'orgueil se reposait,
Se panavait sur son large visage :
Et mon Crassus, tout en ronflant disait :
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage :
Du goût, messieurs, j'en suis pourvu surtout ;
Je n'appris rien, je me connais à tout :
Je suis un aigle en conseil, en affaires :
Malgré les vents, les rocs & les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire,
Où tous les arts soient en foule entassés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle, obéissez.
Il dit, & dort. Aussi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain maçon en vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
Nul vestibule, encore moins de façade ;
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseurs ;
Grands cabinets, sallon sans profondeur ;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église ;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.
    Réveillez-vous, monseigneur, je vous prie,
Criait un peintre, admirez l'industrie
De mes talens ; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'est moi qui fais annoblir la nature :
J'y couvrirais plafonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
    Crassus s'éveille ; il regarde, il rédige ;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ses côtés, un petit curieux,
Lorgnette en main, disait : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre chapelle ;

Sur ma parole achetez ce tableau,
C'eſt Dieu le Père en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du (*f*) Vateau.
Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux-eſprits écumeur mercénaire,
Tout Bellegarde à ſes yeux étalait,
Gacon, le noble, & juſqu'à Des-Fontaines;
Recueils nouveaux, & journaux à centaines:
Et Monſeigneur voulait lire, & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au temple, ſans autre mauvaiſe fortune; mais la route eſt plus dangereuſe que je ne penſais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuſcade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du ſalut,
Eſt cent fois tenté par le diable,
Avant d'arriver à ſon but.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la muſique qu'il n'avait jamais appriſe, & encore plus fou de la muſique italienne, qu'il ne connaiſſait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & eſtropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il faiſait exécuter alors un long récitatif français, mis en muſique par un Italien, qui ne ſavait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette eſpèce de muſique, qui n'eſt qu'une déclamation notée, eſt néceſſairement aſſervie au génie de la langue, & qu'il n'y a rien de ſi ridicule que des ſcènes françaiſes chantées à l'italienne, ſi ce n'eſt de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieuſe & ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.
Ainſi que ſon eſprit, tout peuple a ſon langage,

Ses ſons & ſes accens, à ſa voix ajuſtés,
Des mains de la nature exactement notés:
L'oreille heureuſe & fine en ſent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lully ſut ſe ranger;
Il embellit notre art, au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuſes, mon homme répondit en ſecouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà ſon concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon-ſens,
Défiguraient ſur des tons glapiſſans,
Des vers français, en fredons italiques.
Une bégueule en lorgnant ſe pâmait;
Et certain fat, ivre de ſa parure,
En ſe mirant chevrotait, frédonnait;
Et de l'index battant faux la meſure,
Criait, *Bravo*, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortîmes au plus vîte: ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au temple du goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme & durable:
Puis juſqu'au ciel on exhauſſa
Le faîte de ce temple aimable.
L'univers entier l'encenſa.
Le Romain long-tems intraitable,
Dans ce ſéjour s'apprivoiſa.
Le muſulman, plus implacable,
Conquit le temple, & le raſa.
En Italie on ramaſſa
Tous les débris, que l'infidèle

Avec fureur en difperfa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER ofa
En bâtir un fur ce modèle.
Sa poftérité méprifa
Cette architecture fi belle.
Richelieu vint, qui répara
Le temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora:
Colbert fon miniftre fidèle,
Dans ce fanctuaire attira
Des beaux-arts la troupe immortelle.
L'Europe jaloufe admira
Ce temple en fa beauté nouvelle;
Mais je ne fais s'il durera.
   Je pourrais décrire ce temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple;
Mais n'abufons point de l'exemple
De tant de faifeurs de romans.
Surtout fuyons le verbiage
De Monfieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'eft point chargé des antiquailles,
Que nos très-gothiques aïeux
Entaffaient autour des murailles
De leurs temples, groffiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Verfaille,
Ce colifichet faftueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaiffeur fe raille.

Il eft plus aifé de dire ce que ce temple n'eft pas, que de faire connaître ce qu'il eft. J'ajouterai feulement en général pour éviter la difficulté:

Simple en était la noble architecture;
Chaque ornement, à fa place arrêté,

Y semblait mis par la nécessité :
L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le temple était environné d'une foule de virtuoses, d'artistes & de juges de toute espèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la Critique, à l'œil sévère & juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fiérement repoussait
Le peuple Goth, qui sans cesse avançait.

O que d'hommes considérables, que de gens du bel air qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne ne sont point reçus dans ce temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux-esprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris,
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons & les (*g*) Scudéris,
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

On repoussait aussi durement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont apperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable Sallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la cigue, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le ſoupçon, l'infame calomnie,
Et ſouvent les dévots, monſtres plus odieux,
Entr'ouvent en ſecret, d'un air myſtérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'eſt-là que d'un Midas ils faſcinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui ſe tait devant eux,
Verſe en ſecret des pleurs que le tems ſeul eſſuie.

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un ſpectacle plus plaiſant; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la Critique de les laiſſer entrer. L'un apportait un roman mathématique; l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venait de compoſer une comédie métaphyſique; celui-là tenait un petit recueil de ſes poéſies imprimé depuis long-tems *incognito*, avec une longue approbation (*h*) & un privilège. Cet autre venait préſenter un mandement en ſtyle précieux, & était tout ſurpris, qu'on ſe mît à rire au-lieu de lui demander ſa bénédiction. « Je ſuis le révérend Père Albertus Garaſſus, diſait un moine noir; je prêche mieux que » Bourdaloue; car jamais Bourdaloue ne fit brûler de livres; & moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre » Pierre Bayle, dans une petite province toute pleine » d'eſprit, j'ai touché tellement les auditeurs, qu'il y en » eut ſix qui brûlèrent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un ſi beau triomphe. » Allez, frère » Garaſſus, lui dit la Critique, allez, barbare; ſortez du » temple du Goût; ſortez de ma préſence, Viſigoth » moderne, qui avez inſulté celui que j'ai inſpiré. » J'apporte ici Marie à la Coque, diſait un homme fort grave: » Allez ſouper avec elle, répondit la déeſſe. »

Un raiſonneur avec un fauſſet aigre,
Criait, Meſſieurs, je ſuis ce juge intègre,

Qui toujours parle, argue & contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, & lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
Vous y venez pour fronder notre dieu;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. Bardou se mit alors à crier : Tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de dieu du goût, & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma; personne ne l'écouta, & l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait la Motte Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Œdipe en Prose (i);
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose:
De grace ouvrez; je veux à Despreaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il (*k*), pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends-là ? dit la Critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printems :

Car les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux (*l*).

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi ! l'on me prend donc, dit-il,

Pour (*m*) une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax,
Va chantant pour toute musique,
Berkeke, kake, koax, koax, koax?

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les Muses avaient changés la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire, & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers ; mais elle s'écria :

O vous, Messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits,
Le dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas, Tu le connais : il fut ton ennemi, & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faiblesse

Qu'il eut de rimer trop long-tems.
Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printems;
Et la froide & triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bons ſens.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida, que Rouſſeau paſſerait devant la Motte, en qualité de verſificateur, mais que la Motte aurait le pas, toutes les fois qu'il s'agirait d'eſprit & de raiſon.

Ces deux hommes ſi différens n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre treſſaillit de joie à l'aſpect d'un homme qui était depuis long-tems dans ce temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le diſcret Fontenelle,
Qui par les beaux-arts entouré,
Répandait ſur eux, à ſon gré,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le goût tenait
Le ſiége heureux de ſon empire.
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raiſonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume & la lire.

Eh quoi! cria Rouſſeau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes? Quoi! le bon goût ſouffrira dans ſon temple l'auteur des *lettres du ch. d'Her.* **, d'une *paſſion d'automne*, d'un *clair de lune*, d'un *Ruiſſeau amant de la prairie*, de la *tragédie d'Aſpar*, d'*Endymion*, &c. Eh non, dit la Critique; ce n'eſt pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'eſt celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'inſtruire, de *Thétis* & de *Pélée*, opéra qui

excite inutilement ton envie ; de l'*histoire de l'académie des sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme ; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce & Leibnitz (*n*). Je demandai, pourquoi Leibnitz était-là ? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphysicien & géomètre, & que la critique le souffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dûr de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux ; mais je suis la Critique, vous êtes chez le dieu du goût ; & voici ce que je vous dis de la part de ce dieu, du public, & de la mienne ; car nous sommes, à la longue, toujours tous les trois d'accord ;

Votre Muse sage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers français.

Aveugle que j'étais, j'ai crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure.
J'adorai, comme un dieu, ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au ciel, & détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.

Tu m'as vaincu, je cède, & l'ame eſt immortelle,
Auſſi bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les poëtes latins qui étaient là, le prirent pour un ancien romain, à ſon air & à ſon ſtyle; mais les poëtes Français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une langue qu'on ne parle plus, & diſent que puiſque Lucrèce, né a Rome, embelliſſait Epicure en latin, ſon adverſaire né à Paris, devait le combattre en français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'autel, & juſqu'au trône du dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces graces ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces graces piquantes & vives,
Que les nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître ſur nos rives:
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre & légère;
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,

Du

Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrte d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.
Sur ſon front règne la ſageſſe;
Le ſentiment & la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux;
Son air eſt vif, ingénieux;
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos appas
Font deſſécher de jalouſie.
Non loin de lui, Rollin dictait (*n*)
Quelques leçons à la jeuneſſe,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait,
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.
Près de là, dans un cabinet,
Que (*o*) Girardon & le Puget
Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le pouſſin ſagement peignait; (*p*)
Le Brun fiérement deſſinait; (*q*)
Le Sueur entr'eux ſe plaçait; (*r*)
On l'y regardait ſans murmure;
Et le dieu, qui de l'œil ſuivait
Les traits de leur main libre & sûre
En les admirant, ſe plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts il manquait
Le coloris de la naure.
Sous ſes yeux, des amours badins
Ranimaient ces touches ſavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens. (*s*)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le ſanctuaire bien des gens qui paſſaient, il y a ſoixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du dieu du

goût. Les pavillon, les Benferade, les Péliffon, les Segrai (*t*), les St. Evremont, les Balzac, les Voiture, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides ; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fuffent arrivés ; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une affez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'efprit de leur tems, & non cet efprit qui paffe à la dernière poftérité.

Déjà de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces font ternies :
Ils font comptés encor au rang des beaux-efprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le fanctuaire, en récitant ce vers de Defpréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de fon *Enéide* en vers français, le renvoya affez durement, & laiffa venir à fa place madame (*u*) de la Fayette, qui avait mis fous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *princeffe de Clèves*.

On ne pardonne pas à Péliffon d'avoir dit gravement tant de puérilités dans fon hiftoire de l'académie françaife, & d'avoir rapporté, comme des bons mots, des chofes affez groffières. (*x*) Le doux, mais faible Pavillon, fait fa cour humblement à madame Deshoulières, qui eft placée fort au-deffus de lui. L'inégal (*y*) Saint-Evremont n'ofe parler de vers à perfonne. Balzac affomme de longues phrafes hyperboliques (*z*) Voiture & Benferade qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougiffent eux-mêmes le moment d'après.

Je cherchais le fameux comte de Buſſy. Madame de Sévigné, qui eſt aimée de tous ceux qui habitent le temple, me dit que ſon cher couſin, homme de beaucoup d'eſprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réuſſir à donner au dieu du goût cet excès de bonne opinion que le comte de Buſſy avait de meſſire Roger de Rabutin.

Buſſy, qui s'eſtime & qui s'aime,
Juſqu'au point d'en être ennuyeux,
Eſt cenſuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop ſouvent de lui-même. (*aa*)
Mais ſon fils, ſon aimable fils,
Dans le temple eſt toujours admis ;
Lui, qui ſans flatter, ſans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans ſe croire, parle auſſi-bien
Que ſon père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en ſortant de table.
Il oſait careſſer le dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans ſa douce ivreſſe
Des beautés ſans correction, (*bb*)
Qui choquaient un peu la juſteſſe,
Mais reſpiraient la paſſion.
(*cc*) La Farre, avec plus de molleſſe,
En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantait auprès de ſa maîtreſſe
Quelques vers ſans préciſion,
Que le plaiſir & la pareſſe
Dictaient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton, (*dd*)
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.

L'aifé, le tendre Saint Aulaire, (*ee*)
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère ;
On voyait les fleurs de Cythère,
Et celles du facré vallon,
Orner fa tête octogénaire.

Le dieu aimait fort tous ces meffieurs, & furtout ceux qui ne fe piquaient de rien ; il avertiffait Chaulieu, de ne fe croire que le premier des poëtes négligés, & non pas le premier des bons poëtes.

Ils faifaient converfation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet (*ff*), ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantifme,
L'air empefé du fyllogifme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eft là qu'avec grace on allie
Le vrai favoir à l'enjouement,
Et la jufteffe à la faillie.
L'efprit en cent façons fe plie ;
On fait lancer, rendre, effuyer
Des traits d'aimable raillerie ;
Le bon fens, de peur d'ennuyer,
Se déguife en plaifanterie.

Là fe trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans fes vers, incorrect dans fon ftyle, libre dans fes idées. Il parlait toujours au dieu du goût fur les mêmes rimes. On dit que ce dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre paffion
Pour ces fyllabes enfilées,

Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le président de Maisons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & solide, qui avait aimé tous les arts.

O transports! ô plaisirs! ô moment pleins de charmes!
Cher Maisons, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah! puisque le destin nous voulait séparer,
C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs;
Il sème de chagrins ma pénible carrière;
La tienne était brillante & couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts & des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse;
Ta vertu n'était point l'effet da ta faiblesse;
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins souple & moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne sus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié;
Et dans toi la nature avait associé
A l'esprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques jésuites. Un janséniste dira, que les jésuites se fourent par-tout; mais le dieu du goût reçoit aussi leurs enne-

mis, & il eſt aſſez plaiſant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Paſcal ſur le grand art de joindre l'éloquence au raiſonnement. Le P. Bouhours eſt derrière eux, marquant ſur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au P. Bouhours :

Quittez d'un cenſeur pointilleux
La pédanteſque diligence ;
Aimons juſqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, cenſeur ſcrupuleux,
Peſer des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politeſſe que je ne le rapporte ; mais nous autres poëtes, nous ſommes ſouvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les ſeuls beaux eſprits.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe :
Beaux-arts, je vous invoque tous!
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de deſirs!
Beaux-arts, vous êtes des plaiſirs ;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

d Je vis les muſes préſenter tour-à-tour ſur l'autel du dieu, des livres, des deſſeins, & des plans de toute ſpèce. On voit ſur cet autel le plan de cette belle fa-

çade du Louvre, dont on n'eſt point redevable au cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut conſtruite par Perrault & par Louis le Vau, grands artiſtes trop peu connus. Là eſt le deſſein de la porte ſaint Denis, dont la plupart des Pariſiens ne connaiſſent pas plus la beauté que le nom de François Blondel, qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine (*gg*), qu'on regarde ſi peu, & qui eſt ornée des précieuſes ſculptures de Jeane Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui ſemble accuſer la groſſière ruſticité de toutes les autres. Le portail de ſaint Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une égliſe, une place, & des admirateurs, & qui devrait immortaliſer le nom de Desbroſſes, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a auſſi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent ſouvent les regards du dieu.

On nous fit voir enſuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien, que nous n'y trouvâmes pas.

L'amas curieux & bizarre.
De vieux manuſcrits vers moulus,
Et la ſuite inutile & rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le dieu daigna de ſa main même
En leur rang placer ces auteurs,
Qu'on lit, qu'on eſtime & qu'on aime,
Et dont la ſageſſe ſuprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Preſque tous les livres y ſont corrigés & retranchés de la main des muſes. On y voit entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout-au-plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un ſtyle, & qui chante du même ton les pſeaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas, à eux deux, plus de ſoixante pages.

Tout l'eſprit de Bayle ſe trouve dans un ſeul tome, de ſon propre aveu; car ce judicieux philoſophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs & de tant de ſectes, diſait ſouvent, qu'il n'aurait pas compoſé plus d'un *in folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les libraires. (*ii*)

Enfin, on nous fit paſſer dans l'intérieur du ſanctuaire. Là les myſtères du Dieu furent dévoilés : là je vis ce qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité : un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans ſon roman moral, & rayait le titre de poëme épique que quelques zélés indiſcrets lui donnent; car il avoue ſincèrement qu'il n'y a point de poëme en proſe.

L'éloquent Boſſuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à ſon génie vaſte, impétueux & facile, leſquelles déparent un peu la ſublimité de ſes oraiſons funèbres; & il eſt à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue ſageſſe des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plût bien moins à notre oreille,
Qu'à notre eſprit qu'il étonna :
Ce Corneille qui crayonna (*kk*)
L'ame d'Auguſte, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jetait au feu ſa Pulchérie,
Agéſilas & Suréna,
Et ſacrifiait, ſans faibleſſe,

Tous ſes enfans infortunés,
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſurprendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les portraits
De Bajacet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hyppolite.
A peine il diſtingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux & diſcrets;
Et l'amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des courtiſans Français.
Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant & rime & meſure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément:
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel eſt ton ſentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & ſur tes fables.

La Fontaine, qui avait conſervé la naïveté de ſon caractère, & qui dans le temple du goût joignait un ſentiment éclairé à cet heureux & ſingulier inſtinct, qui l'inſpirait pendant ſa vie, retranchait quelques-unes de ſes fables. Il accourciſſait preſque tous ſes contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres poſthumes imprimés par ces éditeurs, qui vivent des ſottiſes des morts.

Là régnait Deſpréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raiſon des traits de la ſatyre,
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apolon les rigoureuſes loix.

Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;
De la triste *équivoque* il rougit d'être père ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface, & semble encore nous dire,
Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despreaux, par un ordre exprès du dieu du goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le poëte des graces, comme Despreaux est le poëte de la raison.

Mais le sévère satyrique
Embrassait encore, en grondant,
Cet aimable & tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despreaux, que vous ne conveniez, qu'il y a bien des fadeurs dans dans ces opéra si agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait *Atys*, ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable :
Que vos écrits soient respectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despreaux, & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, & j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence,
Est le premier des traducteurs :
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés

Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient ſe reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'eſprit humain pouvait l'être.

Ah! diſait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems! J'aurais trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurais moins fait deſcendre mon génie au bas comique.

C'eſt ainſi que tous ces maîtres de l'art montraient leur ſupériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité eſt ſoumiſe, & dont nul grand-homme n'eſt exempt.

Je connus alors que le dieu du goût eſt très-difficile à ſatisfaire; mais qu'il n'aime point à demi. Je vis, que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, ſont ceux qui en tout lui plaiſent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique ſans colère,
Il l'applaudit avec tranſport.
Melpomène étalant ſes charmes,
Vient lui préſenter ſes héros,
Et c'eſt en répandant des larmes
Que ce dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du goût, ton divin palais
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le dieu leur parla à-peu-près dans ce ſens; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe;
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.
Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.
Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.
Il prend mon nom, mon étendart;
Mais on voit aſſez l'impoſture;
Car il n'eſt que le fils de l'art,
Moi, je le ſuis de la nature.





NOTES.

(*a*) CET ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

(*b*) L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé, mais on en connaissait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

(*c*) L'abbé de Rotelin de l'académie française.

(*d*) Dacier avait une littérature fort grande ; il connaissait tout des anciens, hors la grace & la finesse : ses commentaires ont partout de l'érudition, & jamais de goût, il traduit grossiérement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites*, Dacier dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus* : *C'est à présent qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros* : *Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.

(*e*) Saumaise est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre Charles I. « Anglais, qui „ vous renvoyez les têtes des „ rois comme des *balles de* „ *paume*, qui jouez à la *boule* „ avec *des couronnes*, & qui „ vous servez de *sceptres comme de marottes.* „

(*f*) Vateau est un peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

(*g*) Scudéri était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théatre. Il y a encore un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne sais quelle piéce de Scudéri, nommée *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce Scudéri se vantait, qu'il y avait eu quatre portiers tués

à une de ses piéces, & il disait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux Cids & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on sait, que sa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il fallut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

(*h*) Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

(*i*) Houdard de la Motte fit en 1728 un *Oedipe* en prose, & un *Œdipe* en vers. A l'égard de son *Œdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Œdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, & l'auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette piéce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très-belles, de jolis opéra, & des dissertations très-bien écrites.

(*k*) Vers de Rousseau.

(*l*) Vers du même.

(*m*) Vers du même.

(*n*) Leibnitz, né à Leipsick le 23 Juin 1664, mort à Hanovre le 14 Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la physique, un grand goût pour les belles lettres; il faisait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du roi d'Angleterre, & de plusieurs autres souverains.

(*o*) Charles Rollin, ancien recteur de l'université & professeur royal, est le premier homme de l'université, qui ait écrit purement en français pour l'instruction de la jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, & cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût, & la saine littérature presque partout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tom. III. pag.* 305 en parlant de Cyrus: *Aussi-tôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanson*; il s'avance *gravement*, *la serviette sur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts*: *J'ai appréhendé*, dit le petit Cyrus, *que cette liqueur ne fût du poison.* Comment cela? *Oui, mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans: *Une balle, un ballon, un sabot, sont fort de leur goût. Depuis le toit jus-*

qu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne. Il ferait à fouhaiter qu'on corrigeât ces mauvaifes plaifanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, fi eftimable d'ailleurs.

(*p*) Girardon mettait dans fes ftatues plus de grace, & le Puget plus d'expreffion. Les bains d'Apollon font de Girardon; mais il n'a pas fait les chevaux, ils font de Marfi, fculpteur digne d'avoir mêlé fes travaux avec Girardon. Le Milon & le gladiateur font du Puget.

(*q*) Le Pouffin, né aux Andelis en 1594, n'eut de maître que fon génie, & quelques eftampes de Raphaël, qui lui tombèrent entre les mains. Le defir de confulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obftacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que fept écus piéce. Appellé en France par le fecretaire d'état Defnoyers, il y établit le bon goût de la peinture : mais perfécuté par ces envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & fans fortune. Il a facrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses facremens font trop gris: cependant il y a dans le cabinet de Mgr. le duc d'Orléans un raviffement de St. Paul, du Pouffin, qui fait pendant avec la vifion d'Ezéchiel, de Raphaël, & qui eft d'un coloris affez fort. Ce tableau n'eft point déparé du tout par celui de Raphaël; & on les voit tous deux avec un égal plaifir.

(*r*) Le Brun, difciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre eft beaucoup mieux coloré que fes batailles. Ce peintre n'a pas un fi grand goût de l'antique, que le Pouffin & Raphaël; mais il a autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Pouffin. Les eftampes des batailles d'Alexandre font plus recherchées que celles des batailles de Conftantin par Raphaël & par Jules Romain.

(*s*) Euftache le Sueur était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres font à la tête de l'école françaife.

(*t*) Rubens égale le Titien pour le coloris; mais il eft fort au-deffous de nos peintres français pour la correction du deffein.

(*u*) Segrais eft un poëte très-faible; on ne lit point fes éclogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Enéide* eft du ftyle de Chapelain. Il y a un opéra de lui; c'eft Roland & Angélique, fous le titre de *l'Amour guéri par le tems*. On voit ces vers dans le prologue:

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,

Avec les lys de Charlemagne,
Assembler les jasmins,
Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

(*x*) Voici ce que Mr. Huet, évêque d'Avranches, rapporte, pag. 204. de ses commentaires, édition d'Amsterdam: " Madame de la Fayette négligea si fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laissa sa *Zaïde* paraître sous le nom de Segrais: & lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quelques amis de Segrais, qui ne savaient pas la vérité, se plaignirent de ce trait, comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'était un fait dont j'avais été long-tems témoin oculaire, & c'est ce que je suis en état de prouver par plusieurs lettres de madame de la Fayette, & par l'original du manuscrit de la *Zaïde*, dont elle m'envoyait les feuilles à mesure qu'elle les composait. "

(*y*) Voici ce que Pélisson rapporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi:

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens!
Que leurs délices seront grandes!
Ils seront toujours en festin;
Car si la Prou *fournit les viandes.*
Voiture *fournira le vin.*

Il ajoute que madame Desloges jouant au jeu des proverbes, dit à Voiture: " Celui-ci ne vaut rien, percez-nous en d'un autre. " Son histoire de l'académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment: & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

(*z*) On sait à quel point St. Evremont était mauvais poëte. Ses comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa comédie de *Sir Politik.*

(*aa*) Voiture est celui de tous ces illustres du tems passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites piéces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ses lettres ne valent guère mieux que celles de le Pays & de Boursaut. Voici quelques-uns de ses traits: " Lorsque vous me déchirez le cœur & que vous le mettez en mille piéces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, & un de vos souris confit mes plus amères douleurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte, sans mentir, plus de cent mille larmes.

„ larmes. Sans mentir, je vous
„ conseille de vous faire roi
„ de Madère. Imaginez-vous
„ le plaisir d'avoir un royaume
„ tout de sucre. A dire le vrai
„ nous y vivrions avec beau-
„ coup de douceur. „

Il écrit à Chapelain : " Et
„ notez quand il me vient en
„ la pensée, que c'est au plus
„ judicieux homme de notre
„ siècle, au père de *la Lionne*
„ & de *la Pucelle* que j'écris,
„ les cheveux me dressent si
„ fort à la tête qu'il semble
„ d'un hérisson. „

Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange, & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait brou-
tant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençait à sortir de la barbarie, & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai, que Despréaux l'a comparé à Horace : mais Despréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe ; & Despréaux a rétracté depuis ces éloges.

(*bb*) Il écrivit au roi : Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit & du courage... J'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

(*cc*) L'abbé de Chaulieu dans une épître au marquis de la Fare, connue dans le public sous le titre du déiste, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu
les Euménides ;
Déjà venaient frapper mes
oreilles timides
Les affreux cris du chien de
l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, & parle d'un dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une
voix menaçante
Des volontés du ciel interprête
lassante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre piéce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout,
j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tran-
quillité
Les ans que nous départ l'aveu-
gle destinée.

Ces remarques sont exactes, & Mr. de St. Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois piéces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de

ſentiment & d'imagination, qui y ſont répandues, en rachètent les défauts.

L'abbé de Chaulieu mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'eſprit.

(*dd*) Le marquis de la Fare, auteur des mémoires qui portent ſon nom, & de quelques piéces de poéſie, qui reſpirent la douceur de ſes mœurs, était plus aimable homme, qu'aimable poëte. Il eſt mort en 1718. Ses poéſies ſont imprimées à la ſuite des œuvres de l'abbé de Chaulieu, ſon intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

(*ee*) Le comte Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légéreté. Il était fort ſatyrique.

(*ff*) Mr. de St. Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faiſait encore des chanſons aimables.

(*gg*) Deſpréaux alla réciter ſes ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

(*hh*) La fontaine St. Innocent; l'architecture eſt de Leſcot, abbé de Claigni, & les ſculptures de Jean Gougeon.

(*ii*) C'eſt ce que Bayle lui-même écrivit au ſieur des Maizeaux.

(*kk*) Terme dont Corneille ſe ſert dans une de ſes épîtres.



LETTRE A M. DE C***, SUR LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; & je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

Mr. de * * disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres & de professeurs luthériens ou calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne ; & qu'au-lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. Delà on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la bibliothèque du temple du goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie française ; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands-hommes ; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui

n'écrivent de meilleurs lettres que Voiture ; on disait que Saint-Evremont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé ; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & surtout les miens, je réduisais aussi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout en cela que le secretaire du public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui écrit l'arrêt.

Je sais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *temple du goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer, que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour ; & soutenir que le Brun, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent, qu'il est impie de mettre des filles de l'opéra, Lucrèce & des docteurs de sorbonne, dans le *temple du goût*.

Des auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satyre, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence ; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie ; & ils appellent le *temple du goût* un libelle diffammatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire, de ne louer personne sans un petit correctif ; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation. Qui loue tout, n'est qu'un flatteur. Celui-là seul sait louer, qui loue avec restriction.

Ensuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la *critique*, la *satyre* & le *libelle*.

Dire que le *traité des études* est un livre à jamais

utile, & que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *mondes* eſt un livre charmant & unique, & qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde*, *& la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Deſpréaux ait écrit :

. . . . Pour trouver un auteur ſans défaut,
La raiſon, dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'eſt de la ſatyre, & de la ſatyre même aſſez injuſte en tout ſens, (avec le reſpect que je lui dois) ; car la rime de *défaut* n'eſt point aſſez belle pour rimer avec *Quinaut* ; & il eſt auſſi peu vrai de dire que Virgile eſt ſans défaut, que de dire que Quinaut eſt ſans naturel & ſans graces.

Les *couplets* de Rouſſeau, le *maſque de Laverne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de Gacon ; voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui penſent, ſont *critiques* ; les malins ſont *ſatyriques* ; les pervers font des *libelles* : & ceux qui ont fait, avec moi, le *temple du goût*, ne ſont aſſurément ni malins, ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres ; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, & cela a produit ſept ou huit *temples du goût*, abſolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Popes, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes & des plus infidelles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu ; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, à très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ſes amuſemens ; mais la ſottiſe eſt faite, & c'eſt un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle ; & le public aura cette petite eſquiſſe (ſi cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſſource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres ſans eſprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la ſatyre, & où l'on ſavait louer ſans flatterie.

S'il avait été queſtion de faire un traité du goût, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'architecture, les *Coypels* de définir leur art avec eſprit, les *Deſtouches* de dire quelles ſont les graces de la muſique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il fait, cela aurait fait un gros *in-folio* ; mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentimens du public, dans un petit écrit ſans conſéquence, & je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune nobleſſe qui emploie l'heureux loiſir de la paix à cultiver les lettres & les arts ; bien différente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne ſavaient pas ſigner leurs noms. S'il y a encore dans notre nation ſi polie, quelques barbares & quelques mauvais plaiſans qui oſent déſapprouver des occupations ſi eſtimables, on peut aſſurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je ſuis très-perſuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'eſt

qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a perſonne qui ne fît des vers, s'il était né poëte ; & de la muſique, s'il était né muſicien.

Il faut ſeulement que les graves critiques, aux yeux deſquels il n'y a d'amuſement honorable dans le monde que le lanſquenet & le biribi, ſachent que les courtiſans de Louis XIV, au retour de la conquête de Hollande en 1672, dansèrent à Paris ſus le théatre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Bellaire*, avec les danſeurs de l'opéra, & que l'on n'oſa pas en murmurer. A plus forte raiſon doit-on, je crois, pardonner à la jeuneſſe d'avoir eu de l'eſprit dans un âge où l'on ne connaiſſait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je ſuis, &c.





PRINCIPALES VARIANTES

DU

TEMPLE DU GOUT.

IL est bon (a) *que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.*

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son éminence de sa bonté, & je lui dis: monseigneur, je suis extrêmement indiscret ; si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde :

Et, si dans son malin vouloir,
Quelque critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde,
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le cardinal me répliqua que le temple était dans le pays des beaux-arts, qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, & que je fisse ma relation avec sincérité ; que s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y

(a) C'est le cardinal de Polignac qui adresse la parole à Mr. de Voltaire.

aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, & nous partîmes.



On repoussait plus fiérement ces hommes injustes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincérement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leur bouche distille la médisance & la calomnie (a). *Ils disent que* Télémaque *est un libelle contre Louis XIV*, & Esther *une satyre contre le ministère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyere, ils infectent tout ce qu'ils touchent.*



Ah ! bon dieu ! s'écria la Critique (b), *quel horrible jargon ! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau ! Elle lui ferma la porte au plus vîte. Le rimeur désespéré lui criait dans son style marotique :*

Eh ! montrez-vous un peu moins difficile :
J'ai, près de vous, mérité d'être admis :
Reconnaissez mon humeur & mon style ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique ! ô vous déesse utile !
C'était par vous que j'étais inspiré.
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asyle.

(*b*) On a fait réellement ces reproches à Fénélon & à Racine, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna de la vogue dans leur tems.

(*c*) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rousseau.

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le temple, parut d'un air de juge, & parla ainsi au cynique :

Rousseau, tu m'as trop méconnue :
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a présidé.
Ne prétends pas qu'un dieu t'inspire,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satyre.



Enfin après ces retardemens agréables, au milieu des beaux-arts, des muses, des plaisirs mêmes, nous arrivâmes jusqu'à l'autel & jusqu'au trône du dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir ;
Ce dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore.
Il se plaisait à consulter
Ces graces simples & naïves,
Dont la France doit se vanter ;
Ces graces, piquantes & vives,
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe aimable & légère :
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est avec elles qu'il veut plaire.
. . . .
Sur son front règne la sagesse ;
Son air est tendre, ingénieux :

Les amours ont mis dans ſes yeux
Le ſentiment & la fineſſe.
Le More à ces autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De Lully toute la tendreſſe;
Légère & forte en ſa ſoupleſſe,
La vive Camargo (*d*) ſautait,
A ces ſons brillans d'allégreſſe,
Et de Rebel & de Mouret.
Le couvreur (*e*), plus loin, récitait:
Avec cette grace divine,
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les arts, raſſemblait autour de lui les connaiſſeurs. Tous félicitaient le cardinal de Polignac (f) *ſur ce ſallon de* Marius, *qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.*

Colbert attachait ſouvent ſa vue ſur cette belle façade du louvre, dont Perrault & le Vau ſe diſputent encore l'invention. Il ſoupirait de ce qu'un ſi beau monument périſſait ſans être achevé. Ah! diſait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Verſailles un favori ſans mérite, *tandis qu'on pourrait, en achevant*

(*d*) Mademoiſelle Camargo, la première qui ait danſé comme un homme.

(*e*) Adrienne le Couvreur, la meilleure actrice qu'ait jamais eu, avant elle, la comédie françaiſe pour le tragique, & la première qui ait introduit au théatre la déclamation naturelle.

(*f*) Mr. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maiſon de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à pluſieurs pieds ſous terre, un ſallon entier, avec pluſieurs ſtatues très-bien conſervées. Parmi ces ſtatues, il y en a dix qui font une ſuite complette, & qui repréſentent Achille déguiſé en fille à la cour de Lycomède, & reconnu par l'artifice d'Ulyſſe. Cette collection eſt unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté. *A la mort du cardinal de Polignac, le roi de Pruſſe en fit l'acquiſition.*

le louvre, égaler en bon goût Rome ancienne & moderne?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, ne église & des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un tems d'ignorance; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de la porte St. Denis *ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons, au dedans de l'hôtel de Lassay, dont il a conseillé lui-même la situation, les porportions & les embellissemens au maître aimable de cet édifice, & auquel il ajoutait quelques commodités.*

Je demandais tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs; & les peintres ont toute la liberté de leur génie, au-lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, & encore plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs & les peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du Poussin, *de* Jouvenet, *de* Santerre, *de* Boulogne, *de* Vatau; *& même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un* Mansard ou *d'un* Desbrosses: *enfin, le succès du peintre est dans le dessein de son tableau; celui du sculpteur est dans son modèle en terre; le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur, parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, & que la perspective aérienne en change les proportions; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plupart des machines qui ne réussissent qu'en petit.*



On y examine ſi les arts ſe plaiſent mieux dans une monarchie que dans une république : ſi l'on peut ſe paſſer aujourd'hui du ſecours des anciens : ſi les livres ne ſont point trop multipliés : ſi la comédie & la tragédie ne ſont point épuiſées. On examine quelle eſt la vraie différence entre l'homme de talent & l'homme d'eſprit, entre le critique & le ſatyrique, entre l'imitateur & le plagiaire.

❀ ❀

Permettez que je continue mes petites obſervations, répondit le père Bouhours. Ce ſont les grands-hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne ſervent de règles aux petits écrivains. Ce ſont les défauts du Pouſſin & de Le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon, & dès que votre Anti-Lucrèce *ſera imprimé, ſoyez ſûr de ma critique.*

Eh bien! examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paſſant un jeune duc qui revenait du ſermon de Ninon, & qui en paraiſſait tout pénétré : pour moi je n'ai pas la force de rien cenſurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu ſi indulgent,

C'eſt lui qui d'un eſprit vif, aimable & facile,
D'un vol toujours brillant, ſut paſſer, tour-à-tour,
Du temple des beaux-arts au temple de l'amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier aſyle.
Des mains des graces préſenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont ſon oncle fut redouté.

Il eſt même encore mieux reçu dans le temple du goût, que cet oncle ſi vanté, qui rétablit les beaux-arts en

France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible ministre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours & de la sienne, est redouté jusques dans le temple du goût, dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer Chapelain, Colletet, Faret & Desmarest, *avec lesquels il faisait autrefois de méchans vers.*

Quand je vis que le cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : c'est donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte partout sur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Etablir, conserver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire ;
C'est ce qui m'a conduit au temple de la gloire,
Bien plutôt qu'au temple du goût.



Brassac, sois toujours mon soutien.
Sous tes doigts j'accordai ta lyre.
De l'amour tu chantes l'empire,
Et tu composes dans le mien.
Caylus, tous les arts te chérissent ;
Je conduis tes brillans desseins ;
Et les Raphaëls s'applaudissent
De se voir gravés par tes mains.





AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'édition de 1733.



Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercénaire,
Vendeur adroit de sottise & de vent,
En souriant d'une mine matoise,
Lui mesurait des livres à la toise;
Car monseigneur est surtout fort savant.



Là ne sont point reçus les petits maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillés dans de petites sociétés, qui ont régné chez certaines femmes, & qui se sont fait appeller grands-hommes, sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte & adressent en vain leurs plaintes à quelques seigneurs, ou soi-disant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des esprits médiocres dont ils sont ensensés. On repousse aussi très-rudement tous ces petits satyriques obscurs, qui, dans la démangeaison de se faire connaître, insultent les auteurs connus; qui font secrètement une mauvaise critique d'un bon ouvrage; petites insectes dont on ne soupçonne l'existence, que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance! mais à la honte de la littérature & de l'humanité, il y a

des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre ; qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des particuliers, dans les palais des princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité ; calomniateurs de profession, monstres ennemis des arts & de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de Polignac & l'abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les esprits justes.



Rousseau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le temple : mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés,
Hérissés de traits de satyre,
On lui ferma la porte au nez.



Rousseau se fâcha d'autant plus que cette Déesse (a) *avait raison, elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures, & lui cria :*

Ah ! je connais votre cœur équivoque,
Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque,
Plus on l'échauffe & plus il se durcit.

(*a*) La Critique.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. La Motte les entendit, il en rit ; mais point trop fort & avec discrétion. Rousseau furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie ; & cette dispute aurait duré long-tems entr'eux, si la Critique ne leur avait imposé silence & ne leur avait dit : Ecoutez, vous la Motte, brûlez votre Iliade, *vos tragédies, & toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables & de vos opéra ; prenez à la main vos premières odes, quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos fables,* l'Europe galante, *avec cela entrez hardiment.*

Vous, Rousseau, brûlez vos opéra, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, sonnets ; jurez de ne plus écrire, & venez vous mettre au-dessus de la Motte en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. La Motte fit la révérence ; Rousseau tourna la bouche, & tous deux entrèrent à ces conditions.



A l'égard de Lucrèce, il fut embarrassé en voyant son ennemi ; il le regarda d'un œil un peu fâché, surtout quand il vit combien il est aimable, & comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il, puisque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle ;

Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la nature :
Mais ne me pouſſez point à bout ;
Que votre muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le dieu du goût,
Non ſur les bancs de la ſorbonne.

Ces meſſieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une diſpute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien : le cardinal dit auſſi des ſiens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long : il n'eſt ici queſtion que des Français.



Mais malgré l'auſtère ſageſſe,
De la morale qu'il prêchait (*b*)
Péliſſier en ces lieux chantait ;
Et cependant avec molleſſe,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.



C'eſt ce dieu qui implore & révère
Toute la troupe des acteurs
Qui repréſentent ſur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire

(*b*) ROLLIN.

Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux sifflets bruyans du parterre.

C'est-là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le souvenir règne encore sur la scène,
Et dans tous les esprits, & surtout dans mon cœur.
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur sans mêlange enivra tous mes sens,
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une actrice le même encens que moi; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.



Quelquefois même, on laisse parler long-tems la même personne; mais ce cas arrive très-rarement: heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si long-tems sut faire usage
De son esprit, de sa beauté,
Et du talent d'être volage,
Faisait alors, avec gaieté,
A ce charmant aréopage,
Un discours sur la volupté.
Dans cet art, elle était maîtresse;
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté:
Mais, hélas! ils sont d'une espèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Cc 2

Ils me laissèrent entendre le sermon de Ninon. Je courus ensuite vers la le Couvreur, & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques jésuites qu'ils rencontrèrent. Un jansénisté dira que les jésuites se fourrent par-tout : mais la vérité est que, de tous les religieux, les jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, & qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence & dans la poésie. Le dieu voit beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux, & qu'ils avoueront que les lettres provinciales sont la plus ingenieuse, aussi-bien que la plus cruelle, &, en quelques endroits, la plus injuste satyre qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaicteurs du temple y ont une place honorable : mais croirait-on que Colbert y est mieux traité que le cardinal de Richelieu ? C'est que Colbert protégea tous les beaux-arts sans être jaloux des artistes, & qu'il ne favorisa que de grands-hommes ; car il se dégoûta bien vîte de Chapelain, & encouragea Despréaux. Le cardinal de Richelieu au contraire fut jaloux du grand Corneille ; & au-lieu de s'en tenir, comme il devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain, Desmarets, & Colletet (c). Je m'apperçus même que ce grand ministre

(*c*) Non-seulement le cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théatre; mais il s'appropria un mauvais prologue de ce Chapelain : c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique, intitulé : *Les Tuilleries.* Ce cardinal fit bâtir la salle du palais-royal pour représenter la tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le sujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il se servait de Desmarets, de Colletet, de Faret, pour composer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque tems le grand Corneille dans cette troupe; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces poëtes, & il fut aussi-tôt exclus. Ce cardinal avait si peu de goût, qu'il récompensa ces vers impertinens de Colletet :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,

était moins gracieuſement accueilli par le dieu du goût qu'un certain duc ſon neveu, qui vient très-ſouvent dans le temple. Les connaiſſeurs en belles-lettres diſent pour raiſon.

Que dans ce charmant ſanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du miniſtère,
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne ſauraient égaler les charmes de l'eſprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaiſſeurs en galanterie ajoutent que ſon éminence (d) *fit jadis l'amour en vrai pédant, & que ſon neveu s'y prend d'une manière aſſurément toute oppoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitans, qui comme lui, n'ont fait aucun ouvrage.*

Qui ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les momens délectables,
A recevoir, à donner du plaiſir.
De chanter & d'écrire ils ont été capable;
Mais pour être en ce temple, & pour y réuſſir,
Qu'ont-ils faits? Ils étaient aimables.

C'eſt entre ces voluptueux & les artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable la Faye : *heureux qui pour-*

D'une voix enrouée & d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait ſeulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au-lieu d'*humecter*.

(*d*) Le cardinal de Richelieu fit ſoutenir des thèſes ſur l'*Amour* chez ſa nièce la ducheſſe d'Aiguillon : il y avait un préſident, un répondant & des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèſes chez un curieux : ces thèſes ſont diviſées en pluſieurs poſitions, comme les thèſes de collège; la première poſition eſt, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin.*

rait, comme lui, passer les dernières années de sa vie, tantôt composant des vers aisés & pleins de graces, tantôt écoutant ceux des autres sans envie & sans mépris : ouvrant son cabinet à tous les arts, & sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune ! Mais le goût leur manque, ils jouissent insipidement, ils ne savent qu'être riches.

Devant le dieu, est un grand autel, où les muses viennent présenter tour-à-tour des livres, des desseins, & des ornemens de toute espèce, on y voyait tous les opéra de Lully, & plusieurs opéra de Destouches & de Campra. Le dieu eût desiré quelquefois, dans Destouches, une musique plus forte; souvent, dans Campra, un récitatif déclamé ; & de tems en tems, dans Lully, quelques airs moins froids. Tantôt les muses, tantôt les Pelissiers & les le Mores chantent ces opéra charmans. Le temple résonne de leurs voix touchantes : tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du temple, entendent à peine quelques sons & sifflent pour se venger

Le dessein de Versailles se trouve à la vérité sur l'autel : mais il est accompagné d'un arrêt du dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt, le dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés & très-cachés dans les bosquets de Versailles, soient transportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choses que le dieu aime davantage, c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands maîtres ; entreprise utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais

dans tous les cabinets de l'Europe, des beautés qui périraient ſans le ſecours de la gravure, & qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préſide à ce deſſein :
Il conduit le docte burin
De la gravure ſcrupuleuſe,
Qui, d'une main laborieuſe,
Immortaliſe ſur l'airain,
Du Carache la ſource heureuſe,
Et la belle ame du Pouſſin.

Dans le tems que nous arrivâmes, le dieu s'amuſait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture extérieure du château de Maiſons avec les dedans de l'hôtel de Laſſay, lequel par ſa ſituation, ſes proportions & ſes embelliſſemens, eſt digne du maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

❀ ❀

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuſe, c'était de voir avec quelle heureuſe agilité l'eſprit ſe promène ſur différens plaiſirs, en parcourant de ſuite les arts, & careſſant tant de beautés diverſes.

On y paſſe facilement
De la muſique à la peinture,
De la phyſique au ſentiment,
Du tragique au ſimple agrément,
De la danſe à l'architecture.
Tel, Homère peignait ſes dieux,
Planant ſur la terre & ſur l'onde;
Et, cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux
Juſqu'au bout de l'axe du monde.

Auſſi ſerais-je trop long, ſi je diſais tout ce que je vis

dans ce temple. Grace au siècle de Louis XIV, une foule de grands-hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, disait ce ministre, que la moindre partie de ce que je méditais ; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa capitale, les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature : si j'avais vécu plus long-tems, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il le surpasse en grandeur : ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai seulement imaginé ; alors le royaume sera rempli des monumens de tous les beaux-arts : déjà les grands chemins qui conduisent à la capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de (e) *fontaines & de statues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques ; les salles* (f) *de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente ; de nouvelles places & des marchés publics construits sous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres ; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines, la sculpture étalera partout ses beautés* (g)

(*e*) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands bassins ; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture ; l'un est de Coustou, & est fort estimé : il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

(*f*) Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs & pour les spectateurs : ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(*g*) C'était en effet le dessein de ce grand homme : un de ses projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soissons : on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs : du milieu de ce bassin, entouré d'une balustrade

durables ; & annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la ſageſſe & le goût de ſes conducteurs ; ainſi parlait ce grand miniſtre.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur français n'eût été ému à de tels diſcours ? On finit par donner de juſtes éloges, & par ſouhaiter un ſuccès heureux aux grands deſſeins que le (h) *magiſtrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.*

Enfin après une converſation utile, dans laquelle on louait avec juſtice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de juſtice, ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer. J'entendis le dieu qui diſait à ſes deux amis en les embraſſant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
Mais prêchez, je vous en ſupplie,
Certains prétendus beaux eſprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me faiſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

de marbre, devait s'élever un rocher, ſur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le baſſin, & qui de-là ſe ferait diſtribuée dans les maiſons des citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce deſſein fut oublié avec Mr. Colbert, qui mourut trop tôt pour la France.

(*h*) Mr. Turgot, préſident au parlement, prévôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le palais, le continuer juſqu'au pont de l'iſle, & joindre l'iſle au reſte de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins, qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs & à notre gloire.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement; & s'échauffant à son nom avec un peu d'enthousiasme, que ce dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il sait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours Clermont (*i*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, sa sœur, les amours, & moi,
Nous sommes de même origine.
Conti, sachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,
Aussi bien qu'au dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma cour :
De ce héros suivez l'exemple,
Que vos beaux jours me soient soumis;
Croyez-moi, venez dans ce temple,
Où peu de princes sont admis.
Vous, noble jeunesse de France,
Secondez les chants des beaux-arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se reposent dans le silence :
Que, dans ces fortunés loisirs,
L'esprit & la délicatesse,
Nouveaux guides de la jeunesse,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie & Melpomène (*k*)

(*i*) Mr. le comte de Clermont, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes, qui s'assemblent chez lui; & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

(*k*) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des tragédies & des comédies; on a fait même beaucoup de piéces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement, qui demande beaucoup de soin & d'attention : il forme le goût de la jeunesse, il donne de la grace au corps & à l'esprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

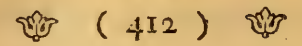
Vous ſuivre en ſecret quelquefois,
Et quitter Gauſſin & du Freſne
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir ſur la ſcène.
Que des muſes à vos genoux,
Les lauriers à jamais fleuriſſent;
Que ces arbres s'énorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cythère:
Braſſac (*l*), chantez; gravez, Cailus (*m*);
Ne craignez point, jeune Surgère (*n*),
D'employer des ſoins aſſidus
Aux beaux vers que vous ſavez faire;
Et que tous les ſots confondus,
A la cour & ſur la frontière,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénère
En ſuivant Minerve & Phébus.

(*l*) Mr. le chevalier de Braſſac, non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune nobleſſe françaiſe. Il y a déjà long-tems que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis Maffei vient de rétablir la gloire du théatre italien: le baron d'Aſtorga, & le prélat qui eſt aujourd'hui archevêque de Piſe, ont fait pluſieurs opéra fort eſtimés.

(*m*) Mr. le marquis de Cailus eſt célèbre par ſon goût pour les arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons artiſtes; il grave lui-même, & met une expreſſion ſingulière dans ſes deſſeins. Les cabinets des curieux ſont pleins de ſes eſtampes. Mr. de Saint-Maurice, officier des gardes, grave auſſi, & ſe ſert avec avantage du burin: il a fait une eſtampe d'après Le Nain, qui eſt un chef-d'œuvre.

(*n*) Mr. de la Rochefoucault, marquis de Surgère, a fait une comédie, intitulée: l'*Ecole du Monde*. Cette piéce eſt, ſans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célèbre duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*, aurait approuvés.







AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'édition de 1745.

AH! bon dieu! s'écria la Critique; quel horrible jargon! On lui dit que c'était Rouſſeau, dont les dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ſes méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vîte. Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par repréſailles, il s'écriait en rougiſſant:

Adouciſſez cette rigueur extrême;
Je viens chercher Marot mon compagnon;
J'eus comme lui quelque peu de guignon,
Le dieu qui rime, eſt le ſeul dieu qui m'aime.
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même;
Voici des vers contre l'abbé Bignon (*a*).
O vous, Critique! ô vous, déeſſe utile,
C'était par vous que j'étais inſpiré!
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſyle.

La Critique entendit ſes paroles, r'ouvrit la porte, & parla ainſi.

Rouſſeau, connais mieux la Critique;
Je ſuis juſte, & ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique,
Qui l'arma de ces lâches traits,
Trempés au poiſon ſatyrique
Dont tu t'enivres à longs traits.

(*a*) Conſeiller d'état, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, & protecteur des ſciences. Rouſſeau avait fait contre lui quelques mauvais vers.

Autrefois de fa félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par arrêt ta mufe eft bannie (*b*)
Pour certains couplets de chanfon,
Et pour un fort mauvais facton
Que te dicta la calomnie ;
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie :
Il t'ôta le peu de génie,
Dont tu dis qu'il t'avait fait don ;
Il te priva de l'harmonie ;
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faibleffe & la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers Tudefques qu'il renie.

Après ce vers : De la palette de Rubens.

C'eft ce dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des acteurs
Qui repréfentent fur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux fifflet s bruyans du parterre.

(*b*) Rouffeau fut condamné à l'amende honorable, & au banniffement perpétuel, pour des couplets infames faits contre fes amis, & dont il accufa Mr. Saurin de l'ac. des fc. d'être l'auteur. Le factum de Rouffeau paffe pour être extrêmement mal écrit; celui de Mr. Saurin eft un chef-d'œuvre d'efprit & d'éloquence. Rouffeau banni de France, s'eft brouillé avec tous fes protecteurs, & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faifaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme meffieurs de Fontenelle, Crébillon, Des Touches, Du Bos &c. &c.

FIN.

TABLE

DES PIÉCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

